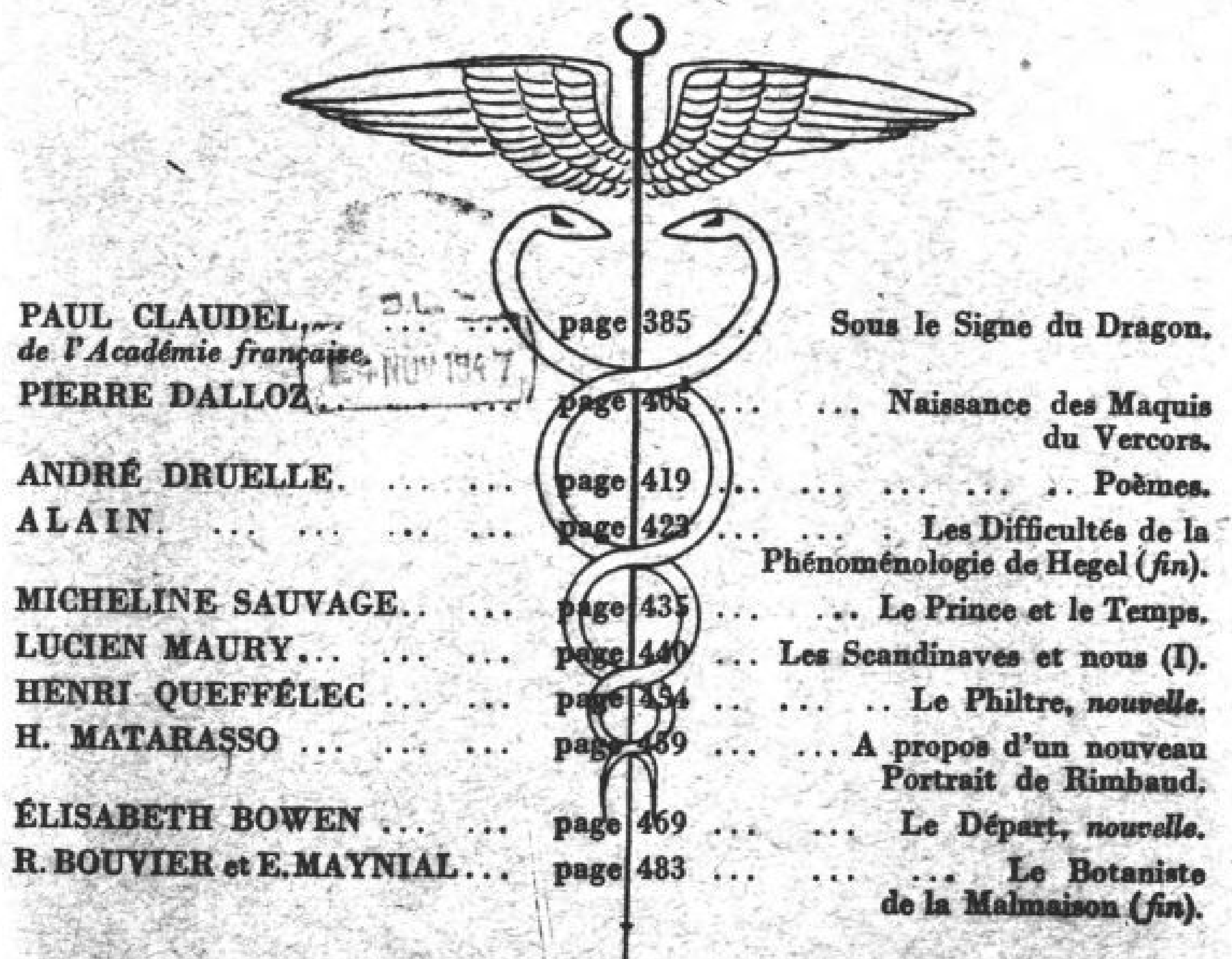
NUMÉRO 1011 1er Novembre 1947

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



PAUL CLAUDEL, ... page 385 ... Sous le Signe du Dragon.
de l'Académie française.

PIERRE DALLOZ ... ... page 405 ... ... Naissance des Maquis du Vercors.

ANDRÉ DRUELLE. ... ... page 419 ... ... Poèmes.

ALAIN. ... ... page 423 ... . Les Difficultés de la Phénoménologie de Hegel (*fin*).

MICHELINE SAUVAGE.. ... page 435 ... ... Le Prince et le Temps.

LUCIEN MAURY... ... ... page 440 ... Les Scandinaves et nous (I).

HENRI QUEFFÉLEC ... ... page 454 ... . Le Philtre, *nouvelle*.

H. MATARASSO ... ... page 459 ... ... A propos d'un nouveau Portrait de Rimbaud.

ÉLISABETH BOWEN ... ... page 469 ... ... Le Départ, *nouvelle*.

R. BOUVIER et E. MAYNIAL ... page 483 ... ... Le Botaniste de la Malmaison (*fin*).

MERCVRIALE

LOUIS MARTIN-CHAUFFIER : Les Lettres, p. 509. — **ANDRÉ FONTAINAS** : La Poésie, p. 514. — **JEAN QUÉVAL** : Le Cinéma, p. 520. — **S. de SACY** : Histoire littéraire, p. 523. — **RENÉ DUMESNIL** : La Musique, p. 527. — **Dr. G. CONTENAU** : Archéologie orientale, p. 530. — **J.-F. ANGELLOZ** : Allemagne, p. 534. — **JACQUES VALLETTE** : Lettres anglo-saxonnes, p. 539. — **ROBERT LAULAN** : L'Institut et les Sociétés savantes, p. 544. — **Dr. F. BONNET-ROY** : Médecine, p. 545. — **MARCEL ROLAND** : La Nature, p. 549. — Général **LESTIEN** : Questions militaires, p. 553. — **JACQUES LEVRON** : Les Sociétés savantes de Province, p. 557. — Dans la Presse, p. 561. — **RENÉ BALLY, ALBERT RANC, JACQUES DE RICAUMONT** : Variétés, p. 565.

GAZETTE

Octobre. — Balzac imprimeur. — Robert d'Arbrissel, fondateur de l'Ordre de Fontevraud. — Popp ou Boppe? — Erratum.

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1[er] de chaque mois depuis le 1[er] Janvier 1947.

PRIX ACTUELS :

		France et Union française	Étranger plein tarif postal	Étranger demi-tarif postal
ABONNEMENTS :	un an ~~660 fr.~~	627 fr.	770 fr.	710 fr.
	six mois ~~345 fr.~~	328 fr.	400 fr.	370 fr.

LE NUMÉRO ~~60 francs.~~ 57 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).

Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris.

Manuscrits

Les auteurs non avisés dans les trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les retirer aux bureaux du MERCVRE, où ils restent à leur disposition pendant trois mois encore. Passé ce délai les manuscrits ne sont pas conservés.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut désormais être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle continuera à être envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de dix francs en timbres.

Baisse de 5 %

Les prix indiqués ci-dessus tiennent compte de la baisse de 5 %.

Conformément à une décision du Syndicat de la Presse périodique, tous les abonnés de France et de l'Union française ayant payé leur abonnement à l'ancien prix seront crédités de 33 francs (abonnement d'un an) ou de 17 francs (abonnement de six mois). Une note ultérieure précisera les modalités d'application de cette mesure.

SOUS LE SIGNE DU DRAGON[1]

par PAUL CLAUDEL
de l'Académie française.

SOUS LE SIGNE DU DRAGON

Parvenu au terme d'une longue carrière, il m'arrive de faire, non sans mélancolie, le compte de tous ces empires que j'ai vu, l'un après l'autre, péricliter et périr, à la manière d'un édifice où par le fait d'une obscure solidarité le dommage d'une des composantes architecturales peu à peu entraîne la ruine de tout l'ensemble. C'est la Chine qui ouvre la marche, et j'ai encore dans les yeux le cortège incohérent et dépenaillé qui en 1909 conduisit à la demeure suprême, avec les cadavres simultanés de la vieille Goule et de sa victime, le dernier empereur, toute une antique civilisation. Combien différentes, dix-huit ans plus tard, dans leur majesté immémoriale, les funérailles du souverain en qui le Pays du Soleil levant devait connaître la fin probablement irréparable de son étonnante ascension! J'entends encore, par ce jour d'hiver, le grincement sur dix-huit notes rituelles du chariot barbare attelé de deux taureaux noirs où reposait le descendant falot d'une lignée de demi-dieux. Et dans l'intervalle, après la première guerre mondiale, c'est toute l'Europe qui s'effondre par le milieu, l'énorme Russie d'abord, puis l'Allemagne, avec cette Autriche féodale et la forêt généalogique entre le Rhin et le Danube qui laisse tomber

(1) D'un volume à paraître prochainement aux Editions de la Table Ronde.

son rattachement au reste de l'humanité, n'est pas de médiocre conséquence.



La Chine, ai-je dit, reproduit sur une échelle amplifiée l'image de ces régions heureuses et séquestrées, comme la Mésopotamie et l'Elam, contenues entre le sable et l'eau, où l'Humanité primitive fut versée comme le métal dans une lingotière. Au sud et à l'ouest, elle est close par un système de montagnes et de vallées presque imperméable, à l'est par l'Océan, au nord par les glaces sibériennes. Au nord-ouest seulement s'ouvrait autrefois cette grande route d'Asie par laquelle Marco Polo fit sa chevauchée. Tout laisse croire qu'à une époque relativement récente, le Kan-sou, le Turkestan chinois, le bassin du Tarin et du Lob-Nor, étaient beaucoup plus peuplés qu'aujourd'hui et par une chaîne de stations aux mailles assez rapprochées venaient rejoindre les riches régions situées au sud de l'Altaï. Un grand travail de desséchement qui se poursuit encore sous nos yeux est venu peu à peu flétrir cette artère maîtresse de l'Asie. Dans les sables du Taklamakan, Sven Hedin, Stein, Pelliot, ont retrouvé des villes abandonnées, les restes d'une civilisation composite qui, entre l'Inde, la Chine et la Perse hellénisée formait comme un milieu ouvert à l'échange des marchandises, des arts et des idées. A cette époque l'isolement de l'orbe chinoise était sans doute moins complet qu'il ne le fut plus tard. Le théâtre chinois si curieux avec sa mimique stylisée, ses évolutions scéniques, sa mélopée continuelle, ses masques, ses cothurnes, l'intrigue uniforme de ses drames, où la supposition d'enfants joue un rôle aussi grand que dans les comédies de Térence ou de Ménandre, est assez vraisemblablement une adaptation du théâtre antique. L'aile recourbée des chevaux funéraires qui gardent les

tombes du Honan, l'allure de ce guerrier d'un bas-relief qui arrache un trait du poitrail de sa monture, sont des vestiges de l'Assyrie (2). Enfin il est un trait commun à tout l'art chinois que nous nous permettons d'indiquer, en rappelant une fois pour toutes au lecteur qu'aucune des idées générales exprimées dans ce livre n'a la valeur d'une affirmation, mais simplement d'une hypothèse, d'une proposition. Le trait essentiel de cet art aussi bien en architecture que dans le bibelot le plus usuel, c'est le porte-à-faux, l'évidement par le bas, la moulure concave du plinthe. Ne peut-on voir là un héritage de ces temps oubliés où la Chine constituait en quelque sorte, non pas le « Far West », mais le « Far East » des populations primitives, et où celles-ci dans leur long exode n'avaient conservé que les objets les plus portatifs, la tente, le faisceau, le lit de sangle, le trépied de la marmite? Ainsi s'expliquerait le caractère essentiellement mobilier de tout l'art chinois. On a depuis longtemps remarqué que les coins relevés des toits semblent l'image des angles pincés d'un pavillon de toile. Les palais impériaux eux-mêmes ne sont que des huttes sur une terrasse. Enfin l'architecture si caractéristique de la pagode avec ses toits superposés suggère l'idée d'un arbre à demi ébranché qui reste seul au milieu d'un vaste défrichement. La fantaisie là dedans peut se donner carrière!

Il n'en reste pas moins établi que la Chine pendant toute la durée de son histoire antérieure au XVIe siècle ne fut rattachée au reste du monde que par une route de terre longue et difficile, traversant les régions de régime politique incertain entre des montagnes infranchissables et les vagues solitudes du Nord. Sa civilisation originale put donc se développer à l'aise, dans le vaste orbe fermé que dessinent encore ses frontières actuelles,

(2) Voir aussi les thèses assez aventureuses de Terrien de la Couperie.

sans autres incidents extérieurs que quelques pirateries sur ses côtes et les incursions périodiques des bandes de sauterelles du Nord. Le dos tourné à l'Europe, la face vers cette mer vaste et aussi déserte que le firmament où l'inclinaient la pente de toute son aire et le poids de tous ses fleuves, la Chine n'était assise que sur elle-même et formait à elle seule un système organique et complet. Les montagnes chez elle ne se trouvent qu'à la périphérie, elle a plutôt une carapace qu'une ossature. Parker remarque avec beaucoup de justesse que c'est le seul pays où le mouvement de la civilisation se soit dessiné du dedans au dehors. Les Fils de Han ont refoulé graduellement les populations aborigènes vers les hauts lieux et vers la mer. De là vient l'infinie diversité des dialectes qu'on parle sur tout le littoral, tandis qu'à l'intérieur prévaut un idiome à peu près unique. Ce travail de conquête et de digestion s'est fait très lentement et *progressivement* : au XVIIIe siècle, par exemple, le Fokien avait encore ses chefs de tribus indépendants. Nulle violence, une alluvion humaine qui s'étale en isolant, en encerclant les corps réfractaires et irréductibles (Lolos, Miaotzés, etc.).

Tel est le premier trait de la physique chinoise : c'est ici un pays *fermé,* c'est un lac et comme un réservoir d'hommes. Et le second trait qui ne frappe pas moins l'observateur, c'est le *niveau.*

Le promeneur qui contemple la campagne chinoise ne voit jamais, comme en Europe, un pays largement vallonné, plein de mouvements et d'ondulations, avec des rivières profondément encaissées et forcées à de longs circuits. Et ce que je vais dire est aussi vrai au sud qu'au nord, à Canton et à Foutchéou comme à Shanghaï, à Hank'eou et à Tientsin. La distinction entre la plaine et la montagne apparaît nette et comme dessinée au trait, ainsi qu'une courbe hypsométrique. La montagne surgit

de la plaine (et je parle d'une vraie plaine, « aussi plate que le fond d'une poêle » (3) comme une île ou un archipel sort de la mer. Presque partout les limites de la plaine sont aussi celles de la culture et de la population. Le Chinois, outre celui de cimetière, ne fait autre usage des montagnes que de les ravager et de leur arracher poil et chair. Quand il les utilise, ce n'est pas pour une production qui leur soit propre, c'est en créant à leur flanc au moyen de terrasses superposées une série de petites plaines artificielles. Toute la Chine du sud au nord, quand on en a franchi l'enceinte extérieure et en tenant compte de certains compartiments plus ou moins spacieux ménagés sur ses glacis (4), apparaît comme un vaste niveau, sans aucun cloisonnement indiqué par la nature. Au sud lé miroir égal des rizières, au nord la nappe des millets et des moissons de grains durs qu'entretient la lente circulation des eaux souterraines. Nulle part l'élément spécial appelé *la terre* ne constitue une matière plus spécifiée, mieux préparée par la nature et comme pâtissée d'avance pour les œuvres des hommes. C'est là où l'on comprend pleinement cette expression de la Bible : « la graisse de la terre ». Le *loess,* par exemple, qui forme le sol de deux ou trois provinces et dont l'origine reste assez mystérieuse malgré les théories de Richthofen, n'est ni du sable, ni de l'argile, ni de l'humus. C'est comme de la terre *caillée,* c'est une matière homogène et compacte que je ne puis mieux comparer qu'au gruyère, qui ne se dissout ni ne se pulvérise aisément.

Les fleuves énormes qui coulent au ras du sol dans cette vaste plaine sans vallées, sans rives naturelles et presque sans aucune pente, sont à chaque crue en travail de déplacement. Le Hoang-ho, par exemple, hésite depuis des siècles entre ses deux embouchures situées au nord

(3) Paul Claudel : *Connaissance de l'Est.*
(4) Canton, Sze chuen.

et au sud de la péninsule du Chantoung à de nombreux kilomètres de distance. On peut comparer le mouvement de ces fleuves à celui du bras d'un maçon qui étale son mortier. Mais comme ils ont servi autrefois à construire la Chine, ils servent aujourd'hui à la dévaster. Pour suppléer à l'absence de bords et de reliefs, les Chinois se sont ingéniés à construire le long de leurs cours d'eau de grandes digues qui ont parfois plusieurs centaines de kilomètres. Ce n'est pas là évidemment la meilleure solution du problème qui se posait à eux, et celle des réservoirs et des saignées que l'on voit pratiquer chez d'autres peuples est bien supérieure. Mais la race semble incapable de concevoir ou d'exécuter un plan d'ensemble. Il lui suffit d'élever au jour le jour un bout de mur entre elle et le danger.

La Grande Muraille est tout à fait comparable à ces longues digues de Shasi et de Haïfong ou à la jetée marine de Hangtchéou. De même que celles-là ont été édifiées contre les *incursions* des eaux vagues, celle-là oppose un rempart aux cavaleries du Nord qui, une fois la montagne franchie par ses défilés, peuvent balayer l'Empire d'un bout à l'autre. Pendant des siècles chaque souverain a construit sa tour et son pan de mur, bouchant tous les trous par lesquels la bête puante pouvait pénétrer dans la vaste ferme. Il est vrai que de ce travail immense une grande partie a certainement été toujours inutile. De ce réseau de murailles entrecroisées que l'on voit de la passe de Nantchang, il en est pour qui l'esprit ne saurait trouver aucune justification. Pour ma part, je crois que les travaux militaires ont toujours été en Chine une source abondante de « squeezes » et de profits. La construction de murailles devait être alors ce qu'est aujourd'hui l'achat des fusils, des canons et des bateaux de guerre : il s'agissait d'en faire le plus possible, de mettre le plus possible d'argent en mouvement pour s'en approprier le plus possible.

Le troisième caractère physique de la Chine qui est une conséquence du précédent, est que, dans son ensemble, en dehors des bastions qui la flanquent et de ses compartiments annexes, elle constitue une région homogène et communicante dans toutes ses parties. Ces communications ne se font pas comme en Europe par un système d'artères largement épanouies et ramifiées autour d'un tronc naturel, mais par un réseau à mailles serrées de canaux qui est l'œuvre confondue à la fois de l'homme et de la nature : c'est une circulation capillaire et endosmotique. On ne voit nulle part une province dépendant entièrement, au moins pour les denrées les plus nécessaires, de la production d'une autre province dont elle n'a pas l'analogue. Ce n'est pas un corps dont les organes sont complémentaires l'un de l'autre, c'est une masse spongieuse dont les cellules se trouvent à des degrés différents de saturation. Seule la capitale attire régulièrement à elle les tributs et les subsides de toutes les parties de l'empire.

Il faut remarquer qu'en Chine les transports par mer n'ont jamais eu qu'une importance relativement secondaire et toute locale. Les déprédations des pirates qui trouvaient sur cette côte semée d'îles sans nombre un champ également favorable à l'embuscade et à la fuite, les dangers d'une mer difficile avec ses courants et ses tourbillons (ce qu'on appelle en pidgin les « chow-chow waters »), ses vastes bas-fonds, ses écueils, ses brouillards, ses tempêtes du nord et ses typhons, l'art médiocre des constructeurs, tout s'opposait également au développement de la grande navigation. C'est toujours par voie de terre jusqu'à l'avènement des Européens, dans le fossé intérieur qui sous-tend l'arc du littoral, que les transports d'une extrémité à l'autre de l'empire se sont faits.

Les considérations qui précèdent conduisent à com-

prendre la situation excentrique, et qui d'abord nous surprend, occupée par la capitale historique de l'empire : Pékin. A regarder simplement la carte, des villes comme Wuchang ou Nankin sembleraient plutôt appelées par leur position naturelle à servir de siège au gouvernement. Mais en fait on s'aperçoit bien vite que la possession de ces deux villes, au cours des longs siècles pendant lesquels la Chine a vécu isolée, n'assurait aucun avantage spécial à ses détenteurs. L'empire n'était vulnérable que par le nord, c'est par là qu'arrivaient tous les envahisseurs. C'est là que le souverain devait exercer sa vigilance, c'est là où il devait avoir sa tente et son camp. Au terme extrême de ce vaste réseau de canaux qui couvre la Chine, pénétré jusqu'au fond de ces circonvolutions de cette eau même qui imbibe tout le vaste corps, Pékin de sa grande enceinte carrée barre la plaine qui au pied des montagnes de l'ouest s'ouvre toute grande aux invasions et que ferme d'une manière insuffisante la Grande Muraille qui à Shan haïhwan vient s'agrafer à la mer. Et de l'autre côté la capitale surveille cette passe de Nantchang qui est une des grandes routes de l'humanité, l'embouchure de l'Asie, l'ouverture par où passe l'axe du vieux continent. Que les pierres de cet étroit défilé usées par les files interminables et parallèles des hommes et des animaux dont le mouvement alternatif n'a jamais pris fin depuis les premiers jours de l'histoire sont émouvantes à gravir, et quel spectacle solennel que de voir, au coucher du soleil, la ligne régulière des chameaux historier comme une frise ininterrompue, ou comme une autre muraille aux créneaux animés, la paroi verticale de la montagne mongole!

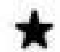
Cette importance politique que sa position naturelle confère à Pékin est appelée peut-être à décroître maintenant que la mer s'est peuplée et que l'arrivée des Européens a troublé si profondément l'équilibre de

l'empire. Dès aujourd'hui on peut signaler un autre site qui est d'une importance vitale pour tout l'empire. C'est le point où le doigt de la mer vient pour ainsi dire se poser sur le pouls de la Chine, sur l'artère principale où bat la vie de tout le corps. A quelques centaines de kilomètres de son embouchure, le Yangtsé se trouve resserré entre les hautes collines, aujourd'hui couvertes de fortifications, de Kiang-yin. C'est là un véritable Gibraltar en pleine terre et celui qui s'en est saisi tient les clefs du plus énorme réceptacle de richesses et d'hommes qui existe sur la planète.

LA CIVILISATION ET LE GOUVERNEMENT

Nous avons vu dans le précédent chapitre que la Chine n'était pas, comme l'Europe, un pays différencié dans sa nature et ses productions, dont les parties sont complémentaires et solidaires l'une de l'autre. Sauf l'éventualité de mauvaises récoltes, chaque village se suffit à lui-même et n'a guère à demander au dehors que quelques instruments, quelques tissus, quelques objets de luxe. Sur toute l'étendue de son territoire, le Chinois se voit semblable à lui-même, cultivant le même sol avec les mêmes méthodes, sans que la nature pareille oblige ses voisins à aucun contraste, ni à une opposition d'occupation et de mœurs. La plante humaine y est aussi uniforme, épandue en nappe aussi égale que les moissons interminables du gaoliang et du riz. C'est seulement quand la récolte vient à manquer que se produisent de grands déplacements de population, qui en somme aboutissent rarement à causer un désordre important. On meurt en masse et tout est fini. Il faut aux mouvements dits révolutionnaires d'autres causes connexes, la facilité congénère à d'immenses troupeaux à fuir devant quelques excitateurs et, parmi l'apathie commune, cette étrange hystérie spéciale aux peuples asiatiques dont je

parlerai plus tard. Encore ces grandes séditions ou pilleries ont-elles eu jusqu'ici le caractère hasardeux et incertain des phénomènes de la nature. L'aire qu'elles dévastent présente le dessin irrégulier de ces clairières que fait dans une steppe l'incendie allumé par une flammèche égarée. Rien n'est plus curieux à cet égard que l'histoire de l'insurrection des Taipings qui s'est propagée sans aucun plan préconçu d'un bout à l'autre de la Chine, s'éteignant ici, se rallumant ailleurs, ici consumant toute une province, là s'arrêtant devant un village résolu. Une poignée de révoltés s'échappe de Han K'eou investi et, allant tout droit devant eux, sans aucune opposition, ils mettent le feu à toute la Chine du nord jusqu'aux portes de la capitale, d'où une saute du vent par fortune les éloigne. Les mêmes traits se sont reproduits au moment de la guerre des Boxers.



Les pays de nature et de production homogènes comme la Chine, la Russie, la Pologne, ne se sont jamais prêtés à l'établissement d'une féodalité et d'une hiérarchie héréditaire. Tout y est de plain-pied. Rien ne peut être mis à part et circonscrit. Toutes les cloisons s'abolissent entre des milieux indifférents. Mais tandis que la Russie ou la Pologne étaient de toutes parts ouvertes aux envahisseurs et que, pour défendre le sol, une gendarmerie mobile, une caste militaire, un « ordre équestre », ont pu s'y constituer, la Chine, à l'abri derrière ses murailles, n'avait qu'à payer tribut au souverain, indigène ou étranger, préposé à la garde de ses barrières. Les principautés qui par intervalle se sont élevées à l'intérieur de l'empire n'ont jamais été que des phénomènes temporaires ou accidentels. Les querelles intérieures n'étant jamais commandées par des différences géographiques profondes, par des besoins organiques,

n'ont jamais eu qu'un caractère temporaire et localisé : après quelques brigandages, pilleries et moulinets de sabre, l'ordre renaît comme de lui-même. Jamais le besoin d'une force militaire aux cadres permanents et fortement assise ne s'est fait sentir dans ce pays sans voisins. De là la supériorité toujours reconnue aux magistrats civils sur les mandarins militaires qui n'étaient que les commandants d'une mauvaise police. De là aussi la rapide absorption des envahisseurs de race plus guerrière qui n'avaient aucune fonction vitale à assumer, et plutôt une vaste forme à exploiter que le commandement de rien à prendre.

Ces vastes régions agricoles où l'homme avance et gagne par germination comme une céréale sont aussi celles où la possession individuelle a le plus de peine à se constituer. Là où la terre n'a pas de figure, de *propriété* à elle, n'appelle pas pour acquérir en pleine valeur une main-d'œuvre intelligente, un art propre, la *propriété,* telle que nous la concevons en Europe, n'a pas de racine. C'est ainsi que nous voyons subsister en Russie le régime de la propriété communale, du *mir* : c'est ainsi que dans une grande partie de l'Amérique et de l'Australie les titres de propriété sont comparables à ceux d'une société par actions. En Chine on peut dire que le statut normal et de fait de la terre est celui de l'indivision. Tant que faire se peut, le chef de famille garde sous son toit ses enfants et ses alliés qui travaillent tous ensemble à l'exploitation d'un même patrimoine, tant que l'on peut ajouter de nouveaux bâtiments à la collection de petits pavillons qui constitue la maison chinoise, tant que le lopin suffit à la vie commune, le groupe reste entier et compact. Dès qu'il devient trop nombreux, la famille dans les temps antiques essaimait et un nouveau centre se constituait un peu plus loin; mais le carré primitif, le *ti-fan* restait à peu près invariable. Aujour-

d'hui on remédie à la surabondance des bouches à nourrir par des expédients, émigration, meurtre des filles, etc. D'ailleurs de temps en temps les inondations, les épidémies et les famines viennent donner de l'air ou creuser dans la masse trop compacte des vides bientôt comblés (5).

Sur cette constitution de la propriété se fonde celle de la famille : la terre étant indivise, l'élément principal de la famille est cette unité originelle en qui elle est indivise : le père. De là l'autorité absolue dont il est investi en théorie (et qui en fait est souvent exercée par la mère, la terrible Moumou que représentent les comédies populaires, auprès de laquelle les plus farouches belles-mères paraissent timides et suaves).

L'élément principal de la société n'est pas l'individu, c'est la *touffe*. C'est elle qui dans son ensemble est responsable des actes de chacun des individus qui la composent. L'ensemble des familles est groupé en l'un de ces villages compacts qui semblent ne former qu'une seule demeure comme un guêpier, et qui sont placés sous le contrôle patriarcal de l'ancien ou *ti pao*. Elle est la cellule vitale de tout l'empire. Les autres divisions administratives ne sont que des formes artificielles. Souvent et surtout dans le sud un village, un groupe de villages, ne forment qu'une seule famille et constituent alors une sorte de clan; entre ces clans règnent des inimitiés séculaires et se livrent parfois de véritables batailles. Le Chinois ne perd jamais le souvenir de son origine, du plant initial : à la tablette des ancêtres se rattachent tous ses droits d'homme et de citoyen. (De là la grandeur du sacrifice exigé des catéchumènes chrétiens à qui on en impose la destruction.) Si l'on demande à un Chinois son pays, il répondra

(5) Il est bien entendu que ce que nous venons de dire de la propriété chinoise dépeint une situation de fait et non de droit. En droit la division de l'héritage peut être demandée et la propriété partagée entre tous les mâles. Seule demeure inaliénable et indivisible la partie du bien-fonds affectée au culte familial et du culte des ancêtres, aux cérémonies (banquets, processions, etc...).

sans hésiter : je suis de Pékin, ou de Canton. Et cependant il y a parfois plusieurs siècles que sa famille, transplantée de Pékin ou de Canton, habite le pays.

En règle générale, chaque village produit tout ce qui est nécessaire à l'existence de ses habitants : les céréales, la viande (représentée uniquement par le porc ou la chèvre), les volailles (canards et poulets), les œufs, l'alcool, distillé sur place, les légumes, le tabac, les textiles, qui sont suivant le climat le coton, le chanvre, le jute, la ramie; les maisons sont faites de terre battue, le bois arrive facilement par les canaux qui circulent partout. Il ne reste à acheter au dehors que le sel, quelques teintures parfois, les objets de métal, instruments et ustensiles de cuisine. Cette description qui répond à l'état pur de la civilisation chinoise est encore vraie aujourd'hui dans une large mesure, mais il faut ajouter à la liste des importations indispensables les allumettes et le pétrole. Le village, complet par lui-même, dépourvu en général de troupeaux et d'animaux de transport, qui seraient pour l'homme des concurrents autant que des auxiliaires, n'a pas besoin de routes. Quelques sentiers, dans le sud, ménagés entre les rizières, quelques pistes dans le nord où peut cheminer une petite charrette, suffisent largement aux communications. Les routes dites Impériales ne valent guère mieux. Quel voyageur n'a maudit ces chaussées formées de dalles branlantes posées à plat comme des dominos! Les ponts sont faits de pierres non cimentées ou de quelques planches posées au hasard sur des chevalets. Les femmes restent au logis et pour réprimer leurs tendances vagabondes les Chinois ont pris une précaution barbare et naïve, assez analogue à celle de nos paysans quand ils coupent le bout des ailes à leurs volailles : ils leur ont mutilé les pieds. Ce procédé, s'il n'assure pas toujours leur vertu, garantit au moins leur dépendance et leur sédentarité.

Ni en droit, ni en fait, la personne en Chine ne possède cette indépendance individuelle, cette franchise de son propre mouvement, qui est la condition de l'Européen. L'homme là-bas fait toujours partie d'un ensemble, il est, comme les mots de sa langue, agglutinant. On connaît assez, sans que nous entrions à ce sujet dans des chemins rebattus, la force des Corporations Chinoises, le développement de l'esprit syndical, la sévérité de la discipline de groupe, la puissance de ces organisations de boycottage qui pendant un temps ont empêché l'importation à Canton des marchandises américaines et japonaises et mis en échec « la vieille politique des canonnières ». C'est la faiblesse du Gouvernement qui fait la vigueur et la nécessité de ces organisations spontanées.

Enfin l'état de civilisation naturel, traditionnel, et en quelque sorte, animal, que je viens de décrire, est éminemment favorable à la prolificité. Plus les membres d'une famille sont nombreux, plus sa force de résistance s'accroît, en même temps que sa capacité d'envahissement. Plus les billets sont nombreux, plus les chances de gain augmentent à la loterie de la vie; plus il y a de semence, plus il y a de chances de récolte. L'épargne partout en Chine étant nulle, tout croît nouveau du cheptel familial profite à l'actif et ne grève pas sensiblement le passif, la mort au besoin intervenant toujours en fin de compte, à la satisfaction générale, pour rétablir une balance trop chargée. Il en résulte que la matière première humaine est toujours surabondante et que les deux tiers de la population vivent dans un état de demi-servitude, fournissant le travail en échange de la nourriture.

Cette abondance de la domesticité jointe au développement du parasitisme contribue activement au nivellement des conditions sociales. Il est rare de voir en Chine, pour ces raisons et pour bien d'autres, trois générations d'hommes riches. Celui qui fait fortune se voit bientôt entouré d'une nuée de serviteurs, de clients ou

de parents pauvres, les siens ou ceux de ses femmes qui vivent à ses dépens et tiennent garnison chez lui. C'est une conséquence de la richesse qui est universellement acceptée et imposée.

Le nivellement des conditions, en même temps que des raisons de race plus profondes, a produit celui des capacités. L'individu n'a aucun champ pour se développer et ne réagit pas contre son milieu. La grande infériorité des Chinois et en général des Orientaux à l'égard des Européens est qu'ils n'ont pas d'élite. Prenez au hasard dans une classe quelconque de la société, cultivateurs, marins, commerçants, hommes de peine, (je ne parle pas des ouvriers d'industries nouvelles où la formation traditionnelle n'a pu jouer aucun rôle), un Chinois et son congénère européen, le premier sera rarement inférieur en habileté sinon toujours en force physique au second, et lui sera souvent supérieur. Mais l'excellence et l'exception font également défaut.

L'état social dont j'ai essayé dans les pages qui précèdent de déterminer les bases présente deux caractères, dont le premier, égalitaire et démocratique, a été souvent signalé par les observateurs européens. Dans une société de ce genre, du moment où la force est incapable d'imposer ses directions et où, d'ailleurs, nulle autorité n'est là, comme nous le verrons tout à l'heure, pour les formuler, les rapports des individus entre eux ne peuvent être régis que par la coutume et par un agrément mutuel. De là le caractère à la fois très simple et très compliqué de toutes les transactions. Très simples parce qu'il s'agit d'individus traitant de plain-pied et de choses dont les valeurs depuis longtemps établies ne sont guère susceptibles de varier. Très complexes parce qu'il ne s'agit jamais d'un individu qui traite avec un autre individu, mais d'un groupe qui traite avec un groupe. De là la longueur ou la minutie des discussions, et de là

le rôle capital joué en Chine par l'Intermédiaire (*iniddleman*) qui cumule en quelque sorte les fonctions de courtier, de témoin et de notaire. Jamais en Chine aucune négociation de quelque ordre que se soit, onéreux ou privé, commercial ou judiciaire, ne se poursuit directement entre les parties intéressées. Entre des forces équilibrées joue un arbitrage permanent. Entre des horizons si étroits, il faut que le connu couvre l'inconnu, le représente et le garantisse. C'est ce qui explique l'importance du rôle que tient auprès des commerçants européens le « comprador », de qui nous aurons à parler ci-après.

Le deuxième caractère de la civilisation chinoise, qui lui est commun avec les républiques antiques auxquelles nous la comparions au début de cet ouvrage, c'est qu'elle est, si l'on peut dire, *réelle* : j'entends que la raison de la société est moins la volonté et la force inégale des individus que le fonds commun livré à leur exploitation. Il s'agit moins d'un arrangement, d'une *convention* de personnes, que de l'aménagement d'une propriété au mieux de l'utilité générale. Dans un pays comme la Chine, l'eau, nourricière ou destructive, est l'élément commun qui donne forme à la vie sociale et agrège les habitants de ces champs qu'elle menace et fertilise. L'usage de la terre et de l'eau, c'est la grande préoccupation du législateur chinois, non moins que de ses congénères d'Egypte et de Chaldée. L'abornement, l'irrigation, l'entretien des canaux, les mesures à prendre contre les inondations; la reprise des alluvions, tous ces points sont minutieusement réglés par une coutume dont les stipulations sont presque semblables à celle que formulait, trois mille ans avant le Christ, le code rural de Hammurabi. Si les personnes n'ont pas d'état civil, les propriétés en ont un qui s'appelle le cadastre et qui a toujours été tenu avec assez de soin (relativement, bien entendu). La dernière révision en a été faite en 1783 sous l'empereur Kienlong. Elle est donc à peine plus vieille que la

nôtre. Le titre de propriété, par une fiction qui devance de bien des siècles celle de l'Act Torrens, est en quelque sorte l'image réduite et portative de la terre elle-même. Tout détenteur du titre est considéré, jusqu'à preuve du contraire, comme le propriétaire légal. Cette prise facile permet le crédit fondé sur toutes les formes de l'hypothèque.

La nécessité de donner aux différents états de la propriété une individualité juridique permanente explique l'importance prise en Chine, comme en Egypte et en Chaldée, par l'écriture et le rôle prépondérant, ici comme là, attribué de bonne heure au scribe, à l'homme qui sait le secret des injonctions éternelles. On a cité souvent le testament du scribe pharaonique qui vante à son fils les avantages de son métier par rapport à d'autres, plus actifs :

« Pourquoi dis-tu que l'officier est plus heureux que le scribe? Arrive, que je te peigne le sort de l'officier d'infanterie et l'étendue de ses misères! On l'amène tout enfant pour l'enfermer dans la caserne, une plaie coupante se forme sur son ventre, une plaie d'usure sur son œil, une plaie de déchirure sur ses deux sourcils, sa tête est fendue et pleine de croûtes. Arrive que je te dise ses marches vers la Syrie, ses expéditions en pays lointains! Son pain et son eau sont sur ses épaules, comme le faix d'un âne; les jointures de son échine sont brisées : il boit d'une eau corrompue, puis il retourne à sa garde. Atteint-il l'ennemi, il est comme une oie qui tremble, car il n'a plus de valeur dans tous ses membres. Finit-il par rentrer en Egypte, il est comme un bâton vermoulu. Est-il malade, on le met sur un âne; ses vêtements, les voleurs les enlèvent, ses domestiques se sauvent. Voilà pour le fantassin.

» Le cavalier n'est pas beaucoup mieux traité. Arrive que je te dise les devoirs fatigants de l'officier de chars. Lorsqu'il est placé à l'école par son père ou sa mère,

sur cinq voitures qu'il possède, il en donne deux. Après qu'on l'a dressé, il part pour choisir un attelage dans les écuries de Sa Majesté. A peine a-t-il pris les bonnes cavales, il se réjouit à grand bruit. Pour arriver avec elles à son bourg, il se met au galop, mais il n'est bon qu'à galoper sur un bâton. Comme il ne connaît pas l'avenir qui l'attend, il lègue tous ses biens à son père et à sa mère, puis emmène son char, dont le timon pèse trois onten, tandis que le char pèse cinq onten. Aussi lorsqu'il voudrait s'en aller au galop sur ce char, il est forcé de mettre pied à terre et de le tirer. Il tombe sur un reptile, se jette dans les broussailles. Lorsqu'on vient inspecter son équipement, sa misère est au comble. Il est allongé sur le sol et frappé de cent coups. »

Et ainsi des autres professions.

Pendant de longs siècles, la Chine non moins que l'antique Egypte a été pénétrée de l'importance suréminente qui s'attache à la connaissance des idéogrammes et des lois subtiles qui règlent leur assemblement, et la page que nous venons de citer, avec son caractère naïvement pratique, trouverait dans la littérature extrême-orientale, bien des analogues. Chaque village, chaque famille souvent avait son lettré qui servait à la fois de secrétaire, de conseiller, d'avocat, d'archiviste, de pédagogue, un peu de sorcier, un peu de médecin, en un mot l'organe général de mémoire et d'articulation, et le procureur de la communauté. Il n'est pas besoin de dire, que vivant des discordes et des querelles dont il était le médiateur obligé, il jouait souvent le rôle de boute-feu et qu'on trouve sa main dans toutes les séditions. La suppression des examens et de l'antique hiérarchie littéraire en 1902 est venue bouleverser cet état de choses et là est une des principales causes des troubles dont nous sommes en ce moment spectateurs (6).

(6) Ecrit en 1909.

NAISSANCE DES MAQUIS DU VERCORS

par PIERRE DALLOZ

Ce fut dans le courant de 1942 que j'entendis parler pour la première fois d'une certaine agitation dans la région du Villard de Lans. Des groupes se formaient, dès cette époque, en vue d'une libération que l'on croyait prochaine. Chacun savait depuis longtemps ce qu'il fallait penser des uns et des autres, mais la guerre mûrissait, et le moment était venu, jugeaient certains, où ceux qui vivaient du même espoir devaient s'unir.

On sait que l'organisation de la résistance dans la zone Sud fut l'œuvre de trois groupements : Combat, Libération, Franc-Tireur. Chacun d'eux s'employa à rassembler les siens. Dans un pays tel que la France, dont la structure politique est faite de mille liens de personne à personne qu'aucun pouvoir, si policier soit-il, ne peut briser, le groupement des citoyens se fait selon des lois sûres et complexes où le hasard a peu de part. Ce fut ainsi que le Vercors, pays très largement républicain et socialiste, devint dès le début un fief de Franc-Tireur.



Tant par la configuration de son sol que par le caractère indépendant et courageux de ses fils, le Vercors représentait un potentiel de résistance considérable. C'étaient là, de toute évidence, d'excellentes données. Mais peut-être n'eussent-elles pas été suffisantes pour déterminer l'action aiguë et dramatique que l'on sait, si deux initiatives parallèles n'avaient servi le jeu du destin, en imprimant aux faits, par des pressions

d'abord légères, puis de plus en plus précises et fermes, cette allure décidée, cohérente, et, pour finir, autonome, à quoi l'on reconnaît ce qui est fatal.

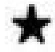
Donnons des noms à ces initiatives. L'une consista à introduire les maquis dans le Vercors; l'autre à imaginer à son sujet un projet militaire. Il s'agissait de l'envahir au bon moment par la voie des airs.

★

Les maquis sont issus de la déportation, de la nécessité où se trouvèrent placés tant de jeunes Français d'échapper aux filets de l'ennemi. Ce ne fut pas toujours facile. Des régions se prêtaient mieux ou moins bien que d'autres à la complicité des hommes et du sol. L'ingéniosité fit des merveilles. Mais il reste qu'en gros la moitié de la France à droite du tracé de Bayonne à Givet, celle où se trouvent ses montagnes, fut celle où se formèrent et prospérèrent les maquis.

Considérée dans la durée, la déportation connut plusieurs phases. L'appel aux volontaires pour la relève des prisonniers fut une duperie et un échec. Ensuite, pendant des mois, il n'y eut guère que la classe ouvrière qui fut frappée. La chasse aux ouvriers spécialisés battait son plein. Pourchassés les premiers, les ouvriers furent de ce fait les premiers à faire face. Et bien souvent aussi les seuls. Il fallut, en effet, la lourdeur germanique, jointe aux instances de la nécessité et de la peur, pour amener les occupants à déporter par classes entières. Ce jour-là le pays, bourgeois et paysans compris, fut jeté tout entier dans la résistance.

Mais, à la fin de 1942, on n'en était pas encore là. Ceux qui avaient choisi l'état de « réfractaires » ne pouvaient guère compter que sur eux-mêmes. Ils ne trouvaient de l'assistance qu'auprès des résistants d'alors, gens peu nombreux et de peu de crédit, qui provenaient neuf fois sur dix de la classe ouvrière, de l'Université, de la petite bourgeoisie la moins fortunée. On conçoit, dans ces conditions, que la lutte contre la déportation se soit d'abord organisée, d'une manière toute locale et empirique, dans le cadre du syndicat ou du parti.



Les maquis du Vercors sont nés cours Berriat, qui est, à Grenoble, ce que le faubourg Saint-Antoine est à Paris : une

voie où la vie n'est pas faite de roses, où l'instinct populaire jamais ne faillit. C'est sur les murs du cours Berriat que nous vîmes pour la première fois, tracés à la craie, ces « A bas Pétain », ces « Vive l'Armée rouge », ces croix de Lorraine aussi, encadrées du V, que la police, chaque nuit, faisait disparaître.

Vers le milieu du cours Berriat, au 125 précisément, l'arrière-boutique de la pharmacie du docteur Martin fut un havre où beaucoup trouvèrent assistance. Je n'ai connu qu'après la Libération le visage émacié du docteur Martin, son regard pétillant, sa chevelure abondante et rebelle d'où sortent des propos parfois déconcertants, souvent caustiques. Maire, révoqué par Vichy, de Grenoble, député socialiste, l'un des quatre-vingts qui osèrent voter non, Léon Martin, jusqu'au moment où il finit par se faire arrêter — le 24 avril 1943 — fut l'un des prêtres de la résistance dauphinoise, je parle ici de la toute première, la providence des militants que la police pourchassait, des distributeurs de journaux et de tracts, puis, quand vint la « Relève », des réfractaires.

Il dirigeait ces réfractaires vers quelques amis sûrs, qui les plaçaient dans des fermes isolées des pays voisins : vallées de Belledonne ou de Chartreuse, Trièves ou Vercors. Des résistants, en divers lieux, s'étaient révélés, par leur fidélité républicaine, leur initiative et leur influence, leur aptitude enfin à oser hardiment contre ce qui conservait les apparences de l'ordre public. Ainsi, dans le Vercors, des hommes tels que le docteur Samuel-Ravalec et Th. Racouchot furent, pour le docteur Martin, d'efficaces complices. Dès le lundi de Pâques 1942, on les vit dans la villa que le Docteur possède à Lans.

Mais la déportation, dont la menace de jour en jour allait se précisant, ne cessait de poser de nouveaux problèmes. Décembre 1942 vit un fait important : des réfractaires se groupèrent, allèrent vivre en communauté à la ferme d'Ambel (1). La première colonie fut d'une dizaine d'hommes. Pour ce qui est du lieu, il était bien choisi : « Nous savions, me dit un jour « Mathieu », que Mandrin, du Vercors, put narguer les gendarmes. » Il est de fait que ce massif, avec ses voies d'accès rares et difficiles, ses forêts immenses, ses pâturages reculés, ses bergeries, pouvait fournir aux illégaux le plus sûr des asiles.

(1) La ferme d'Ambel est située dans la Drôme, au-dessus de Bouvante, aux confins sud-ouest du Vercors.

Le moment est venu de présenter Aimé Pupin, qui tenait un bistrot rue du Polygone. Petit homme noir à l'œil de jais, qui montrait un nouveau visage à chaque rencontre. Une barbe naissait, des favoris poussaient. Le nez s'ornait un jour de lunettes d'écaille. Il ne manquait qu'un feutre, un pistolet au flanc, pour composer un chef de bandits mexicains tel qu'on voit le personnage à Hollywood. Militant convaincu, Pupin était associé depuis 1941 à l'action clandestine du docteur Martin. Il l'avait aidé à renouer les fils brisés du parti socialiste, à distribuer le *Populaire,* puis *Franc-Tireur.* Il était devenu l'un des chefs pour l'Isère du mouvement de même nom. Lorsque j'entendis pour la première fois parler de lui, ce fut sous le pittoresque indicatif de « Mathieu F. T. 28 ».

Pupin fut donc choisi par le docteur Martin quand les groupes du Vercors devinrent assez nombreux pour qu'une tête administrative leur fût assignée. Quelles que soient les critiques que l'on peut après coup faire à Pupin — son goût de l'autorité le poussa, par exemple, à monter une organisation trop centralisée, donc trop visible — il reste que, de janvier à fin mai 1943, il fournit un travail de précurseur. Huit camps d'une cinquantaine de maquisards furent en moins de cinq mois mis en place, encadrés, ravitaillés, instruits tant bien que mal en vue de leur immédiate sécurité et d'une action militaire ultérieure. Pupin, pour cette tâche, dut tout improviser. A partir de février 1943, nous le subventionnâmes, mais il ne fut pas en notre pouvoir de lui fournir, aussi nombreux qu'il eût fallu, les officiers d'encadrement que les maquis, exposés aux raids italiens, ne cessaient justement de réclamer. Je reviendrai plus loin sur cet aspect de la question.

Nous avions vu distinctement les vices du système, et nous étions en train de le réformer quand un gros incident, fin mai 1943, eut pour effet de détruire notre groupe. Le bénéfice de l'expérience fut par bonheur sauvé. Il servit au Vercors quand Le Ray, Jean Prévost, Chavant et le docteur Samuel le réorganisèrent. Moi-même, passant à Lyon en juin 1943, rencontrai un matin, le long des quais de Saône, deux ou trois promoteurs de maquis de l'Ain et du Jura. Js n'ai pas su les noms de ces camarades. Nous conversâmes longuement. Je les fis profiter de la leçon de nos malheurs.

Au docteur Martin et à Aimé Pupin il faut associer deux hommes qui eurent, dès le début, un très grand rôle.

Eugène Samuel-Ravalec, dit « Ernest », puis « Jacques », déjà nommé, médecin français d'origine roumaine installé pharmacien au Villard de Lans, suscita et forma les premiers groupes de Franc-Tireur dans le Vercors. Mis en contact avec Pupin par le docteur Martin, il devient son second sur le plateau pour toutes choses. Lorsque Pupin fut arrêté, le 28 mai, 1943, il prit la charge des maquis en pleine crise. Son frère, Simon Samuel, fut chef du premier camp de la ferme d'Ambel.

« Ernest », jeune et imberbe, avait l'œil allongé. Tout en lui contrastait avec la forte tête de « Clément », ses cheveux argentés et sa coupe carrée de solide Allobroge quinquagénaire.

Eugène Chavant, dit « Clément », maire de Saint-Martin d'Hères, cafetier lui aussi de son état, fut dans les premiers temps recruteur des maquis. Son rôle était d'examiner les candidats, de ne laisser monter que les gens sûrs. Il tenait ses assises à la quincaillerie Allemand, rue Lesdiguières, à Grenoble. Chavant devint par la suite le chef civil du Vercors et le resta jusqu'à la fin. Au printemps 1944 il vint à Alger. Je me trouvais dans le même temps bloqué à Londres (2). Nous nous manquâmes. Ce fut pour le Vercors une malchance entre bien d'autres.



Les journaux m'ont appris le nom d'un groupement qui se propose de réunir les pionniers du Vercors. Plusieurs des vrais pionniers manqueront à l'appel. Que leur nom, que leur rôle restent présents dans nos mémoires! Ceux que je vais citer, qui furent des tout premiers, ont leur place désignée au seuil de ces pages.

Entre Grenoble et le Villard de Lans, où se trouvaient respectivement Chavant et Pupin, la liaison chaque jour était assurée par les frères Paul, Georges, Emile et Victor Huillier, qui étaient exploitants du service de transports. Quelque temps avant la Libération, Paul Huillier fut assassiné place Grenette; Georges fut déporté et ne revint jamais.

J. Glaudas, du Villard de Lans, donna abri pendant des

(2) Deux mois avant le débarquement nord, et par souci d'en protéger le secret absolu, les Anglais avaient interdit tout échange de correspondance, même diplomatique, avec l'extérieur; à plus forte raison toute sortie de personne. On appela cela le « ban ».

mois au P. C. des maquis. On montait voir Pupin, qui habitait chez lui, par des degrès de fer placés en pleine vue de la gendarmerie.

L'ingénieur Jean Dumas eut le dépôt compromettant d'un poste émetteur; non pas d'un de ces postes en forme de valise que l'on branchait sur le réseau pour se relier télégraphiquement avec Londres, mais d'un gros appareil radiophonique dont la voix eût porté de Turin à Clermont. Ce poste avait été monté de Lyon en auto par une équipe féminine des Amitiés Africaines. Un poste encore plus fort devait être enlevé quand les Allemands s'en emparèrent (3).

J'ai une lettre de Pupin qui abonde en détails sur ces temps oubliés. On y voit que certains revendiquent le Vercors qui, au début, le désavouèrent. On y trouve le germe des luttes d'influence, des surenchères, des préventions qui installèrent jusqu'à la fin la politique dans le Vercors. Résistants de la première heure contre résistants de la seconde, civils contre militaires et militaires contre civils, officiers giraudistes contre officiers gaullistes et vice-versa, groupements socialement avancés contre groupements qui l'étaient moins, ou plus; ah oui! quand le rideau sur tout cela sera levé, on aura une singulière image d'union sacrée.....

La lettre de Pupin contient aussi des noms, noms de visages que j'ai connus, noms plus nombreux encore qui ont gardé pour moi leur qualité abstraite : Clergé, Jean Malossane, de la Chapelle; Converso, de Lans; Arnaud, de la Balme; Marius Charlier, percepteur, Edouard Masson, directeur de banque populaire, Th. Racouchot, Jo Beaudoingt, Piqueret, tous du Villard; Jean Veyrat, employé à la S. N. C. F., arrêté dans le Vercors en mars 1943, évadé, remonté au maquis, tué aux côtés de Jean Prévost le 1er août 1944, Bonnaure, journaliste, Jean Allemand, quincailler, Macaire, Tarze, Surle, Demeure, Pierre Besse et Georges Besse, dit Jésus, Marcel Gay, chauffeur de taxi, tous de Grenoble.

Et nommons pour finir les agents de liaison : Claude Lévy, la petite Francine Bloch, qui mourut fusillée, deux jeunes filles, Mlles Geneviève Gayet et Charlotte Mayaud (Germaine et Charlotte), qui doivent être étonnées, aujourd'hui, d'être vivantes.

(3) Jean Dumas, pendant la guerre de 1914-18, avait été l'un des principaux collaborateurs du général Ferrier, à la Tour Eiffel.

★

J'en arrive maintenant au projet militaire. Je vais être obligé de parler de moi. Puissé-je me tirer, par la simplicité, d'une aventure aussi risquée...

Les trois premières années de l'occupation, je les passai loin de Paris, dans un état d'opposition vraiment absolue à l'égard de ce qu'on appelait, par antiphrase peut-être, « l'ordre nouveau ». Les Alpes ayant pour moi valeur de citadelle, je m'étais réfugié avec les miens aux Côtes de Sassenage, près de Grenoble.

De la maison où nous nous installâmes, dépendance fermière de notre Grand Vigne, on ne voit rien que les bois environnants et la falaise du Vercors, dressée sur le ciel. Cette ferme eut un rôle important dans notre histoire. C'est de sa chambre basse que tout partit. J'évoquerai pour mes amis sa lumière avare, son sol de ciment, son escalier de bois dans l'un des angles, ses multiples placards, sa hotte campagnarde et son âtre de pierre. Je vécus là pendant des mois à traduire lentement *La Considération* de saint Bernard (4). Le froid était si vif, parfois, qu'il me chassait. Alors je prenais la cognée et partais dans la neige abattre un arbre.



Je n'eus en ce temps-là que deux amis. Des autres, j'étais séparé par la ligne, ou bien je ne tenais pas à les voir. Mes deux amis de 1940 ont été tués : c'étaient le doyen Gosse et Jean Prévost.

Le doyen Gosse habitait à la Tronche. J'allais souvent le voir chez lui, à la villa Bérangère, toutes les fois que j'avais besoin d'une présence amie pour m'aider à porter une inquiétude ou un espoir. Notre amitié, en juin 1940, s'était resserrée : ceux qui eurent à ce moment-là une conscience et du courage eurent tôt fait de se compter et de s'unir. Vichy avait fait à René Gosse l'honneur presque immédiat de le révoquer de ses fonctions de directeur de l'Institut polytechnique et de doyen de la Faculté des Sciences : un honneur redoutable et qui eut des suites. Un soir, le 21 décembre 1943, des tueurs vinrent chercher le doyen Gosse à son domicile. Quelques

(4) Didier et Richard, éditeurs, Grenoble.

instants plus tôt, ils avaient arrêté son fils. On découvrit le lendemain deux corps criblés de balles le long d'une route.

Jean Prévost habitait à Lyon, avec sa femme et ses deux fils, dans un modeste appartement du 9 de la rue Victor-Hugo. Il avait renoncé à regagner Paris après l'Armistice. Un homme ne valait en ce temps-là que par son pouvoir de contradiction. Plus notre air était infecté de lâcheté et de bêtise, et plus brillaient en Jean Prévost la clairvoyance et l'énergie. Jamais nous ne le connûmes plus stendhalien. Il écrivait d'ailleurs, et comme à point nommé, sa *Création chez Stendhal* : travail qui l'amenait une ou deux fois par mois à la Bibliothèque de Grenoble. Chacun de ces voyages était une occasion d'un séjour aux Côtes.

Nous les voyions arriver avec joie, Claude Prévost et lui, sacs tyroliens au dos, portant à bout de bras de lourdes valises. Pendant deux jours, c'était détente. Jean Prévost et ma femme rivalisaient de mémoire poétique. On parlait de la guerre, des turpitudes de Vichy. Nous étions tous les quatre en plein accord.



Un jour de mars 1941, nous étions, Jean et moi, en train d'abattre un noyer mort dans la haie supérieure de notre prairie, quand nous vîmes arriver ma femme, qui nous cria d'aussi loin qu'elle le put : « Grande nouvelle à la radio... On a descendu Chiappe en Méditerranée ». Nous échangeâmes un sourire muet.

Je date de ce jour une vue du Vercors qui me livra d'un coup les traits de sa structure. Aussitôt en naquit une idée stratégique. Je dis à Jean Prévost, l'esprit et le regard tournés vers les rochers qui étendaient sur nous leur ombre : « Il y a là une sorte d'île en terre ferme, deux cantons de prairies protégées de tous les côtés par une muraille de Chine. Les entrées en sont peu nombreuses, toutes taillées en plein roc. On pourrait les barrer, agir par surprise, lâcher sur la région des bataillons de parachutistes. » Nous échangeâmes, Jean et moi, un second sourire muet.

Quelques semaines plus tôt, j'avais fait faire à Jean Prévost une courte excursion à skis dans le Vercors. Nous y avions subi un froid terrible. Des Côtes, nous étions montés à Lans par le chemin du Pont Charvet; nous avions pris à Saint-Nizier le tramway électrique pour redescendre. Saint-Nizier,

le Pont Charvet : tout destin est marqué de signes, mais nous avons trop tard la clé qui permettrait de les comprendre.



La naissance d'une idée est une élaboration mystérieuse. Je vivais, je l'ai dit, dans un état d'esprit qui n'attendait qu'une occasion pour passer sur le plan insurrectionnel. Le travail même auquel je consacrais tous mes instants, la traduction de saint Bernard dont j'ai parlé, me donnait tous les jours le plaisir de manier une authentique dynamite spirituelle. De telles dispositions expliqueraient peut-être que mon esprit ait cheminé à mon insu dans un sens si nouveau pour moi, le sens militaire.

Je négligeai pourtant de rédiger dès ce temps-là un projet défini. Je pensai que l'idée devait être banale, qu'elle devait être un lieu commun pour les spécialistes.



C'est en novembre 1942 que j'eus à cet égard mes premiers doutes. Devant le fait brutal de l'invasion de la zone Sud, devant la décision de licencier honteusement l'Armée de l'Armistice, on vit surgir ici et là quelques velléités de résistance. C'était évidemment trop tôt ou trop tard.

A Grenoble pourtant des esprits regimbèrent. Des officiers parlèrent de ne pas s'incliner, de se faire tuer pour l'honneur. Et l'on put méditer cet étonnant spectacle de voir des unités, état-major en tête, partir en dissidence en direction d'Uriage!

En direction d'Uriage... alors que le Vercors était là, à deux pas, alors que ses rochers dominent la place Grenette!

Cette fugue, à vrai dire, fut de courte durée, car les étoiles du Maréchal, il fallait s'y attendre, agirent une fois de plus dans le sens habituel, celui de la soumission à l'ennemi.



Mon second confident fut un jeune ami dont j'avais eu à m'occuper, au cabinet de Jean Giraudoux, pendant les premiers mois de la drôle de guerre.

Pour avoir fait capture de deux officiers, et reçu pour cela le ruban rouge, Jean Lefort avait eu son portrait dans tous les journaux, mais sans que fussent jamais mentionnés ni son

nom, ni son exploit, ni son grade. Nous avions fait reproche au G. Q. G. d'une abusive discrétion qui contrastait par trop avec la propagande des Allemands auprès des neutres.

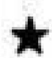
Il se trouva que Jean Lefort connaissait le Vercors, qu'il y avait pris part à des explorations de grottes et de gouffres. Je lui traçai en quelques mots mon plan d'invasion, non sans guetter curieusement les expressions de son visage. Tandis qu'il m'écoutait, je vis ses yeux briller, j'eus la joie de le voir sourire : j'avais placé une arme à portée de sa main.



La nuit suivante, seul dans ma ferme, j'écrivis lentement une note de deux pages. Le projet était mûr en moi : les idées s'enchaînaient sur le papier avec aisance.

J'ouvris ma porte. Je respirai l'air froid de la nuit. L'amandier familier, agité par le vent, balayait le ciel étoilé de ses ramures. Le fracas du Furon, grossi par les pluies d'automne, emplissait le silence. La montagne était là tout près : c'était le Vercors. Je réfléchis un long moment. L'obscurité était complice. L'instant fut lourd pour moi de responsabilité, de résolution, d'espérance.

Deux ou trois jours plus tard, je pris le train pour Lyon, avec Jean Lefort. Je savais y trouver l'un des personnages importants de la Résistance.



Yves Farge est un peintre de talent doublé d'un critique. J'aimais de lui, chez des amis, quelques dessins, quelques peintures. Je conservais dans mes papiers un article qu'il avait écrit en 1934 sur la peinture de Mme Henriette Gröll. Pour ce qui est de l'homme, je le connaissais peu.

J'avais appris presque aussitôt la position qu'il avait prise. Jacques Kayser, René Gosse m'avaient renseigné. La Résistance n'était pas encore devenue ce milieu mêlé et dangereux que l'on vit plus tard. L'inventaire des gens sûrs était vite fait.

Un jour, Farge m'avait fait dire qu'il serait heureux de me voir; un autre jour, il m'avait adressé un nommé « Mallet », Pascal Copeau, qui cherchait à Grenoble une imprimerie. Mais, jusqu'alors, il n'y avait eu entre lui et moi aucune rencontre.

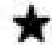
Tel était en deux mots l'état de mes relations avec Farge

quand je le demandai au *Progrès de Lyon*, un peu avant midi, un matin de janvier 1943. Notre visite ne parut lui causer aucune surprise. Nous traversâmes la rue de la République, entrâmes à la Brasserie du Tonneau. Je tirai de ma poche ma note sur le Vercors.



On parlait de « Vercors » en ce temps-là dans les milieux de la Résistance, mais c'était de l'auteur du *Silence de la mer*. Cet ouvrage clandestin venait de paraître : j'avais eu la surprise d'en recevoir un double envoi.

Cher Jean Bruller, qui, le premier, en plein Paris, m'avez glissé de la main à la main des feuillets dactylographiés sur lesquels on eût pu écrire « danger de mort » — les listes rouge et noir d'otages fusillés n'étaient pas sèches sur nos murs — et qui fûtes aussi, quelque deux ans plus tard, l'un des derniers amis à qui je fis appel, la veille de mon départ précipité, quelle joie ce fut pour moi d'apprendre loin de France que le pur et mystérieux « Vercors » c'était vous-même!



Ils sont bien rares ceux qui sentent en eux assez de richesse pour accueillir généreusement l'idée d'autrui. La plupart, gens polis, font des éloges mesurés et des réserves. Ils répondent : « Oui, mais... », ce qui est une manière pour eux de bien établir que cette idée qu'on leur apporte, ils la mesurent d'un point de vue supérieur, qu'ils auraient pu l'avoir; que dis-je, qu'ils l'ont eue. D'autres, plus francs ou moins adroits, laissent percer leur jalousie. D'autres enfin se font flatteurs, qui ne sont pas les plus honnêtes. Au vrai, si l'idée représente quelque valeur, chacun cherche à s'en emparer, à en tirer profit, à s'en faire gloire. C'est un vol impuni et général.

L'accueil de Farge fut simple, direct, amical. Il me dit qu'il allait aussitôt présenter mon projet à « Max », qu'il était sûr d'avance de sa réaction. « Max » n'était pas, selon lui, de ces gens à qui il faut plusieurs fois répéter les choses pour les leur faire comprendre et qui, lorsqu'ils l'accordent, marchandent leur appui. J'ignorais en ce temps-là qui était « Max ». Je n'appris que plus tard qu'il était Jean Moulin (5), que j'avais

(5) Jean Moulin, ancien chef de cabinet de Pierre Cot, ancien préfet d'Eure-et-Loir, délégué civil national, fondateur du C. N. R. Arrêté à la mairie de Calluire (Rhône) en juin 1943. Mort probablement des suites de tortures.

longuement parlé avec lui chez Paul Chatin, en août 1941, à Saint-Tropez.

Tout cela, aujourd'hui, paraît proprement incroyable. Les dures conditions de la Résistance avaient fait surgir en France des hommes d'une singulière pureté. On était encore loin de la fin de la guerre, des récompenses officielles, des promotions et des rubans. Il y avait alors des risques à prendre. Le moindre de ces risques, pour soi et pour les siens, c'étaient tous les ennuis de la vie clandestine. On ne vit luire les yeux d'ambition que plus tard.



La semaine suivante, le 31 janvier, Farge vint à Grenoble. Il me dit : « Max » est emballé par votre projet. Voici de l'argent. Mettez-vous immédiatement au travail ».



J'en arrive au récit de la visite que je fis avec Farge, le 10 février 1943, à celui qui était alors en France la plus haute autorité militaire de la Résistance. On nous avait dit : « Soyez à midi et quart dans la salle des pas perdus de Perrache. Vous y trouverez « Alain ».

« Alain » (Cordier) est là, perdu dans la contemplation de la bibliothèque. Il nous voit cependant et vient à nous : « Le rendez-vous est déplacé, nous dit-il. On vous attend à Bourg. Vous avez un train à 16 h. 20. Vous vous placerez devant l'octroi, à la sortie de la gare, en tenant ostensiblement un numéro de *Signal*. C'est le Général qui vous abordera. Il sera vêtu d'un pardessus gris avec une pochette de soie blanche. »

Je questionne Farge dans le wagon : « Avez-vous déjà rencontré le général « Vidal » ? (6) ». Il me répond que non et ajoute : « Nous pourrons nous compter parmi les très rares Français qui l'auront vu ».

Nous attendons, comme convenu, devant l'octroi de la gare de Bourg, allant de long en large, tenant d'un air qui se veut dégagé un numéro de « Signal ». « Tenez, le voici » dis-je à Farge, en voyant arriver, à plus de cinquante mètres, un homme plutôt petit, très vif d'allure, le pardessus orné d'une magnifique pochette blanche flottant au vent. Présentations

(6) De son vrai nom général de division Charles Delestraint, spécialiste des chars. Délégué militaire national. Arrêté à Paris le 9 juin 1943. Assassiné à Dachau le 19 avril 1945.

par nos pseudos : « Bessonneau, Senlis, Vidal » (7); après quoi nous partons vers le refuge d'un bureau où nous pourrons parler à l'aise.

Je ne saurais me perdre à Bourg, même la nuit. J'y ai passé plusieurs années de mon enfance; sans oublier six mois de service militaire. Cette rue inclinée est datée par son nom : c'est l'avenue Alsace-Lorraine. Je nous sais à deux pas du pâtissier Nivon dont les éclairs au chocolat ont été les péchés de ma douzième année.

Le Général prend du recul pour reconnaître la maison qui doit nous accueillir. Voici enfin la bonne entrée. Il faut apprivoiser des serrures inconnues, gratter des allumettes, rechercher à tâtons des interrupteurs. La lumière jaillit. Nous sommes dans un bureau d'assurances, tous volets clos (8). Atmosphère surchauffée, qui sent la paperasse...

Quelqu'un discrètement nous a suivis. Un homme assez âgé pénètre dans la pièce. Son visage est orné de belles moustaches blanches. Il me semble que je vois un ruban doré briller sous sa rosette. C'est le général « Richard » (9).

Notre réunion est assez curieuse. Elle eût été inconcevable en tout autre temps que le temps extraordinaire qui est le nôtre. Elle ne manque assurément pas de grandeur. Nous sommes là quatre Français : deux civils et deux généraux, nettement nos aînés, réunis dans la clandestinité pour discuter de questions militaires! De notre côté, rien de bien remarquable : de l'initiative, peut-être, du patriotisme jacobin; mais, du côté des généraux, quelle absence de préjugés, quel sentiment aigu des devoirs permanents de leur état!

Autre fait : celui que nous considérions alors comme notre chef semble voué pour toujours à ses deux étoiles; son délégué en France, le général « Vidal », avait le droit d'en porter trois; le général « Richard », qui lui servait d'adjoint, avait le droit d'en porter quatre. Hiérarchie à l'envers, hautement honorable pour ceux qui l'acceptaient comme une chose allant de soi.

Je ne puis être ému que par la grandeur simple. Je le suis, ce soir-là, en commençant mon exposé, que je poursuis sans me hâter, devant la carte. Le général « Vidal », qui ne con-

(7) Lire : Farge, Dalloz, Delestraint.
(8) J'ai appris depuis la libération le nom du courageux Français dans les bureaux de qui nous fûmes. M. Fornier, agent des Assurances Union à Bourg, fut arrêté un jour avec ses trois fils et deux amis qui se trouvaient là. Il aurait été dénoncé par Charles Maurras.
(9) Général de Corps d'Armée Desmaze.

naît pas le Vercors, me pose des questions et prend des notes. Je lui remets des documents : trois feuillets dactylographiés, une carte annotée au 80.000e, un guide Pol du Vercors, quelques photographies. Il les emportera à Londres à la prochaine lune.

Nous informons le général du résultat de nos sondages, plutôt décevants, auprès de deux de ses collègues. Nous avions un besoin pressant d'officiers et savions le pouvoir du grade dans l'Armée :

« Laissez ces gens à leur sommeil! Le Vercors, désormais, dépendra de moi. Quel est le groupement le plus nombreux dans le Vercors?

— Franc-Tireur est le seul groupement, mon général.

— Puisqu'il en est ainsi, marchons pour Franc-Tireur. Coupez court en mon nom à toutes les ambitions qui pourraient naître. Le Vercors doit rester sur un plan militaire et national. A partir d'aujourd'hui nous oublierons ce nom. Votre projet sera le projet « Montagnards ».

Le moment est venu, avant de nous séparer, de répartir entre nous les tâches. Farge se chargera des liaisons avec « Max » et avec les milieux de la Résistance. Mon rôle sera de recruter un petit comité et de coordonner l'étude militaire.

Jusqu'alors le général « Richard » a tout écouté en silence. Au moment de partir il conclut en deux mots, qui me sont destinés et me comblent de joie : « J'avoue que je ne croyais pas à vos histoires de réduits. Votre exposé m'a convaincu. »

Une quinzaine plus tard, j'écoute dans notre ferme l'émission de la B. B. C. de 8 heures et quart, lorsqu'un message, de moi connu, me fait l'effet d'un coup de foudre. « Les montagnards, énonce la voix, doivent continuer à gravir les cimes. » Cela veut dire pour moi : « Allez de l'avant, Londres est d'accord. »

O vous qui avez attendu et entendu un jour votre premier message, cette voix dans la nuit qui s'adressait à vous, qui, du captif que vous étiez, faisait enfin un homme libre, vous pourrez tous en témoigner : la minute était belle et valait tous les risques...

POÈMES

par ANDRÉ DRUELLE

Je t'ai suivie à pas de loup, Félicité,
Sur les bords de la Touques... elle coule sans bruit,
Mais avec des murmures brusques, des plongeons
De poules d'eau qui crient, amarres sur poulies.

Je t'ai suivie au temps où, jeune fille émue,
Dans la cour du couvert tu trayais la Goulue...
L'âne feutré brayait, tu le lestais de channes,
Que tes yeux m'attiraient, changeant d'eau sous ton âme!

Ton corps irradiait, soie et berge... — et ta gorge?
Ce froissement d'éclat des nuages entre eux...
Ainsi tes bras, iris, ton corps soyeux, feuillage
Vif, mais soudain docile à l'étoile du soir.

Te rappelles-tu, Félicité, ton regard
Dans le miroir luisant? Et puis, en robe chaude,
Te voyait la Toussaint descendre à Pont Lévêque
Chanter un credo d'or emporté par les orgues.

Tu suivais au retour la rivière voilée,
Ensemble nous montions vers la ferme et, parfois,
Soumis aux mêmes lois dont le soir s'étoilait,
Tristement trop humains, nous nous frôlions les doigts.

De grandes fermes aux belles tonnes où l'homme
A cheval aurait pu tenir sans se baisser
Sont galvaudées... il n'y a plus de paysans,
L'armée les a fournis aux guerres ou fait gens

Et le plant qui s'en va n'est plus remplacé... moi,
Je suis parti de la bourgeoisie, maintenant
je sais faucher... quand saint Jean l'oublié gravit
Le ciel de pleine lune bourdonnant tout, j'aime

M'étendre sur le pré pâli, lointain, changé,
Mouillé d'étoiles... les trembles parlent entre eux,
Ils sont le friselis de la durée pour Dieu
Et moi, je la remonte, patinant faucheux.

Tel rayera l'hiver l'huis bleui... l'hiver...
J'y trais seul au milieu des frimas, j'aperçois
Se riant de ma grêle silhouette, l'aile
D'un grand voilier de l'air dont le nid fut la mer.

Il fuit Noël tonnant sur les houles creusées...
Ah! que raidisse l'aurore ces laîches lâches
Sous mes pas et le soleil rayonnant les vaches,
Qu'il me cloue à ma bancelle, stigmatisé!

LA VIE ÉTAIT EN MOI...

La vie était en moi comme un nid vide à l'heure
Où les taureaux de bronze à l'angelus de l'ombre
Répondent, quand l'automne étoile au fond des combes
Les premiers feux des bûcherons de la saison,
Ceux
Qu'une fille perdue d'amour suit des yeux
Derrière la ferme creuse adossée au bois
Rempli des cris soudain des oiseaux, des corneilles

Qui rentrent, ayant pillé le blé du Parisis,
Dormir en tressaillant à la fourche des chênes.

A LA SAINT-JEAN D'ÉTÉ...

A la Saint-Jean d'été, tu dormais dans le pré...
Comme deux rivières de lait, tes deux jambes
Coulaient le long du meulon de foin...
Tu tétais aux étoiles quand la lune monta;
Oh! que tes jambes étaient blanches; si belles,
Elles chantaient la paix, les lys de Jean.

Aucun des paysans ne se rappelait Jean :
Moi, je savais... nos hommes nous avaient quittés,
Ils étaient partis en grognant manger, puis se coucher,
Mais je savais qu'en nous luisait la nuit de Jean
Et tes jambes
Me versaient libéralement la joie de Jean.

Je ne désirais rien, surtout pas la femme, mais la vie?
Ainsi le galbe de ton corps, c'était la vie fusant :
Elle m'avait laissé depuis longtemps, elle t'éblouissait.
Ah! c'est le rire, la rosée en toi de Jean qui m'altérait.
J'étais encor sur l'épaule du Seigneur, mais je sentais
Que le Maître allait en douce poser ma tête sur la table.

Va, donne tes jambes à la lune, dors... un
Rossignol fleurirait si j'étais Roméo... mais voici
Que l'aube passe au doigt de la nuit sa flamme... si
Vite a donc surgi le jour? Qu'est-ce,
Le jour pour la vie? une phosphorescence de la nuit...
Et la nuit? Deux lèvres gonflées de très loin vers tes jambes.

LE JUGE EST PLEIN DE TICS...

Le juge est plein de tics... il se gratte le poil
Qu'il a roux.. barbaroux... la fille entre ses cuisses

Malgré talc et lavande est toujours douteuse et
Toi dont ils ont mal scié la jambe, tu vas
A travers ton fournil en poussant des a-han.
D'ailleurs les gens sont nains, fils de ceux qui pissotent
Et rotent sous l'enseigne des Trois Rois rouillée...
Le Mauvais y rutile à travers la lumière
Et il n'y a pas assez de chirurgiens chers.
Le juge est satisfait... il a dit : taisez-vous
Au criminel bas sur pattes, taureau du cou
Et puis par-dessus son espèce de cathèdre
Laisse ses manchettes pendre Brind'hoison pour qu'on
Voie de partout dans la salle d'Assises blême
L'or riche de ses boutons lourds, quant
Au procureur qui voudrait faire perdre sa
(déjà!)tête au type, chaque fois qu'il jappe,
Crac!... il allume sa lampe électrique... hop là!
Sur son pupitre perché haut... c'est magnifique!
Et l'assassin aux yeux bovins regarde, crac!
S'allumer... crac! s'éteindre... et crac! encor briller
Cet œil dont savent jouer les juges rasés.

AU FAITE DU POIRIER DE GRISES...

Au faîte du poirier de grises
Dont toutes les feuilles ont glissé,
Où demeurent les fruits rêlés
(Tel quel l'arbre est un cippe océanique),
Au faîte du poirier, le gauleur est grimpé.
L'astre couchant bascule,
Il sombre derrière la côte boisée
Et seule encor reçoit la cime
Un long rayon, comme un sanglot
Qui baigne les joues de l'homme,
Pénètre jusqu'à l'âme
Et de celle-ci fait briller
Son regret le plus secret.

LES DIFFICULTÉS DE LA PHÉNOMÉNOLOGIE DE HEGEL

(*fin*) (1)

par ALAIN.

HEGEL D'APRES JEAN HYPPOLITE

Janvier 1947. — M'y voilà donc rejeté dans ce Hegel que je feignais d'oublier. Et c'est Hyppolite qui m'y précipite; c'est bien autre chose que Lucien Herr ou le bienfaisant commentateur et traducteur dont, hélas! j'oublie le nom (ce nom c'est Véra, que la philosophie française n'oubliera point). Hippolyte est bien plus profond qu'eux; il pèse sur chaque idée et nous met en prise. Je viens de me mettre à cette lecture, et je suis jeté dans une simplicité énorme de rapports. Il s'agit de bondir sur l'absolu et de ne pas le lâcher, car l'absolu est le seul qui soit digne d'être possédé. Mais il faut ne pas se contenter de l'idée qu'on en a. Cela revient à dire qu'il faut reconnaître, dans la Pensée, la possession que l'on avait éternellement de l'éternel, ce qui me paraît ressusciter la sévérité spinoziste. Et en effet, que signifient nos raisonnements, nos preuves, nos contradictions, sinon que nous pensons dans l'absolu même, comme disait je ne sais plus qui, au sujet de Descartes, qu'il fallait rester en Descartes et rester en Dieu, ce qui est une devise à mes yeux purement spinoziste.

Je ne vois pas où serait la difficulté pour moi, qui ai toujours improvisé dans l'immédiat, et improvisé des médiations. Il le faut bien, car si je tourne autour je n'entrerai jamais. Et certainement la moindre participation à l'Esprit Un nous y met tout, et cette réflexion pose le Moi.

Moi, ce n'est pas un *objet particulier;* c'est l'unité du Moi dans un objet particulier; c'est la Conscience découvrant elle-même *qu'elle n'a pas commencé,* découverte que j'ai faite chez Lagneau et qui m'a soutenu depuis en tant d'entreprises toutes téméraires. Car telle est ma marque, c'est que je ne

(1) Voir *Mercure de France*, 1er septembre 1947.

crains rien, je dis en face d'un Henri Poincaré ou d'un Einstein. Je prends tout de suite parti et je suis ridicule devant Mouthon, qui est un bon camarade mathématicien. Mais comme je n'ai pas peur, je laisse ce ridicule se changer en renommée, comme le soir où à Rouen (Université Populaire) je discutais seul contre des gens qui étaient tous Darwiniens; seulement ils ne pouvaient pas l'être. Car le devenir du fœtus de chien en chien développé trouve exactement les mêmes difficultés que le devenir de ma propre pensée ou de celle de mon contradicteur. Ce soir-là Mouthon fut comme frappé de la foudre. Il découvrit un genre de preuve, genre prodigieux, qu'on peut bien appeler ontologique si l'on veut, et qui revient sur l'Identité de l'Etre possible et de l'Etre réel. Car si nous ne sommes établis dans l'Identité nous ne pouvons plus poser une seule question; c'est la conscience qui nous abandonne, c'est-à-dire la pensée elle-même. Il faut savoir si l'on osera penser. Car Aristote l'a dit (il le faut croire), la pensée est la pensée de la pensée; il n'y a pas à sortir de là. Ce qui m'étonne c'est qu'Aristote ait trouvé cette formule par des raisonnements très faibles, dont voici le type. La pensée, dit-il, doit penser le meilleur au monde; or le meilleur au monde, c'est la pensée. On explique cela à l'agrégation et l'on conclut qu'Aristote est un bonhomme extraordinaire; et n'oublions pas que Hegel ce n'est absolument qu'Aristote retrouvé, comme la fin de l'Encyclopédie le montre assez. Il est très étonnant que des milliers d'hommes aient pensé sur Aristote, sans que pas un ait songé à réfléchir sur cela même; ainsi je retrouve la même idée dans laquelle Hyppolite m'a précipité.

I

J'aperçois trois directions dans cette masse; elles me suffiront; elles se nomment Perception — Entendement — et Raison; cela suffit bien pour recouvrir tout Hegel. Je ne suivrai pas Hyppolite dans ses recherches sur la genèse et la structure de la Phénoménologie de l'Esprit. Je commence par la perception; j'ai toujours saisi, grâce aux leçons de Lagneau, le caractère de la perception, qui est une pensée. Oui, l'objet m'est toujours apparu comme porté par des formes d'entendement, non pas seulement l'Espace et le Temps, mais une surabondance et une répétition de preuves; c'est ainsi que j'ai perçu le ciel des étoiles, l'apparence des planètes et des

saisons, le sens même du moindre des mouvements. Le mouvement relatif était le pain quotidien chez Lagneau; en sorte que plus tard, j'ai pu reprendre, avec l'inspecteur Jules Lachelier, le célèbre *Fondement de l'Induction,* et jusqu'à soutenir, comme je le fais encore, qu'il n'y a pas de mouvement sans loi, ou, si l'on veut, que le mouvement est la forme de la loi; cette dernière formule me paraît la plus claire, et fait revenir l'idée de Kant, que la question ne se pose jamais de savoir si une apparence sans lois existe; elle existe par sa loi. Exemple, la succession des faits existe (ou est vraie) par sa loi. Par un bonheur d'ordre, j'ai été amené, dans les *lettres à Solmi sur Kant,* à insister beaucoup sur la fameuse preuve de l'existence des choses hors de moi. Or, parce que cette existence ne dépend que de l'essence, il arrive que l'existence est intérieure à la chose et parle à mon entendement ce langage. Exemple, si je perçois un cube, il faut que je décide, et que je trouve dans son apparence (faces déformées) l'essence qui le fait objet. A chaque fois de ces pensées qui me furent habituelles pendant dix ans, ma conscience s'aperçoit qu'elle ne peut se diviser d'elle-même et qu'elle retrouve son unité. Et sans cela, comment pourrait-on jamais penser l'existence extérieure, car elle est intérieure à moi, vous n'en doutez pas; sans cela je ne pourrais la penser comme extérieure. Comme la distance (mon exemple préféré). C'est à l'intérieur de moi que l'objet est loin de moi.

J'avoue que si on ne fait pas mille fois cette expérience, on ne pourra pas saisir le *milieu* de Hegel; ce milieu, c'est la perception. Entendement et Raison me sont intérieurs; cela va de soi; mais la conscience ordinaire n'est sauvée de la dispersion que si elle surmonte la séparation de la conscience et de la perception, ce qui permet de sauver à leur tour la Raison et l'Entendement par un *a fortiori.*

Il est bien entendu que de tels raisonnements sont étrangers à mon rétablissement en moi-même, puisque je ne pourrais faire le moindre raisonnement sans le soutien de ma propre Unité. Rattacher une idée à une autre suppose d'abord qu'on l'en sépare, et que l'on y reconnaît l'intime de soi.

J'écris ces lignes pour fortifier le disciple, qui pourrait bien trouver que Hegel exagère un peu! Non pas; c'est bien ainsi, mais il y faut regarder cent et mille fois avant de s'y retrouver; car c'est toute l'affaire; et vous voyez bien à présent que toute l'affaire est dans Kant, dans ce simple titre : de l'Unité originairement synthétique de la conscience de soi

comme règle de toutes nos pensées. Selon mon opinion, Kant est encore plus fort que ceux qui l'ont suivi, dont Hegel n'est certes pas le moindre. L'idée Hégélienne fut qu'il fallait développer ce riche héritage; et selon moi ce qui fait que Lagneau ne fut pas Hégel, c'est qu'il ne développa pas l'héritage; mais plutôt il en retrouvait à grand'peine les titres. Et c'est là justement ce qu'il nous fallait, à nous hommes de peu de foi. A mesure que l'on commente l'axiome de Lagneau : « retrouver dans chacune de nos pensées toute la pensée », on entrevoit que la pensée de désespérer à ce sujet n'est pas permise. La pensée nous a été donnée. La rendrons-nous comme trop difficile? En d'autres mots Lagneau nous a dit un jour : *être ou ne pas être, soi et toutes choses, il faut choisir.*

Je me confie à l'enthousiasme, et je rappelle mon axiome favori que l'admiration est la lumière de l'Esprit. Ce qui me fait souvenir de Herr, me disant un jour avec bonhomie que la liaison, dans Hegel, se fait toujours dans un sentiment poétique. Mais c'est Kant qui a eu l'idée générale de nommer *Critique du Jugement* la recherche du beau. Ces diverses choses m'ont rappelé à moi-même bien plus d'une fois. C'est là qu'est le salut, croyez-moi. Oui, dans la théorie de la perception.

Je veux indiquer maintenant (en suivant, pour ainsi dire, la ligne de la plus grande clarté), je veux indiquer une articulation remarquable et belle du passage de la conscience à la conscience de soi selon Hegel. J'ai toujours considéré que l'opposition Moi — Non Moi n'est pas suffisante pour modeler la Conscience de soi. « Ich bin Ich », comme dit Fichte. Evidemment j'aurais dû regarder de plus près à Fichte, qui est le génie du Moi. Je ne l'ai pas fait, parce que je connais mal Fichte et le comprends péniblement. Mais il ne s'agit pas de cela. Il s'agit d'articuler la conscience avec la conscience de soi. Or il se produit ici ce qui se produit souvent dans le détail dialectique de Hegel, c'est que la dénomination prise de la nature était déterminée (je ne vois que Hegel qui ait entrepris une philosophie de la Nature). Dans notre cas le fait naturel est la famille. La famille illustre la conscience de soi, par la présence ordinaire d'une autre conscience de soi qui sert de miroir à la première; il est admirable comme l'enfant, en présence de la mère, et par une affection toute naïve, arrive à imiter cette conscience de soi qui se retire et revient à chaque instant, comme si elle était le miroir où il se voit lui-même. Non moins naturelle est la fraternité qui est

presque un jeu entre deux frères et qui donne à l'un l'attitude de l'autre et la réponse que l'autre attend.

Voilà ce que j'ai toujours ajouté à l'analyse coutumière, de l'objet perçu qui transforme en objet la conscience de soi. Je vois ceci ou cela, cela veut presque dire je suis vu. Presque, mais l'expérience n'est complète que si l'objet me ressemble, parce que la *mimique* est alors bien plus parfaite. Exemple type, dans le cas de la bataille, le frère frappe sur le frère, et ressent lui-même l'effet de ces coups encore mieux qu'il n'entend le bruit de son hochet frappant la table. Cet exemple si naïf est parfait pour la dialectique. Car deux frères continueront de se former chacun à l'image de l'autre, et cela les jettera dans les problèmes moraux, droit, justice, égalité; mais toujours est-il que dans une société d'enfants, le Moi de chacun sera souvent nommé, par reproche ou revendication. Voilà ce qui façonne les caractères selon la nature, aussi l'alliance, par des moyens redoublés (confiance, parole, serments, etc.). On voit comment se fait le passage.

Encore un mot sur la conscience malheureuse (puisque Hegel y a tant insisté), La conscience du malheur dépend elle aussi d'une réflexion où nous retrouvons notre unité, acceptée alors par l'opposition du malheur au bonheur. Cette vue admirable semble avoir été inspirée à Hegel par le Mur des Lamentations qui est évidemment un malheur réfléchi et rituel. Comme on n'a pas le droit de désespérer, il est défendu de faire un rite d'une douleur quelconque. Et quel précepte pour le caractère! Valéry a dit : « Regarde tes pensées comme elles passent et repassent, chacune quêtant une larme. » Mais lui le poète les regarde passer et apprend l'indifférence à soi, qui est une sorte de courage.

Voilà une précieuse dialectique. Julien Sorel se dit à lui-même : « Il y a seulement deux petites années, au séminaire, je me croyais dans le plus grand malheur. » Mais, ramenant sa conscience à l'unité, il dominait et mesurait ce chagrin, il le comparait au chagrin d'amour, et se sauvait par la grandeur. Tous les caractères nous servent alors d'exemples. Nous pleurons volontiers à ce spectacle (ἡ τῶν παθημάτων κάθαρσις). Cet exemple donne une idée du mouvement continuel dans la conscience de soi, et d'un commencement de dissimulation qui a pour fin de fuir la pitié. Le passage est donc amplement fait. Le terme Nous s'y rencontre avec le Moi. Ulysse parle à son propre cœur. Aussi cet homme qui a tant souffert (πολύτλας) accumule du courage en se souvenant : « Alors je

me croyais malheureux. » Je l'étais; on voit comment l'unité se rétablit en moi. Ici dans la famille, dans la société, dans l'amitié se forge une conscience résolue.

Mais la conscience malheureuse? direz-vous. On voit bien ce que l'on risque à se penser. Il y a un désespoir qui est Juif et un autre extrême, qui est stoïcien. Regardons de près, ici. En vain le stoïcien se hausse; il ne me fera pas croire qu'il soit aussi certain que faibles sont les preuves. Aussi fort que violent est le serment. Mais personne presque n'a regardé au stoïcien. Personne n'a aperçu le profond malheur de ce solitaire, qui n'a que le mépris pour consolation. Toutefois cette porte non plus n'est pas fermée. A revoir le mépris il trouvera une estime, et ne maudira pas Dieu, qui lui a donné l'orgueil.

Le sceptique est encore un exemple de ce malheur sans force. Il est fatigué de penser (*pensare*, peser). Il désire, comme Pyrrhon, de ressembler à ce pourceau qui ne sent rien de la tempête. Telle est donc la conscience malheureuse. Du coup, périt le paganisme, religion sans espérance, où surgit le christianisme, où c'est Dieu qui nous apprend à souffrir. On comprend ici en quel sens la Phénoménologie est une philosophie de l'histoire; et comprenons, nous, comment un Moi malheureux console ses frères et prolonge ainsi son malheur d'homme dans le passé de l'histoire. Il s'est trouvé des hommes qui ont estimé que le pire malheur résultait pour eux du sacrifice d'Abraham! C'est ainsi que la pensée étend nos malheurs. Nous en sommes à une sorte d'enfer, et nous sommes punis par d'amères imaginations du mauvais usage que nous avons fait de la Pensée.

II

Le bon usage, Socrate l'a connu. C'est qu'il a reconnu dans l'autre son égal, son précieux modèle, enfin l'homme dont Eudore disait : « J'ai cru seulement que c'était un homme. »

J'avoue que l'histoire s'égare encore ici en mille religions, qui ne font qu'une, et elles adorent toutes l'Esprit. Mais l'Esprit n'apparaît dans la conscience de soi, que par l'extrême modestie. Ici les moyens sont proprement d'entendement. Le monde de la géométrie existe et soutient toutes les existences (la sphère céleste) et toutes les lois (l'attraction), par ceci que la nécessité est comprise et que le moi se soumet à elle, en la nommant la nécessité de Dieu. De là résultent de fiers caractères, qui se donnent au travail et surmontent ainsi la difficulté de penser.

Je pense pour ma part qu'une démonstration (par exemple la loi des rayons vecteurs dans la gravitation), bien comprise et revue dans une nuit ravagée par l'insomnie, peut donner un très grand bonheur. Une nuit j'ai retrouvé la preuve $- \times - = +$ en analysant simplement le produit $a - b \times c - d$. Les produits négatifs résultent de l'addition elle-même. Par exemple, pour avoir le produit de a par bc, il faut partir de bc mais on a alors en trop le produit de a par c. Il faudra donc le retrancher, d'où le signe moins. Ce chemin est facile, essayez-le. La plus pure joie ne peut manquer, si on réussit. On pense alors pour tout homme, on est entendement, on est Dieu. Je vais vite, parce que ce ne sont que des moments, qui échappent si on les examine. Je tiens pour heureux ces héros d'entendement qui ont inventé un système de logarithmes, ou bien une méthode pour résoudre les équations (Descartes calculant le nombre des racines d'une équation de degré n. D'autres ont inventé des fonctions. Lagrange a mis en ordre les fonctions de façon à retrouver le sens des primitives et des dérivées).

Il faut que j'arrive à la Raison. La Raison n'est qu'entendement, mais elle est l'entendement qui se sait universel et nécessaire et pour mieux dire divin. Il est vrai que les héros d'entendement ne vont pas tous par là. Combien de professeurs de mathématiques ont eu du génie et l'ont oublié! On voit que ce qui fait Raison, ce ne sont pas les œuvres, mais un sentiment d'entente avec Dieu, comme en Descartes ou Spinoza. Il en résulte que la Raison est respectable et catégoriquement impérative. Et nous voilà soumis sans appel à la Morale. Nous ne voulons plus ne pas rendre le bien mal acquis (comme on voit dans *L'Interdiction* de Balzac). Et ici est le terme de ce qu'on peut demander au philosophe; car Balzac nous conduit à la Religion, et Kant mieux encore (*De la Religion dans les limites de la Raison*). Disons encore qu'arrivés à ce terme nous ne sommes pas sortis un seul moment de la perception et de la conscience ordinaire. Balzac, dans *César Birotteau*, a dessiné un quincaillier de vertu parfaite et qui n'hésite jamais (c'est Pillerault). Cet homme n'a pas de lumières particulières. Il se juge sans appel, lui et les autres. Donc le système de Hegel se trouve entier et efficace dans l'honnête homme et telle est la conclusion de la Phénoménologie; c'est que la philosophie la plus haute n'est que la pensée d'un homme, mais on comprend bien que Hegel a écrit un Système pour tout homme; et je le remercie de ce miroir brisé qu'il m'a offert de ma

pensée. De même qu'un coquillage prouve une pensée dans la nature, de même un grand professeur prouve une raison dans l'univers, et de là un paradis, un enfer et toute la suite.

Une phénoménologie est donc une invitation à penser sur des exemples et à reposer dans le désespoir. Car un bon théologien voulait prouver Dieu par les logarithmes, attendu que sans Dieu ils périraient, et soit. Toutes ces preuves sont bonnes dès que l'on est en soi et pour soi.

J'aime cette expression; *en soi*, c'est ce que l'homme est naturellement. Où voulez-vous qu'il se loge? *Pour soi* indique que le penseur a compris et ne s'oppose plus à l'unité originairement synthétique de la conscience de soi.

C'est tout. Je rappelle seulement par un instinct de justice que le maître, ici, c'est Fichte.

HEGEL

29 janvier 1947. — J'ai pu considérer l'étude qui précède comme terminée. Mais il faut que j'insiste sur une idée qui m'a longtemps arrêté dans mon étude de Hegel. Il s'agit de l'objet, qui est ce qui porte la dialectique. Toujours, et notamment dans le cadre de l'Etat, le mouvement dialectique se produit dans l'objet. C'est ce que la perception nous fait comprendre, car elle a sa dialectique qui se présente, elle aussi, comme objet. Telles sont, par exemple, les déterminations de l'espace, les trois dimensions, la profondeur, la symétrie, etc. Je dois reprendre ici une médiation non assez expliquée. C'est qu'au Moi s'oppose comme objet la Vie. D'où vient que la signification du Moi lui vient non pas de n'importe quel objet, mais d'un autre Moi vivant, comme est la mère ou le frère; et c'est ce qui fait de la famille l'objet de la première dialectique du Moi et la cellule de la Société. Ainsi se fera la reconnaissance des consciences de soi, qui fait la Société humaine et aussitôt la guerre, par la reconnaissance même, et finalement l'opposition du maître et de l'esclave. L'extrême richesse de cette opposition qui est peut-être le tout de l'histoire, fait qu'il faut la reprendre plus d'une fois, et savoir qu'à chaque fois ce n'est jamais qu'un sommaire. Cette réflexion même conduit à un infini qui est l'apparition de l'esprit. L'esprit est un Moi qui m'apparaît en face de moi et veut être reconnu. Penser n'est rien sans cette lutte secrète. Il faut que je me maintienne en face de l'Esprit comme étant aussi lui; ce qui fait dire à Hegel que l'esprit est une chose, c'est-à-dire un existant, une

puissance de la Nature; et l'on remarquera que cette immanence de l'Esprit à la Nature, qui est la grande découverte de la conscience de soi, justifie assez la téméraire tentative qui a pour titre *La Philosophie de la Nature*. On a le sentiment que Hegel s'est perdu plus d'une fois dans son propre système. Toujours est-il que l'Esprit-Chose est une précieuse conquête de la dialectique de la Conscience de Soi. L'Esprit est un Soi puisque le Moi se reconnaît en lui, et ainsi cette vigoureuse philosophie ressuscite à chaque instant; ces instants sont ceux de la Conscience de Soi. Qui se résigne à se perdre perd la Conscience et l'Histoire est souvent une perte de conscience, un sommeil du Moi. En suivant cette idée on trouve toutes les nuances du sentiment, le Mépris, le Tyran, le Révolté. Hegel n'a exprimé qu'une bien petite partie de sa Philosophie de l'Histoire. L'opposition se fait ici entre le spectateur et les drames de l'Histoire. Celui qui s'en retire est le philosophe de l'Histoire, et encore une fois l'Esprit n'apparaît que par instants dans la Nature. C'est pourquoi la Nature n'est pas l'Esprit. La Nature est un Moi qui se retire et se refuse. Comprenez ici l'animal, et le culte même de l'animal, qui contient l'admiration et l'horreur ensemble. Le vrai des Religions est infiniment varié et leurs nuances sont innnombrables. Elles vont toutes à se reconnaître dans l'Autre. Ici apparaît le fanatisme qui n'est certes pas un petit sentiment comme serait, par exemple, le contraire de la tolérance; on est fanatique, au contraire, parce que la tolérance n'est pas permise et toutes ces apparitions du Moi en face de lui-même sont des sommations de Penser.

On devine qu'il y a plus d'un chemin vers la conscience malheureuse, et à ce point que le malheur ne doit pas être absolument repoussé. C'est ce qui rend la vie difficile. Pensez à ceci que c'est la Pensée qui rend la vie difficile. Et cela se voit bien dans l'Amour, qui ne vit bien ni sans la Pensée ni avec la Pensée. Aussi y a-t-il une dialectique de l'Amour, qui consiste principalement en ceci que l'objet aimé ne peut pas être digne de l'amour et aussi qu'on n'aime jamais assez, où nous apercevons un moment d'Alceste et de Célimène, et toutes les analyses de l'Amour, ce tourment chéri.

Je ne sais pas refuser cet amour de la dialectique, qui me porte à tous les changements d'idées. C'est une manière d'entretenir le feu sacré. Mais j'y reconnais aussi une sorte d'ivresse, absolument comme il faut bien que je me reconnaisse dans un ivrogne. La condition de l'Etre Pensant est

difficile. Les Religions offrent des solutions, qui sont rejetées comme indignes de l'Esprit. On n'y reconnaît plus l'Esprit, on accuse Dieu, ce qui est un moment remarquable de la Conscience de Soi. Mais qu'importe? L'esprit de la Pentecôte nous rappelle que l'Esprit est au-dessus du respect et au fond de la moquerie. Il n'y a guère de sentiments sans esprit, et tel est le plus clair de toute civilisation. Ce qui est sans esprit fait horreur. Pour fuir la conscience malheureuse, il faut fuir de beaucoup de manières. Cette expérience fait douter du bonheur. Mais il n'est point permis de douter du bonheur. Une Religion n'est remplacée que par une autre, et quelquefois on se demande si Dieu n'use pas de la liberté. Descartes croyait cela; aussi a-t-il reconnu en lui-même l'Incrédule, qui lui aussi sera sauvé, n'en doutez pas. Hegel dit : « La voie de la maitrise est une impasse dans l'expérience humaine, mais la voie de la servitude est la véritable voie de la libération humaine. » Cette formule est bien hegelienne; elle enferme des contradictions que l'on peut vaincre. Tous les drames se meuvent entre la servitude et le commandement. Je voudrais publier des *Méditations Hegeliennes.*

DE LA MORALE DE KANT A LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Je veux encore extraire du livre très riche d'Hyppolite un essai sur un enchaînement naturel qui a fait nommer Kant un Jacobin. La ressemblance éclate; Hegel l'a suivi, en historien, reconnaissant dialectiquement l'insuffisance de son Etat prussien, et alors cherchant comment les idées de Jean-Jacques s'étaient traduites par ce mouvement de Pensée qu'on nomme la Convention. Toutes les suites sont de Pensée, comme on peut voir dans Chateaubriand s'enfuyant du royaume de la Raison. Comment la Raison se change-t-elle en la Terreur? Hegel ne recule pas devant ce terrible problème. Et voici en résumé comme il procède. L'esprit révolutionnaire trouva son opposé dans l'esprit de Raison. Il ne peut donc essayer l'action, et ses passions le conduisirent à la Politique de Destruction et de Mort. Telle fut la Terreur, et il faut comprendre Robespierre comme un homme raisonnable et juste qui ne voyait autour de lui que lâcheté et trahison. D'où une vengeance qui ne céda jamais.

Après Robespierre il n'y eut que modération, honte et remords, ou presque. L'Etat avait dominé le Soi, ou plutôt

était devenu un Soi sans dialectique. Il fallut bien pourtant que l'unité de l'État trouvât sa réalité dans un Soi puissant et actif. Tel fut Napoléon, et les guerres développèrent la fonction de l'Unité. Après quoi la Restauration rentra dans les voies hegeliennes d'autrefois.

A. Comte a bien montré que l'Esprit Révolutionnaire était dominé par des abstractions : Liberté-Egalité-Fraternité-Droits de l'Homme. Hegel montre comment ce régime dut être réalisé par un devenir accéléré de l'Etat en soi et pour soi. Le citoyen n'était alors qu'un subalterne de cet Etat, fanatique de l'insuffisance de la dialectique. Toute la suite fut un développement de pensées incohérentes et un mélange de socialisme et de despotisme. La pensée de ce siècle fut furieuse, ce qu'expriment *Les Châtiments*.

Il y a beaucoup d'obscurité dans la philosophie de Hegel, principalement à la fin de la Phénoménologie, au sujet de Dieu, de la Religion, du Savoir Absolu, etc. Je n'irai point par là. Mais plutôt mettant en pratique ce que j'ai éprouvé souvent, il faut savoir que, dès qu'on applique la dialectique de Hegel à quelque sujet concret, la difficulté d'abord se déplace et presque aussitôt disparaît. Car l'éclaircissement d'une période de l'histoire, par exemple, vaut amplement tout commentaire doctrinal. La doctrine, laissée à ses termes abstraits, est, peut-on dire, obscure faute d'un objet. Aussi j'indique comment l'analyse des suites de la Révolution jusqu'à ces temps-ci peut être faite, à partir de la Révolution même. Il est déjà évident qu'à présent, les partis d'extrême-gauche sont établis dans l'idée révolutionnaire. Leur opposé, c'est l'éternel parti de droite, l'éternelle monarchie qui n'a pas renoncé, sans doute par la Pensée de ce qu'elle représente (c'est l'unité de l'Etat).

Il y a un moyen terme, c'est ce que nous avons nommé le boulangisme (après le bonapartisme) et qui ne manque pas non plus de pensées. Car il est Révolutionnaire par cette unité de l'Etat, qu'il cherche, et la paix d'aujourd'hui est faite de ce mélange. Et si elle n'est pas faite, c'est, comme on le comprend bien, faute de savoir, faute d'y penser. Car il est tout naturel que les masses ouvrières espèrent réduire la bourgeoisie par la tyrannie militaire; seulement ils n'en voient pas le moyen tant que la paix extérieure n'est pas assurée. On aperçoit ici des contradictions qui sont à prévoir. Car il y a contradiction entre l'amour du peuple et le besoin d'une armée; et c'est par là que le communisme sera dupe,

s'il fait la dangereuse alliance avec la tyrannie. Car quoique la tyrannie soit essentielle au communisme et même au socialisme, le service ne leur est pas moins antipathique. Et c'est là-dessus qu'il faut manœuvrer si l'on se sent porté au socialisme et au communisme, qui sont ornés du beau nom de justice. Ces contradictions veulent d'abord être posées. J'ai toujours pensé que par les écrits de George Sand, surtout par *Consuelo,* on comprend un peu ce débrouillement qu'ont commencé Louis Blanc, Michel de Bourges, Pierre Leroux, Lamennais et d'autres amis de George Sand. L'alliance une fois faite entre ces deux masses, la bourgeoisie est vaincue, parce qu'elle n'a pas su reconnaître à la justice sa place. Cette idée est en horreur à la bourgeoisie, parce qu'elle ne veut pas seulement qu'on connaisse la propriété individuelle, ni surtout qu'on la régisse. Là-dessus le paysan est tout rallié à la bourgeoisie, si ce n'est qu'elle veuille bien honorer le travail comme source de la propriété. Sur ce point les adversaires se tiennent et la fédération agricole trouve son obstacle. Et c'est pourtant par l'invention municipale d'une monarchie agricole, c'est par là que le corps de l'Etat peut se refaire, et non pas d'abord par la monarchie industrielle qui ressemble trop à la tyrannie militaire. Il n'y a rien d'obscur dans ces idées-là. Il faut seulement être en possession des concepts pour penser l'expérience. Et ici se ferme, il me semble, la sagesse de Kant, qui a averti de ne pas commencer par le concept : « Les concepts sans intuition sont vides; les intuitions sans concepts sont aveugles. » Et parce que quelquefois un bon abrégé lance les jeunes dans la voie du développement, c'est pour cela que j'ai voulu rapprocher la philosophie de la politique. Car le moment du retour est arrivé; il ne sert point de mépriser; il faut faire le travail d'Esprit même inférieur. Que de fois j'ai cru voir que le radicalisme avait une immense ressource dans la manière de penser qui lui est propre, et qui s'abrège dans la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen! L'Etat alors sera fondé sur le droit, et sera le droit réel. Cette doctrine ne fait obstacle en rien au socialisme, comme le prouve la tendance de presque tous les radicaux à se dire socialistes. C'est une union qui se fait et se refera toujours en dépit des prédictions. Quoiqu'en pense l'esprit bonapartiste, le socialisme n'a pas besoin du despotisme pour fonder la justice.

LE PRINCE ET LE TEMPS

par MICHELINE SAUVAGE

A Elseneur (la shakespearienne), il n'y a que Claudius, l'assassin-roi, pour se réjouir sur le temps. « Ma faute est passée », dit-il à soi-même quand la peur commence à corroder le vil métal de son âme, pour s'encourager se parlant au plus irrémédiable des present perfects *(comme dit l'anglais bien finement), celui qui attache présentement à une action, une chose ou un être son caractère de révolu en manière de prédicat. Comme aussi — rappelez-vous — cette autre criminelle, Lady Macbeth : « Banquo est mort »; et elle, plus courageuse, ose préciser : « Il ne peut pas sortir de sa tombe. » Ce langage effrayant que d'autres emploieraient pour se torturer rassure la scélératesse parce qu'il assure au crime d'Elseneur, comme à celui de Forres, le plus définitif des ensevelissements. Remarquez en passant que ces endurcis ne voient pas les fantômes.*

Hamlet, par contre, a du temps une conscience aussi pessimiste qu'elle est aiguë. Et comme il est difficile, n'est-ce pas? de ne pas croire en toute simplicité que le prince excellent plutôt que l'exécrable roi joue là-dessus les sentiments de son poète, on a envie d'aller à Elseneur questionner plus avant le prince Hamlet sur Shakespeare.

Conscience — qui ne l'a? même d'entre ces philosophes qui voudraient consoler les poètes en substituant spécieusement la durée *créatrice au* temps *destructeur, qui? — de la fuite mortelle qui constitue l'être sans être du temps, et touche de son inexistence essentielle les choses de ce monde, comme d'un maléfice. Il fallait que cette conscience désolée entrât pour une part dans la mélancolie de Hamlet. Toujours une âme fine, à l'instant de perdre le monde dans la mort, s'est — philosophie douce-amère — dit qu'elle n'en avait jamais rien possédé, et que mourir est seulement*

mourir une fois de plus — moins événement que condition de l'homme : « Puisque nul n'a rien de ce qu'il quitte, qu'est-ce que quitter avant l'heure? » Toujours a, dans un cimetière ou ailleurs, tenu sur un crâne aujourd'hui plein d'ombre — « hélas, pauvre Yorick! » — des propos écartelés entre l'horreur et l'attrait. Un peu de villonisme, naturellement, dans tout cela qui n'est pas neuf; de l'insistance sur la puanteur inévitable et profanatrice (Alexandre aussi, aussi la grand'dame à sa toilette malgré son fard éperdu — tous deux à elle promis, promis). Modernisé une fois, une seule, par les intonations d'une tout autre fraternité : « Ces os ont-ils si peu coûté à qui les a nourris, qu'on joue aux boules avec? Les miens ont mal d'y penser », intéressante si l'on reconnaît que le rustre du cimetière n'est ici que l'instrument presque symbolique du temps, auquel il faut vraiment imputer l'injure, « les flagellations et les outrages du temps », est-il dit ailleurs.

Le moins banal, c'est sans doute le complexe de la poussière *qu'un psychanalyste ne manquerait pas de déceler chez le Prince. Réduire en poussière, c'est l'acte propre du temps pour la conscience susceptible; car elle trouve beaucoup moins clair de lui attribuer le faire que le défaire. Mais non, mais non : la conscience susceptible n'a rien à voir avec la conscience tendre et larmoyante, ne confondre Hamlet avec Olympio, ce pas assez intelligent pour être un authentique pessimiste. D'ailleurs, elle a de fermes et subtiles confirmations dans le langage — par exemple, le possible rattachement étymologique du mot* χρόνος *à deux verbes grecs ayant trait à l'usure, pour n'en citer qu'une des plus troublantes. Alors la pourriture même, dont l'âme villonienne s'effare à trop bon marché, n'est qu'une étape vers cette poussière finale. Moins spectaculaire et plus terrible destin : la pourriture après tout est encore de la chair, tandis que la poussière est le bout de l'usure, où se perd la substance sans retour; en poésie (n'oublions pas qu'Horatio dit à Hamlet : « Vous auriez pu rimer »), en poésie où elle figure, et pas seulement pour le corps, la mort la plus irréparable, celle qui est au-delà de la résurrection possible, elle est un équivalent sentimental du néant; songez d'autre part à ce curieux interdit d'incinérer, comme s'il était impossible même à Dieu qu'au jour du Jugement les morts se relevassent de la poudre. Donc qu'Alexandre de cadavre vermoulu devienne la glaise dont le tonnelier pourra s'il*

lui plaît réparer une blonde, c'est pour le Prince une perte redoublée d'Alexandre. Du moins selon l'apparence. Car à vrai dire, ce qui aboutit à la poussière fut-il jamais autre chose que poussière? « Quelle belle pièce qu'un homme! Combien noble par la raison! combien infini dans ses facultés! dans sa forme et dans son mouvement, combien précis et admirable! combien pareil à un ange dans sa conduite! par l'intelligence combien pareil à un dieu! Le modèle des animaux! Et cependant, pour moi, qu'est-ce que cette quintessence de la poussière? » *Poussière, paradoxale matière sans matière des êtres temporels, dont on marque ainsi que l'anéantissement est substance. Ce n'est plus simplement* le Fugit irreparabile... *d'un poète, c'est la conscience débouchant dans une métaphysique. Quant à l'homme, sa condition est d'être composé du plus ténu de l'universelle poussière, parce qu'en plus il* sait *le temps.*

Ceci nous amène à la véritable originalité du Prince. A la destruction la conscience humaine ne peut pour s'en défendre opposer qu'une mémoire. La spontanéité populaire pense plus sensément là-dessus que tant de laborieuses sagesses aux maigres artifices : qui n'est pas par nature éternel ne peut rien sur le temps directement. Ce qu'elle ne peut donc affronter, la conscience le tourne : pour retenir elle se souvient.

L'instrument qu'elle se donne est-il à la mesure de son désir? Question polyèdre. On peut, par exemple, se demander si la mémoire, supposée même parfaite, est bien un antidote du temps, si la rétrospection est du passé un succédané acceptable. Cette face de la question turlupine à bon droit beaucoup de modernes. On peut aussi mettre en discussion la qualité de l'instrument lui-même. C'est ce que fait le Prince. Son pessimisme du temps est surtout un pessimisme de la mémoire, fréquemment exprimé. « Me souvenir de toi! » crie-t-il en réponse à l'impératif du fantôme. « Oui, tant que la mémoire aura une place dans cette tête égarée. » Puis : « Mes tablettes! il convient que j'en prenne note », car le souvenir est fragile. Même défiance dans le billet à Ophélie : « A toi toujours, dame très chère, aussi longtemps que cette machine sera à lui », car le souvenir est lié au corps, ne l'excède pas en durée. Et dans cette souffrance qui raille : « Mort il y a deux mois, et pas encore oublié? Alors il y a espoir que la mémoire d'un grand homme puisse lui survivre une demi-année. » En somme,

le souvenir est inefficace contre le temps, parce qu'il est lui-même soumis au temps.

Cela est tout simple? Et après? D'ailleurs voici plus, et plus dur : le temps du souvenir est plus rapide que le temps du monde; *la reine avant que sa chaussure se soit usée a oublié Hamlet le Roi, l'oubli va plus vite que l'usure, l'esprit dure moins que les choses, ignominie et malheur de la conscience humaine! Le pessimisme du temps s'aggrave en échangeant le thème de la fragilité pour celui de l'inconstance. En dehors de tout engagement sentimental, l'inconstance en soi choque l'âme de qualité : comparez à la princière amertume du Prince le cynisme léger de Claudius rappelant lourdement à Laertes que le temps fait passer l'amour.*

Car, pour inévitable et même naturelle *que soit la* versatilité, *condition de l'âme comme l'usure est la condition des choses, véritable usure de l'âme, elle n'en semble pas moins au Prince reprochable et criminelle. Pensez à sa dureté immiséricordieuse envers sa mère; il s'exprime comme si la Reine était coupable ainsi que son mari d'un crime qu'elle ignore; il n'a pas l'air de distinguer entre le meurtre et l'infidélité au mort; avant même d'apprendre du fantôme que Hamlet le Roi a été assassiné, il parlait déjà de la perfidie maternelle. Bien clair : l'oubli justement est trop analogue à l'usure pour ne pas être la part en l'homme de la matière, et cette participation ne constitue-t-elle pas selon plusieurs l'essence du péché? Hamlet, une fois, qualifie l'oubli de « bestial ». Inutile d'objecter que ce bergsonisme avant la lettre confond peut-être de façon un peu sommaire détachement et oubli. Il importe plus de mesurer ce qu'il entre ainsi de révolte contre la nature humaine dans le pessimisme du Prince, lequel dès lors va beaucoup plus profond qu'une simple occasionnelle misanthropie de blessé, et de refus dans son obsession de fidélité. Claudius, qui est perspicace, ne s'y trompe pas. Son homélie au sombre neveu n'est pas entièrement hypocrite. Retournement : nous ne nous étonnons plus qu'il revienne à ce scélérat de prouver en de bons arguments la nécessité pour l'âme de l'oubli, c'est-à-dire de l'abandon au temps, sous peine de faute contre la raison, la nature et Dieu. Car nous ne sommes plus certains que l'inconstance ne soit pas en effet sage, saine et pieuse, et le refus du noble Hamlet contraire à l'ordre et (en termes existentialistes) de mauvaise foi. Nous*

ne sommes plus certains, en écoutant la Reine dans sa simplicité sagace, qu'à la fragilité des choses ne doive pas répliquer l'inconstance des âmes, salutairement : « De tes paupières closes ne cherche pas sans fin ton noble père dans la poussière : tu sais que c'est le sort commun; tout ce qui vit doit mourir, et par la nature arriver à l'éternité. »

Le Prince, par moments, semble pressentir cette mauvaise foi et douter du droit au souvenir : « Dois-je me rappeler? » ou, comme le veut Claudius, rendre à la terre cette rébellion qui la contredit et l'offense, et fléchir le genou devant « ce qui doit être ainsi »? S'aperçoit-il que la position de tels que lui, qui cherchent obstinément le passé dans sa cendre, est en fin de compte intenable? Peut-être. Et peut-être en provient le principal de sa mélancolie. La mélancolie est le sentiment de la mauvaise foi métaphysique...

... A Elseneur, il n'y a que Claudius, l'assassin-roi, pour se réjouir sur le temps et tranquillement en parler. Une espèce de hâte inquiète possède les autres, sinon le Prince, et leurs propos. Ils craignent tous de s'attarder. Ceux-là savent la fuite, comme Hamlet, mais ils croient y parer par un temps bien rempli. Le biais est certes ingénieux. Il ne peut faire que le temps ne reste celui qui ne reste pas, et dont l'essence est de faire défaut. Une mort férocement précipitée, dont l'angoisse qu'on devine appartient aux cauchemars, une dernière fois frustre le Prince, le frustre de sa justification aux yeux de la foule. Vol, et non pas achèvement, cette fin. Toute fin? « Si j'avais seulement le temps, oh! je pourrais vous dire... Horatio, je suis mort. »

LES SCANDINAVES ET NOUS

ESSAI D'EXPLICATION DES RELATIONS LITTÉRAIRES FRANCO-SCANDINAVES

par LUCIEN MAURY

> *L'image que nous nous formons d'un pays étranger n'est presque toujours qu'une construction de notre esprit.*
>
> A. BELLESSORT.

Particulièrement informés et curieux des relations intellectuelles internationales, les lecteurs de cette Revue n'ignorent pas de quel ensemble de causes complexes, parfois obscures, souvent inaperçues des historiens de la littérature et par eux abusivement négligées, elles dépendent : histoire générale et rapports politiques, conditions géographiques et naturelles, climats, distances, nécessités économiques; conditions proprement humaines, ethnographiques, linguistiques, institutions et croyances, idées, modes, mœurs et philosophies...

Quiconque tenterait d'esquisser un tableau historique des relations culturelles franco-scandinaves serait frappé de l'incidence de ces causes, variées, associées, contradictoires, diversement favorables ou défavorables aux rapprochements de l'Occident et du Septentrion, et sources de leurs mutuelles sympathies, ignorances, préjugés, illusions — péjoratives ou généreusement chimériques.

Etude qui n'a pas été esquissée, du moins en France, histoire non écrite, dont on ne saurait cependant nier l'intérêt philosophique et humain, voire l'actualité. En dépit d'une mutuelle attraction, rien de plus banal que ce fréquent aveu : le public français semble aujourd'hui encore éprouver quelques difficultés à pénétrer, à apprécier au prix de leur exacte valeur les œuvres des littératures scandinaves. Sans doute n'est-il pas inopportun ni superflu d'examiner dans quelle mesure il faut incriminer ici les antécédents historiques, et

découvrir — comme il arrive souvent — dans le passé l'élucidation du présent (1).

★

La Suède et la Norvège, à demi insulaires, hors des grandes voies et des carrefours du négoce, de la politique et des guerres, le Danemark, en partie seulement rattaché au continent, et son archipel ont toujours constitué en Europe une sorte d'unité, divisée, certes, contre elle-même et séculairement occupée de guerres intestines, fondée toutefois sur l'identité ethnique et la communauté d'une langue lentement différenciée en idiomes nationaux.

Peuples du Nord, le haut moyen âge les confond dans l'afflux des invasions qui encerclent et absorbent l'héritage des Romains. L'ère des Viking inaugure, par delà les massacres, les rapines, les pillages, un commencement d'échanges et presque un régime de négoces et d'emprunts réciproques avec l'Ouest, la Méditerranée, Byzance, le monde slave. En France même, les Viking n'ont pas laissé que des ruines, des noms de lieux et de personnes reconnaissables dans la toponymie et l'onomastique normandes; l'imprécis souvenir de leur conception de la liberté individuelle et de la loi survit à leur assimilation par les populations franques et gallo-romaines — et survivent aussi sans doute des superstitions, des traits de mœurs et de caractère, et, dans nos régions atlantiques, des termes de marine, des usages et lois maritimes.

L'ère catholique est brève, mais féconde; incorporés à la communauté chrétienne, inféodés à l'Eglise latine, à son culte, à son universel symbolisme, les fils des Viking, d'obédience romaine pour la religion, d'appartenance occidentale pour l'art et la science, continuent leurs relations de famille avec l'Angleterre et développent leurs contacts avec la France, où leurs étudiants, clercs et théologiens sont présents et actifs aux origines de l'Université de Paris; ils appellent dans le Nord nos moines savants, collectionneurs de manuscrits, nos Cisterciens, nos bâtisseurs de cathédrales et de couvents, traduisent et imitent nos romans de chevalerie, nos codes de morale et de bienséance, nos traités politiques, dont on retrouve le souvenir dans leurs coutumes et institutions...

(1) Pour plus de détail, cf. Nils Afzelius, *Liste des publications françaises relatives à la Suède* (broch. 1930); F. de Jessen, *Bibliographie de la littérature française relative au Danemark* (Paris, 1924) et *Danske i Paris gennem tiderne* (3 vol., Copenhague, 1936-38); Oeksnevad, *Frankrike i norsk literatur. En biblioografi* (1 vol., Oslo, 1939); Hjalmar Pettersen, *Norge og Nordmaend i udlandets literatur* (Bibliotheca norvegica, t. II, in-4, Christiania, 1908-1917); Gunnar Castren, *Norden i den franska literaturen* (Helsingfors, 1910); Anton Blanck, *La Suède et la littérature française* (trad. L. Maury, Publications du Fonds Descartes, 1 vol., Stock, 1947).

Ils participent à cette civilisation qui rassemble et crée l'Europe et s'y enracinent durablement.

La Réforme les isole quelque temps de l'Occident et brise des liens qui ne seront jamais renoués. Révolution profonde, ethnique plus encore que religieuse, inséparable de l'éveil du sentiment national, et qui détermine à jamais la physionomie, le caractère, l'univers mental et l'éthique des trois nations. Elles possèdent désormais, à l'égal de l'Angleterre et des luthériens allemands, une originalité fondée en doctrine, inspiratrice de leur politique, de leurs Lettres, de leurs œuvres et activités, de tout ce qui crée, stimule, fortifie le lien social et le fonds même d'une civilisation particulière... Un air de famille les désigne aux yeux des autres peuples et consacre ce terme de Scandinaves, répudié la plupart du temps par leurs écrivains qui nous reprochent d'y confondre leurs destinées parentes mais distinctes — tel ce terme de Latins où semblent s'abolir les incompatibilités d'humeur françaises, italiennes, espagnoles.

Ainsi se précise de bonne heure ce qu'en d'autres temps on eût appelé la loi de leurs rapports avec l'Occident latin qui ne cessera de se vérifier jusqu'à nos jours : ce rôle, d'une part, d'initiation, si souvent sollicitée et célébrée par nos amis du Nord, et, d'autre part, d'acceptation critique si fréquemment suivie de révolte, la France, la civilisation française, exaltées ou niées, demeurant un sujet d'étude, de comparaison et d'affranchissement de soi, en sorte que le génie et les manifestations les plus originales de la pensée et des Lettres scandinaves seront rarement exempts à notre égard d'un certain ton de protestation et de revendication, tantôt voilé, tantôt hautement proclamé... Et rien ne fait plus d'honneur aux uns et aux autres que cette double affirmation de leurs personnalités et de leurs différences.

Telles sont les origines, décisives, aujourd'hui encore reconnaissables en traits indélébiles. Tout ce qu'y ajouteront l'ère classique, le XIX[e] siècle et l'époque actuelle se superposera sans l'altérer au tuf historique.

★

Viennent les deux grands siècles; la Suède, puissance conquérante, se répand en Europe et crée un empire baltique; alliée de la France aux heures graves, elle collabore militairement et diplomatiquement avec Louis XIII et Louis XIV; Richelieu et Oxenstierna dessinent cette carte de l'Europe moderne — seconde refonte de notre continent après celle des successeurs de Charlemagne — que consacreront les traités de Westphalie. Age de « la grandeur suédoise »; les

Suédois, — et aussi nombre de Danois et de Norvégiens — accourent à Paris; ils vivent à la cour et à la ville, dans ces « académies » où s'éduque une élite internationale, à l'armée, au théâtre (2)... De nombreux Français parcourent la Scandinavie ou y séjournent; les Wallons participent à la fondation de l'industrie métallurgique suédoise, nos huguenots trouvent des refuges dans tout le Nord. Nos diplomates, nos soldats témoignent d'une information remarquable. A travers les fluctuations de la politique, le hasard des cabales et des rivalités continentales, les agitations de l'« ère de la liberté » suédoise, les luttes des partis, Bonnets et Chapeaux, l'histoire contrastée, féconde en révolutions, de ces deux siècles, une influence grandit en Scandinavie, s'affirme dans les mœurs, l'esprit, le goût, celle des méthodes, sciences et arts nés ou portés à leur perfection en France, influence polyvalente, née du succès de nos armes, de notre prépondérance politique, mais plus encore de ce mûrissement et de cet épanouissement du tempérament national reconnu, envié par toute l'Europe, en Suède plus peut-être qu'en maints pays, en Suède, où cette période s'achève, à la veille de notre Révolution, dans l'éclat de l'apothéose gustavienne, la France et son génie divinisés en quelque sorte par un monarque éduqué à la française et féru de notre art.

La littérature — qui demeure, dans cette Revue, notre propos — est le miroir où se reflète ce hourvari d'alliances sans cesse rompues et renouées, ce double courant d'échanges multiples, utilitaires, froidement réalistes ou passionnés et ardemment enthousiastes.

Nos Lettres, au cours de ces deux siècles, pénètrent avec une accélération croissante les deux Etats rivaux, Suède et Danemark, y suscitent des mouvements contraires d'imitation et d'hostilité, une alternance d'époques favorables ou défavorables à nos modes, maintes œuvres proches des nôtres ou au contraire satiriques et revendicatrices d'un goût et d'une imagination plus fidèles aux traditions autochtones.

Tout au long du XVIIe siècle, et plus encore au XVIIIe, on assiste à l'invasion d'abord lente, parfois contrariée, souvent triomphale, de nos œuvres, de nos écrivains, comédiens et artistes, aux succès de Corneille, Molière, Racine, Boileau..., aux conquêtes de nos philosophes, de Voltaire, Diderot et surtout Rousseau, si étonnamment accessible aux Scandinaves, et qui

(2) Sur les Suédois en France vers le milieu du XVIIe siècle, voir, outre l'abondante littérature relative à la reine Christine, l'étude de E. Wrangel, *Ett blad ur historien om Sveriges litterära förbindelser med Frankrike* (Extr. de *Samlaren*, 1898). Renseignements sur le Hollandais Grotius, ministre de Suède, Hambraeus, érudit orientaliste, professeur à l'Université de Paris, les Suédois dans nos universités provinciales, etc.

détermine chez eux une longue vague de lyrisme sentimental et de révolutionnaire éloquence.

Curieuse histoire, dont le sens s'accentue de tant d'œuvres suédoises inspirées en même temps par des modèles français.

La reine Christine attire à Stockholm une étrange cohue française où, parmi des médecins, des chirurgiens, des secrétaires, des soldats et des maîtres de ballet, quelques poètes s'égarent, outre Descartes; Saumaise en fut et Cerisantes, le poète diplomate, et Hercule de Laeger, l'amant de Mme de la Suze, et Saint-Amand, dont la verve biberonne semble un siècle à l'avance annoncer Bellmann; et l'on cite des lettres de la reine à Balzac, Scudéry, Chapelain, Conrart, Godeau, Benserade, Gassendi, Pascal... Ménage faillit partir, qui murmurait :

Christine veut ouïr mes fresles chalumeaux,
Et veut qu'en ses vallons je garde mes troupeaux.

Ces quelques noms à titre d'exemples.

On en citerait presque autant à Copenhague, l'« Athènes du Nord », autour de La Beaumelle et de sa gazette, la *Spectatrice danoise ou l'Aspasie moderne,* ou du Suisse Mallet, dont le *Mercure* danois témoigne d'une plus sérieuse information.

Et sans doute s'agit-il la plupart du temps d'engouements aristocratiques et d'une intellectualité peu nombreuse en commerce avec une classe sociale acquise, dans toute l'Europe, à notre langue, à nos usages, à nos arts; luxe suprême d'un âge cosmopolite, et dont se déprendront les peuples à mesure que s'affirmeront les démocraties et leurs nationalismes... Tel est cependant, aux XVIIe et XVIIIe siècles, le prestige de la France qu'elle ne semble jamais absente d'une sorte de romantisme dont s'éprennent tour à tour ou s'irritent les poètes scandinaves. Le souvenir s'en perpétuera en Suède plus durablement qu'ailleurs s'il n'est pas douteux qu'aujourd'hui encore on en perçoit une certaine nostalgie jusque sous le vernis de l'américanisation contemporaine.



Les Scandinaves se nourrissent de substance française qu'ils assimilent ou rejettent, et bientôt condamneront ou transformeront au gré de préférences nationales... Que leur demande, en revanche, la France? Qu'attend-elle d'eux? Que lui apportent-ils?

La connaissance du Nord que révèlent tant de relations de voyage, voire de mémoires et de compilations historiques n'est pas médiocre.

Le séjour de Des Hayes en Danemark en 1629 est décrit

assez exactement dans le journal de son compagnon, Brisacier; des relations latines évoquent l'ambassade de d'Avaux en Danemark et en Suède (1634-1636), le passage de L.-H. Loménie à Stockholm lors du mariage de Charles X Gustave (1654).

Les Mémoires de Terlon, relatifs au Danemark, paraissent en 1681; ceux de Chanut, l'ami de Descartes, en 1675, dus à Linage de Vauciennes; ceux de l'ambassadeur anglais Vernon en 1702, procurés par Lacombe de Vrigny.

D'autres ouvrages où se manifestent des touristes et des aventuriers ne sont pas négligeables : Huet et Bourdon de la Salle, Aubery du Maurier, de la Boullaye le Gouz, Payen, Jouvin, Gueudeville... méritent d'être cités au XVIIe siècle; au XVIIIe A. de la Mottraye, van Effen... En 1736 le mathématicien Maupertuis (le docteur Akakia de Voltaire) dirige une expédition scientifique en Laponie, que nous pouvons suivre en deux récits, rédigés l'un par Maupertuis lui-même, l'autre par l'abbé Outhier.

Nos voyageurs ne se bornent pas à explorer la Scandinavie européenne; de la Pereyre, séjournant à Copenhague, écrit une *Relation de l'Islande* (1663), bientôt suivie d'une *Relation du Groënland;* Pierre Martin de la Martinière, dans son *Voyage des païs septentrionaux* (1671), décrit son itinéraire jusqu'à la Nouvelle-Zemble, et s'intéresse aux Lapons...

Ajoutez les guides, récits de navigation, almanachs et gazettes, la France de l'ancien régime fut renseignée sur la Scandinavie parfois fantaisistement, moins inexactement peut-être, si l'on tient compte des opinions du temps, que nous ne le sommes par nos actuels reportages... Le voyage de Regnard en Laponie s'accomplit en 1682; son récit, spirituelle plaisanterie, ne paraîtra qu'après sa mort.

Pourtant l'impression demeure, aux yeux du public, d'une Scandinavie quasi inaccessible, au climat redoutable : « arbores sine fructu et lapides sine usu », déclare La Mottraye. Les nombreux Scandinaves qui viennent en France protestent en vain; le poète suédois Samuel Columbus, si actif à Paris en 1676-1678, en relation avec nos écrivains, s'en indigne (3). Fontenelle évoquera en vers légers ces

Lieux désolés où l'Hiver tient son siège
Sur de vastes amas de neige,
Où les aquilons violents,
Où les frimas et les ours blancs
Composent son triste cortège,
Mers glaciales, affreux climats,
C'est après vous que je soupire.

Peut-être, au surplus, les peuples apprennent-ils à se con-

(3) On retrouvera dans ses papiers un mémoire intitulé : *Natura omnium benigna mater*, qui est une défense du climat et des pays nordiques (Cf. Ragnar Ekholm, Samuel Columbus, Thèse, Upsala, 1924).

naître surtout par les œuvres d'imagination ou quelques traits d'éloquence. Combien de Français ne connaissent-ils tel conquérant suédois que par la prosopopée célèbre de Bossuet : « Charles X Gustave apparut à la Pologne surprise... »

L'imagination française est, au XVII[e] et au XVIII[e] siècles, fréquemment hantée par les spectacles, les grands événements, les héros du Nord : les précieuses magnifient Gustave Adolphe, dont Voiture célèbre les exploits :

Je suis ce prince glorieux
De qui le bras victorieux
A terracé l'orgueil d'un redoutable Empire.
Au plus froid des climats je me sentis brusler
Par un nouveau soleil que l'univers admire,
Et que Celui des Cieux ne saurait égaler.
Du rivage inconnu de l'aspre Carélie,
Où la mer sous la glace est toute ensevelie,
Le flambeau de l'amour mes voiles conduisant,
Je vins pour rendre hommage à l'auguste Julie.

Les héros du Nord ne livrent pas à nos poètes, à nos romanciers leurs secrets; nul effort de notre côté pour pénétrer la psychologie de personnages arbitrairement affublés de nos modes, de notre langage, de nos galanteries, subtilités amoureuses et précieuses.

Des fragments de l'histoire de Suède apparaissent en maints romans héroïques, précieux, tendres ou burlesques. Peu importe aux auteurs, au public que la Scandinavie ne se reconnaisse pas dans ces images gauloises, déformées par l'éloignement et le feu d'une peu scrupuleuse invention : la Cléobuline du *Grand Cyrus* caricature la reine Christine; une Suède irréelle surgit à l'horizon d'*Alaric ou Rome vaincue*, de Georges de Scudéry; le roman de Gomberville, *l'Exil de Polexandre*, explore un Danemark, une Norvège singulièrement idéalisés; ni la « nouvelle historique » de Rousseau de la Varenne, le *Comte d'Ulfeld, grand maître de Danemark*, ni le roman d'Eustache le Noble, *Ildegerte reyne de Norvège ou l'Amour magnifique* ne sauraient prétendre à plus d'exactitude. Le *Gustave Vasa* de Mlle Caumont de la Force se réfère à l'*Histoire des révolutions de Suède* de Vertot, à l'*Historia danica* de Meursius, aux voyages de Payen sans renoncer à déguiser l'épopée du roi-paysan selon des couleurs françaises...

Cette débauche littéraire d'exotisme facile, où çà et là transparaissent quelques traits furtifs de vérité — et, par exemple, dans l'ouvrage de Mlle Caumont de la Force, un pressentiment des beautés naturelles, le goût des vastes solitudes et des poétiques déserts — on s'en évade en ouvrant le *Charles XII* de Voltaire, aujourd'hui encore estimé par les historiens;

Voltaire décrit succinctement la Suède; sans être ébloui par l'érudition chimérique, la mégalomanie, le pan-scandinavisme de l'*Atlantica* de Rudbeck; il lui doit peut-être quelques notations exactes sur le pays et le climat suédois sobrement esquissées : « un ciel serein, un air pur... l'été, presque toujours échauffé par le soleil, y produit les fleurs et les fruits en peu de temps. Les longues nuits de l'hiver y sont adoucies par des aurores et des crépuscules qui durent à proportion que le soleil s'éloigne moins de la Suède; et la lumière de la lune, qui n'y est obscurcie par aucun nuage, augmentée encore par le reflet de la neige qui couvre la terre, et très souvent par des feux semblables à la lumière zodiacale, fait qu'on voyage en Suède la nuit comme le jour... »

Suède lumineuse, les Français l'oublieront vite!

Peu à peu le Nord s'humanise au regard des Français; on cesse d'infliger aux Scandinaves d'excessifs travestissements; la présence à Paris de diplomates-mécènes, Tessin, Scheffer, Creutz... entourés d'artistes suédois fêtés jusqu'à la cour, le développement des relations politiques, littéraires, artistiques, la familiarité des mutuelles fréquentations préparent l'atmosphère où grandira le roman vécu de Fersen... Marmontel doit à Creutz, délicat poète suédois, cette conception idyllique de la Suède que propose son récit, *les Solitaires de Murcie;* Piron fait jouer à la Comédie-Française un *Gustave Vasa;* la Harpe l'imite sans succès. *Le Journal étranger,* qui a des correspondants dans le Nord, publie des récits scandinaves; *Histoire de Hacho, roi de Laponie, Igluka et Sibersik, conte groënlandais.* La collection de différents morceaux sur l'histoire naturelle des pays du Nord, de Keralio (1763) contient des traductions d'anciens poèmes islandais...

Les impressions de Finlande que rapporte un officier du génie au service de la Russie nous apparaissent aujourd'hui d'un prix très particulier; c'est en effet dans les premiers écrits de Bernardin de Saint-Pierre (*Etudes, Harmonies*) qu'une sensibilité nouvelle interprète les paysages septentrionaux : aurore timide, mais infiniment suggestive et déjà précise, d'un romantisme qui eût pu naître au pays des mille lacs avant de se fixer aux « isles »... Occasion manquée.

Les relations de voyage, les essais historiques et géographiques se multiplient dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et le début du XIXe, plus attentifs au détail véridique que les ouvrages antérieurs, sans corriger toutefois cette impression d'obscurité sinistre et d'horreur dont les classiques se défendent mal en présence des grands aspects de la nature (Entre tant de noms oubliés, citons la traduction du *Voyage au cap nord* d'Acerbi (1804), les travaux de Malte Brun, de Catteau-Calleville...).

Littérairement la conscience française s'est créée une image de la Scandinavie qu'elle n'abandonnera plus, un de ces fantômes de l'esprit d'autant plus tenaces, opiniâtres et, semble-t-il, invulnérables que, sans substance définie, ils errent de par le monde sans presque aucun rapport avec la réalité vivante, fantômes, préjugés, superstitions qui participent de l'éternité des mythes.

La formule en est précisée par André Chénier, qui décrit les poètes et scaldes du Nord,

Tristes comme leur ciel toujours ceint de nuages,
Enflés comme la mer qui blanchit leurs rivages,
Et sombres et pesants comme l'air nébuleux
Que leur île farouche épaissit autour d'eux.

Mme de Staël, si curieuse et si mal informée de l'Allemagne, si sommairement prisonnière de sa théorie du Nord et du Midi, ajoute à tant de regrettables erreurs la confirmation du jugement de ses contemporains; elle aperçoit une Scandinavie « toujours sombre et nébuleuse », dénonce « la tristesse passionnée des habitants d'un climat nébuleux ».

Enthousiaste du Nord, elle résume, dans la plus trouble analyse, l'étrange contradiction d'une Scandinavie fictive, qui attire les esprits sans parvenir à leur imposer une claire vision de son génie profond et de sa poésie.



Une question se pose, celle des traductions.

De tout temps le hasard l'emporte sur la méthode : goûts des libraires, caprices et misères des traducteurs, absence de perspectives et d'information littéraire.

Aux âges classiques, aux heures des plus intimes rapports franco-suédois, la similitude des inspirations et des programmes n'incite pas les Français à importer la poésie des Stiernhielm, des Dalin, voire des Creutz, des Kellgren et des Leopold. Notre XVIIe siècle ignore le truculent et symbolique *Hercule suédois* où d'ailleurs une érudition classique s'oppose à nos modes (4). Notre XVIIIe siècle connaît Steele et Addison, mais ignore l'*Argus suédois* et la *Saga du Cheval*...

Les traductions sont rares. Plus fréquents les écrits conçus directement en français par leurs auteurs, tels ceux de la reine Christine; au XVIIIe siècle, les *Pensées, réflexions et maximes morales*, souvent rééditées, du comte Jean-Gabriel Oxenstierna nous parviennent, mais non pas, semble-t-il, ses poèmes, si proches des *Nuits* de Young, et plus encore parfois des *Moissons* de Saint-Lambert. Les essais, contes et lettres

(4) Cf. Axel Friberg, *Den svenske Herculés, studier i Stiernhielms diktning* (Thèse, Stockholm, 1945).

de C.-G. Tessin nous semblent une littérature de salon; les drames de Gustave III, émule, au théâtre, de Voltaire, de Lefranc de Pompignan ou de Baculard d'Arnaud, n'ont rien à nous apprendre.

Les comédies de Holberg, le « Molière danois », elles-mêmes nous atteignent à peine. Holberg, séjournant en France en 1725, présente à la troupe italienne de Riccoboni sa pièce, le *Potier d'étain* (sous le titre le *Ferblantier politique*), qu'on lui refuse par crainte d'interprétations subversives. Par la suite, préfaçant la traduction, par le Danois Fursman, de quatre de ses pièces (tome I; le tome II ne paraît pas), Holberg écrit : « Je souhaiterais qu'elles fussent également goûtées en France, et je n'en désespère pas malgré le préjugé où l'on est en France contre les ouvrages d'esprit qui viennent de nos pays septentrionaux. » ... Les pièces ne sont pas jouées en France; Holberg n'apparaîtra, après sa mort, que grâce à la Révolution, le *Ferblantier politique* acquérant tout à coup un sens satirique à l'égard de nos clubs. Deux éditions françaises du *Potier* paraissent à Bâle et à Berlin en 1797. (*Le révolutionnaire corrigé, Chacun son métier*), Etienne en fait représenter une version abrégée à l'Ambigu Comique le 1er thermidor an VII (*Le Chaudronnier homme d'Etat politique*)... On pourra lire au XIXe siècle les traductions de Xavier Marmier et de Jacques de Coussanges... Et, certes, nous pouvons regretter que l'humour danois ne nous ait pas été révélé. Une situation plus forte que les curiosités, les ambitions, les intrigues, règne souverainement dans le domaine littéraire; l'intransigeance classique crée une sorte de fait du prince.

La science, s'exprimant en latin, s'ouvre plus aisément les chemins de l'Occident; grâce au latin, nos savants n'ignorèrent pas Tycho Brahé et son Uranienborg, ni le Suédois Celsius... On en citerait maints autres, dont Linné, le plus célèbre.

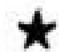
Que sait-on cependant en France des écrivains classiques et des pré-romantiques du Nord? Dans la nuit de cette ignorance, un Linné resplendit, astre isolé, rival de Buffon, mais que sait-on de lui hors de sa méthode botanique?

Que sait-on, avant le XIXe siècle et Balzac, de Swedenborg, prôné cependant par Saint-Martin, et si mal entrevu par le peuple déjà nombreux de nos occultistes?

Aux grands siècles des relations franco-scandinaves, les esprits communient à travers les chefs-d'œuvre français et les thèmes classiques. Français, le terrain de rencontre; français, les enthousiasmes. Les intermédiaires en sens inverse font défaut ou ne sont pas entendus. Nulle trace de ces échanges, de cette interpénétration des âmes qui unissent si heureusement, en dépit des conflits de goûts et de mœurs, nos Lettres à l'Italie, à l'Espagne, à l'Angleterre des Stuarts et des Georges.

Nos illustres conquièrent le Nord; l'âge classique s'achève sur ces relations constantes, mais intellectuellement unilatérales, sans qu'un contact direct ait jamais révélé à notre public l'âme étrangère.

Chose plus grave : non seulement la Suède et les pays voisins, par delà les rapports officiels, les fraternisations d'artistes, les amitiés aristocratiques, et cet encens prodigué à nos Lettres, se dérobent à nos vues, mais la seconde moitié du XVIIIe siècle assiste à la soudaine apparition d'une Scandinavie chimérique, à la création d'une sorte de féerie où l'Europe collabore, mais où nos intellectuels apportent le zèle d'une imagination en quête d'imprévu, d'horizons lointains, de poésie... Les esprits en demeureront troublés et comme égarés pendant plus d'un siècle.



Comment naît, se propage en s'autorisant de hauts témoignages, cet étonnant assemblage de théories gratuites, d'inventions romanesques, de fausse science, de pédante et mensongère érudition, l'un des plus singuliers et des plus encombrants qui aient jamais orienté les hommes dans l'absurde... nous le savons jusque dans le détail par les travaux de ces maîtres, les Anton Blanck, les Martin Lamm, les Johan Nordström, les Gunnar Castrén, les Yrjö Hirn, les Francis Bull... en Scandinavie; en France, les Joseph Texte, les Fernand Baldensperger, les van Tieghem et leurs élèves, et d'abord l'Américain Thor J. Beck (5).

Premiers hasards, premiers prétextes à la méprise, cette mission confiée à P.-H. Mallet, honnête citoyen helvétique, par un gouvernement danois irrité des commentaires malveillants suscités dans toute l'Europe par l'ouvrage d'un ancien envoyé britannique à Copenhague, Molesworth. Promu historiographe, astreint à s'inspirer d'un chauvinisme ulcéré et exigeant, Mallet, sans grande conviction souvent, remplit sa tâche, compose une *Histoire du Danemark*, et surtout une *Introduction* à cette Histoire comprenant des traductions et des résumés de l'Edda (dont il ne connait qu'une partie) et de divers poèmes islandais (6).

Œuvre considérable, qui révèle à l'Europe le passé scandi-

(6) P.-H. Mallet, *Introduction à l'histoire du Danemark, Monuments de handratalets litteratur* (Stockholm, 1911); Martin Lamm, *Upplysningstidens romantik* (Stockholm, 2 vol., 1918-20); Francis Bull, *Fra Holberg til Nordal Brun* (Kristiania, 1916); Johan Nordström, *De yverbornes ö* (Stockholm, 1935); Van Tieghem, *Ossian en France* (1917) et surtout *Le préromantisme*, T. I (1924); Thor J. Beck, *Northern antiquities in french learning and literature* (1755-1855), Publications of the Institute of french studies, inc. Columbia University, New York, 3 vol., 1934-38.

(6) P.-H. Mallet, *Introduction à l'histoire du Danemark, Monuments de la mythologie et de la poésie des Celtes et particulièrement des anciens Scandinaves* (1755-56) et *Histoire de Danemark* (3 vol., 1758-77).

nave; œuvre trop souvent jugée de nos jours avec une excessive sévérité : explorant un domaine inconnu, Mallet, alerté sans doute par l'incrédulité de Fréret et de l'abbé Banier à l'égard des théories rudbeckiennes, fait preuve d'une pénétrante critique; disciple de Montesquieu (dont il partage les erreurs), de Voltaire, de nos rationalistes, il affirme rarement, se contente le plus souvent de rapporter et de commenter avec quelque doute récits fabuleux et légendes. On le sent fasciné par ces profondeurs d'horizons tumultueux, parfois réticent et inquiet... insensible, semble-t-il, à la vertu poétique des anciens chants qu'il traitera un jour de contes bleus et de puériles divagations.

Avant lui l'Europe savante n'était pas dépourvue de moyens d'information sur l'antiquité scandinave; l'effort, considérable en Scandinavie, de l'érudition philologique et linguistique avait dès le XVIIe siècle transposé en latin une grande partie de la littérature islandaise (7). Martin Lamm en a montré le retentissement jusque dans une poésie nordique du grand siècle en pleine époque classique. Il semble toutefois que cette ample matière n'ait guère dépassé en Europe quelques cercles étroits. On est surpris qu'un Huet dans sa *Lettre de l'origine des romans* n'en tienne presque aucun compte... Les traductions latines notamment de Wormius, Resenius,, Bartholinus, bien connues au XVIIIe siècle, des érudits, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, serviront encore à Chateaubriand...

Préoccupé des origines, Mallet se trouve en présence de toute une bibliothèque savante en latin; il en extrait ce qu'il considère comme l'essentiel; ainsi s'explique sa rapide initiation, et cette science soudaine d'un scholar parvenu en Danemark à vingt-deux ans, et publiant avant vingt-cinq ans ses premiers travaux (8). Œuvre de vulgarisation, déclare Martin Lamm. Œuvre de transmission, première interprétation qui, en dépit de ses lacunes, voire de ses erreurs, demeurera longtemps valable.

Au principe de cette œuvre cependant, accusé dès le titre, un impardonnable faux-pas; fatale erreur, souvent commise avant lui (9), et qu'il accrédite sans hésitation, il ne distingue pas les Celtes des Germains, d'où l'inévitable confusion, presque universellement acceptée lorsque peu après surgissent les poèmes d'Ossian. On sait leur prodigieux succès, cette hallucination collective, cristallisation, eût dit Stendhal, des pou-

(7) V. l'énumération de ces travaux dans *Le préromantisme*, T. I, de Van Tieghem.
(8) Cf. Hélène Stadler, *Paul-Henri Mallet*, 1730-1807 (Thèse, Berne, 1924).
(9) V. entre autres S. Pelloutier, *Histoire des Celtes* (La Haye, 1740, nouv. éd. 1771).

voirs poétiques du siècle, symbolique, plus effective et significative que l'œuvre invoquée et surfaite qui sert de prétexte à la conjuration des esprits et des sensibilités... Mallet, écrivain judicieux, se soucie peu de talent littéraire. Macpherson allie à la supercherie une géniale entente de son époque et une remarquable virtuosité d'adapteur. Son triomphe entraîne celui de Mallet, surpris de cette exploitation de la mythologie scandinave, et qui s'empresse d'introduire dans la seconde édition de son *Introduction* (1763) l'éloge des scaldes : « nos Scandinaves étaient sans doute poètes, de grands poètes... »

Certes, nous le savons aujourd'hui, la matière proprement celtique d'Ossian s'adorne d'un certain clinquant islandais; Anton Blanck y insiste à juste titre (10) : Macpherson pare d'un reflet de mythologie scandinave ses Calédoniens, qui ne connurent rien de semblable; son merveilleux se rattache à Odin par l'entremise de Mallet, de Percy (11). Les thèmes nordiques affleurent çà et là dans son récit; les noms scandinaves s'y rencontrent à chaque page; Macpherson utilise les anciennes ballades gaëliques consacrées aux luttes des Irlandais contre l'envahisseur nordique; Fingal est une épopée viking... Macpherson toutefois distingue toujours ses ancêtres des conquérants venus de Lochlin (Scandinavie, Norvège), ceux-ci purs barbares à ses yeux, et qu'il n'entend pas idéaliser.

Tout au contraire, il idéalise les héros nationaux, et d'autant plus aisément qu'il s'efforce de les peindre à la mode du temps, sensibles, mélancoliques et sentimentaux. Macpherson a un autre point de vue que Mallet, épris de vérité historique, dût-il en atténuer parfois, par prudence, la couleur excessive, adversaire du Rousseauisme et des théories sur l'excellence des civilisations primitives... Macpherson est en recul sur Mallet s'il faut admettre que l'interprétation romanesque et délibérément fantaisiste du passé n'est pas un progrès.

Le roman l'emporte aux yeux du public... On devine ce qu'y perd la poésie nordique, si fâcheusement assimilée à l'ossianisme, le contresens de l'opinion, la fâcheuse fortune des héros scandinaves, soudain populaires, mais privés de leur vertu autochtone, dépouillés de leur verdeur, de leur brutale énergie, inséparables désormais des brumes et de la sentimentalité calédoniennes.

Tel est le point de départ... Que des historiens, des archéologues, des philosophes, de graves esprits, tel Montesquieu, fondateur génial de ce qu'on a appelé l'histoire pragmatique, si légèrement engagé sur une fausse piste, aient renchéri,

(10) *Den nordiska Renässancen.*
(11) Thomas Percy, *Five pieces of runic poetry translated from the Islandic language* (1763).

apportant à l'erreur en vogue le concours de douteuses inventions, semblerait surprenant si l'on ne savait l'irrésistible puissance des entraînements idéologiques et de certains vertiges contagieux, communs à toute une époque... Le siècle de la raison, las, semble-t-il, de son rationalisme, de la prison cartésienne et du code de Boileau, cherche partout et sans cesse l'évasion; siècle des Mille et une Nuits, des Orients miraculeux, de la Chine philosophique, des romans tropicaux, du bon sauvage, des rêveries à la Rousseau, à la Young, en quête de sorcellerie, de naïveté et de primitivisme, notre XVIIIe siècle incrédule et superstitieux, sensible, épris de cette poésie que ne lui dispensent plus ses poètes, accepte d'emblée, avec une fureur d'enthousiasme, l'univers nordique et calédonien, suprême refuge du merveilleux, dispensateur d'émotions douces ou fortes, créateur d'images, de symboles et de cosmogonies inconnus aux peuples méditerranéens.

L'esthétique des passions selon l'abbé Dubos annonce Rousseau... Diderot proclame : « la poésie veut quelque chose d'énorme, de barbare, de sauvage... »

Données initiales, état émotionnel, confluent où se rencontrent bientôt les théories du celtisme — ces « celteries » dira van Tieghem — maintes notions vaguement héritées de Rudbeck, de ses émules et disciples, les « visionnaires » d'Upsal (Beck); les doctrines de Montesquieu sur les climats, la liberté originaire de Scandinavie, cette conception — qu'une image de Jordanes (vagina gentium), abusivement sollicitée, semble encourager — d'une Scandinavie anciennement surpeuplée déversant sur l'Europe un déluge de tribus vertueuses idéalement sacrifiées au châtiment d'une Rome corrompue, en perdition; l'odinisme et ses lointaines origines scythes... toute une métaphysique soi-disant historique qui ira s'amplifiant, revêtant avec extravagance les plus divers aspects. Quelques contemporains protestent, tel Voltaire raillant Montesquieu et parodiant Ossian... La légende s'accentue, prolifère. On sait quels éléments y puisera le romantisme.

Retenons seulement ce qui nous importe ici, cette transmutation des valeurs, cette poésie métamorphosée en doctrine, ces sources polluées, ces anachronismes, les vigoureux guerriers des sagas assimilés aux inconsistants fantoches de Macpherson, le rude gnomisme du Hávamál, l'ivresse héroïque et barbare du Krákumál affadis en prolixité sentimentale à la façon d'un faux barde... et cette obsession d'un climat terrifiant et des brumes qui, de la mer, semblent envahir les Lettres et les cerveaux, et pour plusieurs générations obscurciront, par delà les étés argentés et les neiges étincelantes de la Suède et de la Norvège, les œuvres et les chefs-d'œuvre.

(*à suivre.*)

LE PHILTRE

par HENRI QUEFFÉLEC.

Le cimetière militaire est dans un petit bois. Dans un coin du cimetière militaire, proche la route, s'élève une baraque de planches. Dans la baraque de planches il y a une fille et un soldat. La fille est propre et gentille, s'appelle Simone et prépare son Brevet Supérieur. Le soldat est le soldat. Il est Américain, il a un mètre quatre-vingt-cinq et s'appelle Willie.

Des haies enserrent le cimetière, mais, dans le fond, les tombes ne jouxtent pas la clôture. Un espace vague les en sépare, que l'on peut nommer prairie, car des herbes et des fleurs y poussent, broutées par des vaches rouges. Dans tous les vrais cimetières s'étend un espace vague, destiné aux tombes futures, mais ils ne possèdent pas tous des vaches rouges, ni une baraque de planches où s'entretiennent, parmi l'odeur du bois neuf et des cigarettes blondes, une fille et un soldat. Sur les croix des tombes figurent des noms anglais, allemands, français, polonais, italiens, espagnols, ce qui compose un cimetière américain. La terre boit le cocktail funèbre. Une étoile juive marque plusieurs tombes, mais rien n'indique la sépulture des noirs...

Au centre, dans une clairière de graviers, une pelouse ronde, cerclée de marguerites, porte en son milieu un long mât blanc, encore plus haut que le soldat. Au bout de ce mât blanc flotte un grand drapeau plein de couleurs et d'étoiles, qui ondule en ce moment comme une anguille endormie. L'après-midi va sur son déclin. Le soleil n'éclaire plus toutes les tombes, les ombres des croix blanches qu'il touche encore s'allongent. Les deux fenêtres de la petite baraque sont dans la lumière. Un rayon de soleil fait briller la chevelure de la fille et le gros bijou qu'elle tripote à son annulaire gauche, pierre sans valeur et cependant bijou.

Elle a mis de l'ordre dans la pièce et le soldat n'y a pas contredit, car il espérait ainsi gagner plus facilement ses

grâces. Quand les camarades reviendraient, ils rétabliraient le désordre : il faut ranger si l'on veut déranger. La pièce ne dépare plus les alignements de croix, la pépinière de tombes et de morts.

Sur une croix chante un oiseau monotone et, dans la baraque, une cantatrice volubile :

My boney is over the ocean,
My boney is over the sea...

Par sa voix se lamentent des femmes dont les hommes au corps long et à la taille souple ont franchi les mers, ce que Simone traduit dans la peine d'une fille qui cherche ou attend l'amour, qui ne le connaît pas et voudrait le connaître...

★

Simone va partir, le soldat se dépite. Jamais les tombes n'ont été aussi belles. Le cimetière a l'air d'un stade où manifestent les blancs gymnastes. Une brise caresse le drapeau. Dans l'indifférence des vaches qui broutent se blottit la sagesse du monde et le sol et les bêtes n'ont rien à reprocher aux amoureux ni à l'amour.

La fille repousse l'amour.

Le repousse-t-elle?

Ce doit être manigances et les ruses du soldat doivent manquer de finesse. Il doit exister une ruse qui abatte les manigances, il suffit de la découvrir, comme la clef d'une boîte.

S'il se jetait sur la fille? Quand il est debout près d'elle, il est comme un vainqueur près de son esclave, elle doit lever les yeux... Elle crierait. Des automobiles passent quelquefois... Ni l'heure ni, peut-être, la beauté de la fille, ne requièrent la violence. Cette fin d'après-midi est voluptueuse et loyale...

Il a offert des cigarettes et du whisky, forcé l'entrée du sac à ouvrage pour y précipiter du savon et du chocolat et, plus tard, envoyé des bonbons, du poivre et du *chewing-gum*, rejoindre le chocolat. Elle souriait, riait, protestait un peu et remerciait énormément, elle se dérobait au baiser final et à l'étreinte.

Il a parlé. Il s'est présenté comme un ingénieur dynamique et plein d'avenir. (Il disait juste : l'ouvrier tourneur américain qui s'insinue dans les faveurs d'une femme n'est pas un imbécile!) Il évoquait une existence de restaurants et de

coups de téléphone, de cinémas et de bas de nylon, elle souriait et riait, n'acceptait ni ne refusait, heureuse, ardente, prête à faiblir, et puis elle ne faiblissait point...

My boney is over the ocean,
My boney is over the sea...

Les Etats-Unis allaient-ils gagner la guerre et perdre l'amour? Quand on a eu la chance d'être nommé à garder un cimetière tandis que les camarades s'expliquent avec les Japonais, quand on a eu la chance de tomber sur des collègues compréhensifs qui vous laissent toute une baraque pour vos exploits amoureux, on ne saurait ne pas vaincre une femme. Les morts américains sont tous là dehors pour vous encourager. Allez, Willie, elle est à toi! Que nous ne soyons pas morts en vain! Comme nous avons pris possession de ce terrain, prends possession de cette femme, défriche ses vêtements inutiles, laboure sa virginité hirsute et pacifique, qu'elle appartienne à toute ta puissance américaine, chétif morceau d'Europe et d'amour.



Pour la contraindre, si elle voulait partir, à fureter un peu, à rester encore, il lui avait caché son écharpe, mais, dès qu'elle se fut mise en quête, il jugea le piège ridicule et il tendit l'écharpe. L'idée d'une autre ruse lui venait.

La mine sérieuse, il railla la pusillanimité de Simone. Qu'elle s'en allât donc! Il ouvrit la porte. Il était un militaire courtois et sincère, il ne ressemblait pas aux femmes qui agacent! Au revoir, Simone! Tant pis pour elle si jamais elle ne connaissait la boisson de l'amour!

— *The love's drink?* répéta-t-elle, indécise. Elle baissa les yeux. Que signifiait l'histoire?

Rien de plus grave que la boisson de l'amour. Il tenait la recette d'une indigène des îles Hawaï, qui elle-même la tenait de sa mère, qui elle-même... Qu'une fille et un garçon vinssent à en boire ensemble, ils étaient fous l'un de l'autre pour la vie. A tout hasard il avait apporté en France le flacon magique, il en serait quitte pour le remporter!...

Elle ne se décidait pas à franchir la porte et finit par demander à voir le flacon. Il éclata de rire. Elle ne manquait pas d'audace. Elle rit à son tour. Il n'y avait pas que les Américains à fabriquer de ces choses, cela existait en France et

s'appelait un *philtre*. Elle était toute fière, à part elle, d'employer le mot. Elle se sentait, du fait de l'instruction qui lui ouvrait ces pénombres, supérieure à l'épaisse campagne, au bois des croix blanches, aux champs, aux vergers, aux paysans... Mais un quiproquo s'ensuivit. Le soldat jurait que sa liqueur enfonçait tous les cafés *filtre* du monde, elle n'arrivait pas à lui expliquer la différence.

Au bout du compte elle ferma la porte et regagna sa chaise et lui, soi-disant à la recherche du flacon, il se précipitait dans la resserre.

Elle vint à la fenêtre et aperçut un couple de ramiers. Willie mélangeait du cognac, du muscadet et de l'eau de Cologne. L'oiseau qui chantait sur une croix était parti, mais, sur une autre croix, chantait encore un oiseau. La boisson de l'amour avait une couleur des plus troubles : Willie força sur le cognac. La jeune fille percevait dans la campagne d'innombrables et sages fermentations et le jour s'achevait comme un livre. Au-delà des croix paissaient les vaches éternelles. Il goûta le breuvage et remit de l'eau de Cologne. Les teintes du ciel changeaient...

Il ne lui demande point si elle veut boire, mais il lui dit de ne pas boire avant qu'il n'ait prononcé la formule. Celle-là aussi, il la tient de l'indigène. En prenant garde à ne pas rire il récite le cri de guerre de son équipe de *football-rugby*...

De toutes ses forces il jette par la fenêtre le verre où il a bu, qui se brise contre une croix blanche. Une telle violence devait paraître bien hawaïenne! Simone lutte contre son ascendance. *Un sou est un sou.* Un sou n'est plus un sou pour qui a bu le philtre d'amour, elle jette son verre à la volée parmi les tombes et, sans heurter de croix, il se fiche dans le terreau...

D'où venait qu'elle ne songeait plus à partir? Ce goût de poivre et de feu dans la bouche et dans la gorge ne pouvait ne pas être magique et l'on disait bien quelquefois, dans les livres, que la souffrance était le lot de la vie et de l'amour. Elle avait bu, avalé de la souffrance, et maintenant reviendrait la douceur, surgiraient des tendresses plus grandes, maintenant, ô délices, éclateraient les violences originelles. Un sommeil victorieux et couronné de songes terminerait ce vertige et ce dégoût. Le fracas des chutes et des cris prenait fin dans une clairière de roses où d'invisibles mains relevaient les tiges froissées. Les fêtes flamboyaient sur des caps silencieux. Des cortèges fuyaient dans les taillis. Des noces

jouaient de la trompette dans les salles d'école et les paysans embrassaient les guerriers et remplissaient de champignons et de fruits les caisses dont les obus, enrubannés, décorés de médailles, ornaient les tables. Des paquebots se précipitaient au milieu des champs. Les pis des vaches livraient aux mains des nègres des *rumbas* et des noisettes sucrées...

Le cœur lui battait à se rompre. Elle vit le soleil qui allait plonger dans les arbres et, tout de suite, elle cessa de le voir : entre elle et lui s'interposait l'ingénieur aux bas de nylon, pourvu de mains et de compliments innombrables, qui se penchait vers ses lèvres.

...Toute la campagne et toutes les villes, tous les cinémas et gratte-ciels d'Amérique...

L'oiseau qui chantait sur une croix, s'était, quand Willie jeta son verre, envolé à la cime d'un arbre et, là-haut, il chantait encore. Les vaches broutaient. Les cadavres pourrissaient. Le soleil abandonnait à l'ombre les croix de bois.

A PROPOS D'UN NOUVEAU PORTRAIT DE RIMBAUD

par H. MATARASSO

Sous le titre « Un Portrait inconnu de Rimbaud » M. Maurice Monda, rédacteur au *Figaro*, bibliographe et secrétaire général de la Société « Les Amis de Verlaine », a révélé pour la première fois au public, dans le *Littéraire* du 5 avril 1947, la découverte d'un tableau représentant Arthur Rimbaud après le drame de Bruxelles.

Il s'agit d'une peinture à l'huile sur panneau d'acajou (25 × 32 cm.), par Jef Rosman, peintre belge. On y voit Rimbaud, couché, l'air malade et maussade. En haut et à gauche du tableau, on lit cette pittoresque légende, écrite au pinceau de la main du peintre, légende bien caractéristique de l'esprit et du parler populaires belges de l'époque :

Epilogue à la Française,
Portrait du Français Arthur Rimbaud, blessé après boire par son intime le poète français Paul Verlaine.
Sur nature par Jef Rosman
chez Mme Pincemaille, marchande de Tabac rue des Bouchers à Bruxelles.

On remarquera tout de suite que le peintre dit : « Portrait du Français Arthur Rimbaud ».

Rimbaud n'est donc pas encore connu ou considéré comme poète, alors que Verlaine, dont la notoriété de poète est déjà consacrée, bénéficie de ce titre.

Ce qui intéressait sans doute le peintre, c'était de fixer la figure étrange et curieuse de Rimbaud, réputé dans les milieux de la bohème bruxelloise pour son caractère féroce, ses sarcasmes, ses aventures, son génie ou mauvais génie précoce. La blessure que lui causa Verlaine « après boire » avait fait du bruit, sinon du scandale. On devait soupçonner

quelque peu le caractère intime des rapports qui unissaient les deux compères.

★

Mais qui est ce Rosman, peintre belge, et quelles étaient ses relations avec Rimbaud et peut-être aussi avec Verlaine? Jusqu'à la découverte de ce fameux tableau, on n'avait jamais entendu parler de ce Rosman ni de Mme Pincemaille qui aurait hébergé le poète. Dans aucun livre, dans aucune biographie, correspondance ou dossier se rapportant à Rimbaud, ne figurait le nom de ces personnages.

Y a-t-il lieu de s'en étonner, que savons-nous des séjours de Rimbaud en Belgique, de ses faits et gestes et de ses relations avant et surtout après la tragédie de Bruxelles? Peu de chose en vérité. « Le sphinx n'a pas encore livré tous ses secrets », écrit François Ruchon dans son intéressante iconographie rimbaldienne, et dans une étude récente publiée dans le *Mercure de France* (1), Miss Enid Starkie, professeur à l'Université d'Oxford, dont les ouvrages sur Rimbaud font autorité, nous dit avec beaucoup de justesse :

Après un demi-siècle d'études rimbaldiennes, on est étonné de voir combien il reste encore à dépister, même du point de vue purement biographique...

L'étape de la carrière de Rimbaud qui reste aujourd'hui la plus mystérieuse est incontestablement celle du vagabondage, après son abandon des lettres, de 1873 à 1878, et cette période offre un champ fertile pour les recherches biographiques.

Que savons-nous de Rimbaud après le drame du 10 juillet 1873? Nous savons qu'il a été admis à l'hôpital Saint-Jean après le coup de revolver de Verlaine et qu'il y a été soigné jusqu'au 20 juillet, date à laquelle le directeur de l'hôpital informe la Justice que Rimbaud, à qui l'on a pu extraire la balle logée en son poignet, se refuse à rester plus longtemps hospitalisé dans son établissement. Mais après en être sorti, Rimbaud est-il bien parti pour Roche le jour même, c'est-à-dire le 20 juillet, comme nous le font savoir Paterne Berrichon et tous les biographes à sa suite? N'est-il pas permis de supposer que Rimbaud est resté quelques jours encore à Bruxelles ailleurs qu'à l'hôpital Saint-Jean? Sur quelles

(1) 1er mai 1947, p. 83.

preuves se base-t-on pour affirmer qu'il est rentré à Roche le 20 juillet même?

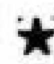
Est-ce sur un prétendu arrêté d'expulsion des autorités belges contre Rimbaud à la suite du coup de revolver? Rien de moins certain que cette expulsion : on n'en a aucune preuve. Aucun dossier belge ne mentionne cette mesure administrative. Mᵉ Edmond Picard, le célèbre bâtonnier et écrivain belge, n'a-t-il pas répondu en ces termes dans une lettre du 18 juin 1910, en notre possession, à Paterne Berrichon qui l'interrogeait à ce sujet : « Rien dans le dossier correctionnel n'est relatif à ce point. Il me paraîtrait extraordinaire que l'on eût fondé en Belgique un arrêté d'expulsion sur le motif indiqué. »

Rien ne nous interdit de penser qu'après avoir abandonné l'hôpital dont il avait assez, et n'étant pas en état de reprendre le chemin du retour pour Roche, Rimbaud soit allé loger chez Mme Pincemaille, marchande de tabac, Petite rue des Bouchers, où le peintre Jef Rosman l'aurait croqué sur le vif, alité, malade, accablé par tant de misère physique et morale.

Et pourquoi ne pas formuler une hypothèse très plausible, à savoir que Rimbaud, après avoir quitté *volontairement* l'hôpital, ait voulu rester quelques jours encore à Bruxelles pour attendre le résultat du jugement de Verlaine prononcé le 8 août suivant?

D'autre part, nous avons tout lieu de croire et même d'avoir la certitude que Rimbaud, qu'aucune contrainte n'empêchait, est revenu à plusieurs reprises à Bruxelles dans le courant du second semestre 1873, pour y faire imprimer sa *Saison en Enfer* de laquelle dépendait « son sort ».

Il n'est pas vraisemblable, comme on l'a écrit, qu'il ait confié son précieux manuscrit à la poste au lieu de l'apporter lui-même aux imprimeurs Poot et Cie. Il est plus logique aussi d'admettre qu'il est revenu à Bruxelles pour corriger les épreuves et surveiller sur place l'impression de son livre, et aussi pour prendre possession des quelques exemplaires dont il avait besoin pour ses amis et pour faire connaître son œuvre à Paris.



Quoi qu'il en soit, la publication de l'article de M. Monda avait suscité des controverses et des réfutations quant à l'authenticité de notre tableau :

« On ignore totalement comment cette œuvre nous est parvenue. On ne sait qui était le peintre belge Jef Rosman dont le nom était jusqu'alors inconnu. A-t-il seulement existé? La dame Pincemaille est aussi une nouvelle connaissance pour les rimbaldiens, etc... »

Malgré la troublante ressemblance de ce portrait avec la célèbre photographie de Carjat exécutée en 1872, en dépit de toutes les apparences d'authenticité, d'aucuns étaient convaincus d'une supercherie ou d'un faux. M. Petitfils notamment, rimbaldien notoire et secrétaire adjoint de la Société « Les amis de Rimbaud », affirmait avec force arguments à l'appui *qu'à n'en pas douter, ce tableau n'était qu'un faux,* mais il ne manquait pas de conclure avec bonne foi que si on lui apportait la preuve irréfutable que ce tableau date bien de 1873 — un expert pourrait peut-être le faire — alors il conviendrait que cette découverte est, en effet, sensationnelle.

Voici les preuves que nous apportons aujourd'hui :

1° Quant à l'existence des personnages figurant sur la légende. Le peintre Jef Rosman et la dame Pincemaille ont bien existé et nous les connaissons à présent par les extraits des registres de l'Etat civil de Bruxelles en notre possession.

2° Répondant au souhait exprimé par M. Petitfils, M. Monda a eu l'extrême obligeance de montrer le tableau à l'expert bien connu, M. A. Schœller. Voici quelle a été textuellement son opinion :

Ce portrait, sans nul doute d'après nature, a été fait entre 1873 et 1875, son exécution sur panneau d'acajou est également un témoignage de cette époque et rien ne peut me faire douter de son authenticité.

Mais avant de raconter comment nous avons réussi à trouver la piste du peintre Rosman et de Mme Pincemaille, il convient d'examiner de près ce magnifique portrait, que nous pouvons considérer comme un document de première importance.

Jusque-là on ne connaissait qu'un seul portrait peint de Rimbaud d'après nature, celui de Fantin-Latour, un peu idéalisé peut-être. Rimbaud figure aux côtés de Verlaine et d'autres célébrités de l'époque sur le « Coin de Table », actuellement au Musée du Louvre.

Désormais il existe un second portrait peint d'après nature de « l'Homme aux semelles de vent », celui de Jef Rosman,

peintre belge, exécuté, très vraisemblablement, *immédiatement* après la tragédie.

Le portrait, aux couleurs vives et naturelles, est saisissant de vérité. Rimbaud y est représenté couché dans une chambre modestement meublée. Un lit d'acajou foncé; à côté du lit une table de nuit supportant un bol et une tasse.

Rimbaud est allongé, enfoui sous des draps blancs, la tête reposant sur deux oreillers bordés de dentelles. Un édredon rouge aux tons chauds semble apporter une note d'intimité à la pièce et adoucir tant soit peu l'air sombre du malade.

Le peintre, à peine plus âgé que Rimbaud, l'a dessiné tel qu'il l'a vu et compris. On a la sensation nette que tout dans la ressemblance et dans l'expression du visage est d'une absolue sincérité et correspond exactement à l'état d'âme du blessé. Ce tableau est une réussite psychologique, en dehors de toute composition picturale. Le peintre Rosman a réussi à nous restituer une physionomie de Rimbaud intensément humaine à ce moment poignant de sa destinée.

L'expression inquiétante et farouche du visage décèle à la fois tristesse et dégoût. Cheveux ébouriffés, yeux fiévreux, narines gonflées de malade respirant souffrance et misère, bouche serrée au pli amer, bref un visage accablé, meurtri, marqué par le drame infernal qu'il venait de vivre.

★

Le moment est venu de relater l'histoire singulière de l'acquisition de ce tableau et de dire ce que nous savons des personnages de la légende.

La nouvelle circulait l'année dernière parmi les rimbaldiens qu'un portrait inconnu de Rimbaud était exposé à la vitrine d'une librairie du boulevard Saint-Germain. On pouvait même y acheter la reproduction photographique du tableau que le libraire vendait pour la modique somme de 100 francs.

On se demandait s'il s'agissait d'une plaisanterie, d'une farce de rapin ou d'une découverte sensationnelle. Renseigné par un confrère aimable et désintéressé qui m'avait déjà remis une épreuve de la photographie, je courus chez le libraire en question.

A la vue du Rimbaud qui était toujours exposé à la vitrine comme un objet de curiosité, j'ai été frappé de stupeur et d'émotion. Le cœur battant, je me précipitai à l'intérieur de

la boutique et demandai à voir le portrait de près. C'était bien lui, le Rimbaud qui m'obsédait.

Je ne savais comment maîtriser mon émotion, ni quelle contenance prendre devant le libraire qui souriait sous cape, devinant mon trouble; je posais des questions : d'où venait ce tableau, s'il était à vendre, et le prix qu'il en désirait pour pouvoir l'emporter tout de suite. Malheureusement, il n'était pas à vendre, non, pas à vendre maintenant, on verrait plus tard, cela dépendrait.

Mais que savait-il, ce libraire? A toutes mes questions, il ne répondait que des choses vagues; le tableau appartenait paraît-il, à un de ses clients qui l'avait déniché au marché aux puces et acquis pour la somme de 25 francs! Comme résultat de cette première visite, je n'avais pas emporté que déception et anxiété, mais aussi, comme tout le monde, une reproduction photographique du tableau, à défaut du précieux original.

Je suis retourné à plusieurs reprises chez ce libraire. J'avais fait tout ce qui était humainement possible, me pliant par degrés, à toutes les exigences d'un libraire qui augmentait son prix au fur et à mesure, férocement. Finalement, effrayé de la somme qui devait être le prix de l'acquisition, j'avais reculé lâchement; mal m'en a pris, je m'étais forgé de nouveaux jours d'angoisse et de regrets. Je redoutais à tout moment qu'un autre fanatique de Rimbaud, plus habile et plus fou que moi, n'emportât le morceau en y mettant le prix. Tous ceux qui avaient vu le tableau original ou la reproduction photographique étaient également troublés par le caractère de vérité de l'effigie de Rimbaud. Tous, en général, avaient le sentiment qu'on était en présence d'une œuvre authentique exécutée à l'époque du drame et « sur nature ». Valentine Hugo, notamment, qui porte à Rimbaud le culte que l'on sait et qui a consacré une partie de son œuvre peinte et gravée à la gloire du poète, m'adjurait de l'acheter :

« Pensez, me disait-elle, ce portrait ne peut pas être un faux; il est impossible de créer d'imagination une telle expression de visage, de tels yeux, un tel nez, une telle bouche. Il s'agit là d'une œuvre sincère, inspirée par la vue et la fréquentation de Rimbaud. »

Paul Eluard, Francis Carco, Tristan Tzara, Bouillane de Lacoste, Enid Starkie, Jules Mouquet et tant d'autres, ne doutaient pas non plus de l'authenticité de ce portrait.

Un jour, j'eus l'idée de confesser mon échec et ma peine au

poète Tristan Tzara. Je lui avouais mon ardent désir de posséder ce trésor. Souriant, et confiant, Tristan Tzara est allé chez le libraire, après tant d'autres revenus bredouilles.

Une heure après, le magicien est revenu, le tableau sous le bras. Je lui dois d'avoir retrouvé ma sérénité et lui exprime ici ma gratitude infinie.



Aussitôt en possession du tableau, je me suis mis en quête des personnages de la légende pour essayer à nouveau de retrouver leur trace qu'une première enquête faite à Bruxelles d'après la reproduction photographique n'avait point réussi à découvrir. Mais, toutes les nouvelles démarches entreprises dans la capitale belge auprès des autorités compétentes n'avaient pas apporté la moindre lumière sur l'existence et le nom des personnages. Les semaines et les mois passaient et le doute commençait à poindre parmi ceux qui au début étaient convaincus de l'authenticité du tableau. On en était au point mort de cette affaire, lorsque, au mois d'avril dernier, je reçus la visite de M[e] Flagey, avocat à la Cour d'Appel de Bruxelles, qui exprima le désir de voir mon Rimbaud. A la vue de celui-ci, il ne manqua pas de manifester un étonnement admiratif, ayant eu, comme tout le monde, le sentiment de se trouver en face d'une œuvre originale et authentique. Il s'offrit d'entreprendre lui-même des recherches à Bruxelles. Je le remerciai vivement, tout en restant quelque peu sceptique sur le résultat de son enquête. Quelles ne furent ma surprise et ma joie, de recevoir quelques semaines plus tard, la lettre suivante de M[e] Flagey :

Cher Monsieur,

J'ai fait procéder aux recherches qui vous intéressent par les services de la Ville de Bruxelles. Sur l'invitation du Directeur de l'Etat Civil, j'ai été moi-même compulser avec lui les registres et nous avons trouvé une dame Pincemaille qui était domiciliée Petite rue des Bouchers, avec sa fille, marchande de tabac.

Nous avons, d'autre part, retrouvé la trace d'un nommé Rosman, mais qui quitta Bruxelles de 1878 *à* 1895.

J'ai fait lever des extraits des registres de la population à votre intention et vous les envoie ci-joints.

J'ai remarqué que les dates d'inscription ne concordaient pas pour Mme Pincemaille. Elle n'a pas été inscrite Petite rue des Bouchers avant le 13 *août* 1891.

Puisque le séjour de Rimbaud à Bruxelles est antérieur à cette date et que l'on doit situer l'exécution du tableau entre 1873 *et*

1878, *on en est réduit aux hypothèses. Mme Pincemaille a-t-elle exercé le commerce de tabac Petite rue des Bouchers vers cette date sans y être domiciliée?*
Veuillez agréer, etc...

Nous reproduisons ci-après les trois extraits des registres de l'Etat Civil de la Ville de Bruxelles que Me Flagey joignit à sa lettre :

VILLE DE BRUXELLES

Le Bourgmestre

Certifie que le nommé ROSMAN André, Marie, Joseph
né à Bruxelles le 31-1-1853 *célibataire*
sans profession
de nationalité belge
a été inscrit aux registres de la population de la ville de Bruxelles, à titre de domicile et résidence.
rue des Fabriques 13 *depuis le recensement* 1866
Rayé pour Liége le 29 *mars* 1878
Revenu de Gand le 4-7-1895 *à la rue des Fabriques* 13,
Rayé pour la France (St-Quentin) le 5 *juin* 1897.
Rayé pour Gand le 5 *mars* 1901.
Fait à Bruxelles le 5 *juin* 1947.

Pour le Bourgmestre,
l'Echevin délégué :
Signé : *M. A. Van den Heuvel.*

VILLE DE BRUXELLES

Le Bourgmestre

Certifie que la nommée DE KEYSER Anne Julienne
née à Kessel-Loo le 20 *mars* 1831
Veuve Pincemaille Jean Henri
pensionnée Etat
de nationalité belge
a été inscrite au registre de la population de la Ville de Bruxelles, à titre de domicile et résidence,
Bd de la Senne, 51 *le* 6-11-1885 *venant d'Ostende.*
Rayée pour St-Gilles le 6-12-1886.
Revenue d'Anderlecht à la Petite rue des Bouchers 14, *le* 13-8-1891.
Passée le 23-5-1892 *Bd du Hainaut* 43 *jusqu'au* 4-4-1908 *date de son décès survenu à Bruxelles.*
Fait à Bruxelles le 5 *juin* 1947.

Pour le Bourgmestre,
l'Echevin délégué :
Signé : *M. A. Van den Heuvel.*

VILLE DE BRUXELLES

Le Bourgmestre

Certifie que la nommée PINCEMAILLE Eveline Alice née à Menin le 3 février 1863
épouse DONCKERWOLCKE Edmond Emile Joseph
marchande tabacs cigares, de nationalité belge
a été inscrite aux registres de la population de la ville de Bruxelles, à titre de domicile et résidence.
Bd de la Senne 51 le 6-11-1885 venant d'Ostende
Rayée pour St-Gilles le 6-12-1886, revenue d'Anderlecht à la Petite rue des Bouchers 14 le 13-8-1891.
Passée le 23-5-1892 Bd du Hainaut 43.
Rayée pour Beaumont le 25-4-1898,
revenue de Beaumont le 2-5-1911 au Bd du Hainaut 43.
Rayée pour Uccle, rue de Nieurvenhove 42 le 4-9-1925.
Fait à Bruxelles le 5 juin 1947.

Pour le Bourgmestre,
l'Echevin délégué :
Signé : *M. A. Van den Heuvel.*

Que Me Flagey reçoive ici l'expression de ma profonde reconnaissance pour les précieux renseignements qu'il a bien voulu m'adresser.

★

Pour conclure, nous savons à présent :

que ce portrait de Rimbaud est absolument authentique et qu'il a été exécuté à l'époque;

que le peintre Jef Rosman a existé et qu'il résidait à Bruxelles entre 1866, date de son recensement, et 1878, date de son départ pour Liége.

que nous n'avons aucune raison de douter qu'il ait connu Rimbaud et qu'il ait fait son portrait d'après nature après le drame de Bruxelles à une époque où celui-ci y était totalement inconnu comme poète;

que la légende figurant sur le tableau nous paraît décisive et d'une importance capitale pour déterminer la date d'exécution : « Portrait du *Français* Arthur Rimbaud, blessé après boire par son intime le *Poète* français Paul Verlaine, *sur nature* par Jef Rosman »;

que Mme Pincemaille a également existé et que, selon toute vraisemblance, elle a hébergé Rimbaud, puisque le portrait a été exécuté chez elle; mais qu'elle n'a été inscrite dans les registres de l'état civil belge qu'à partir du 6 novembre 1885;

qu'elle est *revenue* à la Petite rue des Bouchers en 1891, ce qui permet de supposer qu'elle y avait déjà été en 1873. Il est d'ailleurs fréquent en Belgique de changer souvent de domicile et même de ville et de revenir plusieurs années après à la même adresse y tenir le même commerce. Pour ne citer qu'un exemple, Mme Pincemaille Eveline, passée le 23 mai 1892 boulevard du Hainaut, 43, et rayée pour Beaumont (province du Hainaut) le 25 avril 1898, est revenue de cette ville au même boulevard du Hainaut, 43, le 2 mai 1911, c'est-à-dire vingt ans après.

Il nous est évidemment impossible avec les seuls renseignements que nous possédons aujourd'hui de fixer avec précision la date de l'exécution du tableau, mais tout plaide en faveur de l'hypothèse qu'il a été fait aussitôt après le drame. On peut même admettre que le peintre avait fait un simple croquis de Rimbaud d'après nature et qu'il a peint le tableau ainsi que la légende postérieurement et à l'insu du poète. De toutes façons, ce nouveau portrait de Rimbaud est d'un intérêt considérable et constitue le document le plus extraordinaire que nous possédions sur la physionomie du plus grand phénomène de la Poésie française.

LE DÉPART

par **ELISABETH BOWEN.**
Traduction de René Leplat.

Ce matin-là tout le monde s'était réveillé de bonne heure à la « Maison Blanche », même le chat. Dans l'épaisse lumière de l'aube, Polyphème, fait sans précédent à pareille heure, se faufila en haut de la maison et se mit à miauler à la porte de la jeune Mrs. Charles, où la lumière d'une bougie faisait au sol une pâle raie jaune. Par une matinée ordinaire il n'aurait pu s'échapper si facilement de la cuisine, mais la porte du sous-sol n'avait pas été fermée; et les autres portes en bas étaient restées ouvertes, toute la maisonnée étant montée se coucher dans la fièvre des préparatifs. Le sommeil ne devait être qu'un entr'acte, et, pour beaucoup, il fut léger et intermittent. Les pièces étaient jonchées d'objets qui semblaient avoir été posés là provisoirement; des malles cordées étaient empilées dans l'entrée, et la table du petit salon, qui avait attendu toute la nuit avec le breakfast à demi préparé, quitta son air de fantôme et petit à petit reprit corps lorsque l'aube se glissa entre les rideaux.

La jeune Mrs. Charles alla pieds nus jusqu'à la porte et, frissonnante, laissa entrer Polyphème. Elle était encore en pyjama, mais ses deux valises étaient emplies jusqu'aux bords avec du papier de soie étalé sur le dessus : sans doute depuis des heures circulait-elle dans sa chambre. Elle avait, par superstition, toujours un peu peur de Polyphème, et s'efforçait dans toutes les occasions de rechercher sa faveur; son air d'omniscience lui en avait complètement imposé. Maintenant qu'il était là, elle se sentait un peu moins sûre d'elle-même; elle demeura immobile un instant, une main sur le bouton d'un tiroir de la commode, et porta l'autre à son front : qu'était-elle donc en train de faire? Par les rideaux entr'ouverts le jour entrait peu à peu et, en les enveloppant, donnait plus de solidité aux objets qui jusqu'alors n'avaient été que

d'incertaines silhouettes tremblotantes dans la lumière de la bougie. Ainsi les craintes de la nuit cédaient la place aux réalités de la journée.

Polyphème continua à rôder autour de la chambre, regardant dans le vague d'un air mauvais. Bientôt Agatha frappa à la porte et entra; elle était en peignoir, ses nattes pendaient de chaque côté de sa bonne longue figure. Elle apportait une tasse de thé.

« Vous devriez boire ceci, dit Agatha. En quoi puis-je vous aider? » Avec son bon sens habituel et sa façon tranquille de faire les choses, elle ouvrit un peu plus les rideaux pour encourager la lumière du jour à entrer. Se penchant un instant par la fenêtre, elle respira en connaisseur l'air du matin; les hautes collines dénudées étaient enveloppées, plutôt que cachées, par la brume. « Vous allez avoir une belle journée », dit-elle.

Mrs. Charles frissonna, puis se mit à tirer son peigne dans ses cheveux courts. Depuis longtemps réveillée, elle avait de la journée une impression différente de celle d'Agatha; elle regarda sa belle-sœur d'un air défait. « J'ai rêvé, rêvé, dit Mrs. Charles. Je ratais sans cesse le bateau et le voyais partir du quai à la dérive; et lorsque je me suis tournée pour revenir vers vous, toute l'Angleterre partait aussi à la dérive dans l'autre direction, et je ne sais pas où j'ai été laissée — et j'ai rêvé aussi, bien sûr, que je perdais mon passeport. »

« On dirait que vous n'avez encore jamais voyagé », dit tranquillement Agatha. Elle s'assit sur le pied du lit — où Mrs. Charles venait de dormir pour la dernière fois — et secouant les vêtements de Mrs. Charles, les lui tendit un à un en la regardant s'habiller comme si celle-ci avait été une enfant. Mrs. Charles sentit que c'était avec émerveillement qu'elle était regardée; à la Maison Blanche elle était consciente de sa petite taille et de sa jeunesse, comme des seules choses qu'elle pouvait leur offrir à nouveau chaque jour pour les adoucir et leur plaire.

En mettant les vêtements qu'elle allait si longtemps porter, elle commençait à se sentir cérémonieuse et réservée, elle devenait la femme de l'honorable banquier qu'elle partait retrouver à Lyon. L'expression de ses pieds dans ces nouvelles chaussures de golf lui était étrangère : c'étaient les pieds d'une « gentille petite femme ». Ce sentiment d'étrangeté se répandait jusqu'aux extrémités de sa personne, et ses cheveux

même avaient pris sur sa tête un contour différent. Pendant un instant le visage d'un fantôme de l'avenir apparut dans le miroir et fixa ses yeux sur elle. Elle se tourna rapidement vers Agatha, mais pendant qu'elle boutonnait le col de son corsage, sa belle-sœur l'avait quittée pour aller en bas calligraphier des adresses sur de nouvelles étiquettes. Agatha s'était avisée que les bagages auraient moins de chances de se perdre (éventualité qui semblait hanter cette famille sédentaire) si à Paris, où elle devait les enregistrer à nouveau, Louise y attachait de nouvelles étiquettes avec des instructions plus explicites. Agatha était partie, et la tasse de thé, qui n'avait pas été touchée, refroidissait sur la coiffeuse.

Sans les affaires de Louise, la chambre paraissait nue et prenait un air distant comme si elle avait déjà oublié son occupante, qui, dans la brutalité du départ, l'avait elle aussi oubliée; sans doute réapparaîtrait-elle rétrospectivement avec assez de netteté pour lui causer une sorte de tourment. C'était une chambre mansardée plutôt petite, tendue d'un papier fané envahi de roses grimpantes. Avec ses rideaux blancs il n'y faisait jamais complètement sombre; la vie personnelle de cette chambre était si évidente que Louise avait pu l'aimer non pas comme on aime une chose inanimée, mais avec intimité et le sentiment d'un amour partagé. Du lit, par l'unique fenêtre, on ne pouvait voir que le ciel ou parfois un léger rideau de pluie; en se levant, on découvrait des champs nus et sauvages et une ligne d'horizon ininterrompue qui soulignait la sécurité de la maison.

La chambre se trouvait à l'étage supérieur, dans un des pignons; une nombreuse famille ne peut s'offrir le luxe d'une chambre d'ami de quelque prétention. Pour en descendre il fallait ouvrir la barrière qui, à la première marche de l'escalier, protégeait la nursery. La dernière fois que Charles était revenu à la maison, cette barrière avait été la cause d'un incident bien malheureux; il s'y était écorché les tibias et, furieux, avait crié à sa mère qu'il aimerait bien savoir pour quel usage cette chose était *encore* là. Louise se rendait parfaitement compte que c'était pour les enfants de Charles qu'on la gardait.

Lors de son premier séjour ici avec Charles, elle était à peine montée au second étage où, dans l'ancienne nursery, les plus jeunes des filles couchaient. Il n'y avait pas eu alors avec elles d'échange de confidences; Charles et Louise occu-

paient très conjugalement une chambre que Mrs. Ray leur avait abandonnée et qui, depuis son mariage, avait toujours été la sienne. Ce ne fut pas avant que Louise y revînt seule que la Maison Blanche lui ouvrit ses bras et qu'elle commença à être conquise par cette plénitude, cette intimité et la bizarre réclusion de la vie de famille. Les filles et elle se rendaient dans leurs chambres de fréquentes visites; Doris racontait de longues histoires de l'Ecole Supérieure, Maisie était toujours à la veille d'une affaire de cœur, et la grande et grave Agatha commençait à abandonner les manières cérémonieuses par lesquelles elle avait jusqu'ici accueilli une femme mariée et une belle-sœur. Et, pensait Louise, si Agatha avait été capable d'oublier son frère Charles, elle aurait bientôt pu ne me considérer que comme son propre enfant.

Cela aurait été épouvantable si, comme il s'en était fallu de peu, Louise avait oublié d'emballer la photographie de Charles. Cette photo d'art en sépia, dignement encadrée, était depuis trois mois appuyée là contre la cheminée, et avant de s'endormir, ou lorsqu'elle s'éveillait, la jeune épouse, instinctivement, en détournait toujours son regard. Avant de fermer la valise elle souleva un coin du papier de soie, tâta du doigt le bord du cadre et se sentit rassurée. Oui, elle était bien là, couchée face en-dessous, enveloppée dans un peignoir, mais avant de la voir à nouveau elle aurait revu l'original. Le fils et le frère qui exerçait sa domination sur la Maison Blanche l'attendrait à Lyon sur le quai de la gare pour l'envelopper, elle, réellement.

Mrs. Charles jeta encore une fois un regard autour de la chambre et descendit lentement l'escalier. Elle pouvait entendre à travers la maison des portes s'ouvrir et se fermer, et des gens s'affairer à cause d'elle. Elle se sentit honteuse d'avoir fini d'emballer et de n'avoir rien d'autre à faire. Chaque fois qu'elle avait imaginé son départ de la Maison Blanche, cela avait été le soir, les rideaux tirés, et toutes elles n'étaient venues à la porte qu'une minute pour lui dire au revoir, puis s'en étaient retournées au coin du feu. Cela avait été plus douloureux ainsi, mais en quelque sorte plus facile. Maintenant elle se sentait seule; toutes l'avaient quittée, il n'y avait plus personne.

Elle entra timidement dans le petit salon, comme si c'était la première fois, et s'agenouilla sur le tapis devant le feu qui prenait vie. Il y avait une odeur âcre de fumée; de courtes

flammes minces se tordaient et crachaient dans le petit bois. Un grand miroir qui descendait jusqu'au plancher lui renvoya son image agenouillée, petite et enfantine, au milieu du grave mobilier d'acajou; c'était plutôt la petite fille qui rentre à l'école que la femme qui va retrouver un époux viril et généreux, et qui l'aime. Ses cheveux blonds, taillés courts, étaient roulés contre les joues et coupés en frange au-dessus des sourcils. N'ayant jamais eu de foyer auparavant, elle avait jusqu'à ces tout derniers temps pu se vanter de n'en avoir jamais eu la nostalgie. Après son mariage, elle avait habité avec Charles dans plusieurs maisons, mais sans acquérir la nostalgie du foyer.

Elle espérait qu'après tout personne n'allait venir avant un moment; ayant tourné la tête elle regardait la pelouse avec sa frange d'arbres, où s'accrochait encore la brume, et trois merles qui sautillaient sur le gazon. Les trois merles lui révélèrent tout d'un coup ce que c'était de partir; comme si elle eût reçu depuis longtemps déjà un coup de couteau, et que seulement maintenant elle sentît la lame. Elle ne put détourner les yeux des merles que lorsque l'un d'eux fila vers les arbres en lançant une longue note flûtée, et que les deux autres le suivirent. Polyphème, entré derrière elle dans le salon, les regardait, collé à la vitre.

« Polyphème, dit Mrs. Charles de sa voix étrangement peu enfantine, te fais-tu quelque illusion? » Polyphème fouetta l'air de sa queue.

Vers midi (lorsqu'elle serait à Douvres), le feu brûlerait avec entrain, mais alors le soleil inonderait la pièce et personne n'aurait plus du tout besoin de feu. Les matinées n'étaient pas encore froides, les jeunes filles étaient toujours en train d'aller et venir et c'était seulement à cause de son départ qu'on avait allumé le feu. Peut-être Agatha, qui avait de la considération pour les choses comme pour les personnes, viendrait-elle s'asseoir dans son voisinage avec sa corbeille à ouvrage, en semblant heureuse de profiter de sa chaleur. « Sans doute n'y aura-t-il pas de feu à Lyon », pensa Mrs. Charles. Demain soir, quelque part, dans quelque chambre étrangère, lorsque les mots tendres auraient été dits ou bien pendant une pause, Charles se renverserait dans son fauteuil avec un brusque soupir, bomberait la poitrine, allongerait les jambes et dirait : « Eh bien! allons. Parle-moi de la famille. »

Alors il faudrait lui parler de la Maison Blanche. Les joues lui brûlaient en pensant à la façon de lui dire tout cela. Rien ne permettait de croire que Maisie ou Agatha se marieraient bientôt. C'était ce que Charles désirerait surtout savoir au sujet de ses sœurs. Il avait un sain mépris de la virginité. Quant à Doris, pour qui il éprouvait plutôt de l'admiration, il voudrait savoir « quelle tournure elle prenait ». Les sœurs de Charles donnaient ainsi l'impression de jeunes personnes assez redoutables et pas du tout de celles qu'Agatha, Maisie ou Doris auraient aimé à fréquenter. Charles trouvait drôle, et il en parlait souvent, qu'Agatha désirât à un tel point avoir des enfants et qu'elle s'attendrît tellement et devînt toute gênée lorsque le mot de bébé était prononcé.

« Tu peux être sûre qu'elle sera aux petits soins pour les nôtres », avait-il coutume de dire. La Maison Blanche représentait néanmoins pour Charles une institution très respectable, et il était naturel aussi qu'il la méprisât. D'abord il faisait en partie vivre sa mère et ses sœurs, ce qui les mettait tous dans une situation défavorable. Mais c'étaient de bien bonnes créatures. Mrs. Charles était là, agenouillée, les mains sur les genoux, et petit à petit ses poings se serraient de colère et d'impuissance.

Mrs. Ray, la mère de Charles, tout à coup s'agenouilla près de la femme de Charles, et, sans dire un mot, lui mit le bras autour des épaules. Elle faisait ces gestes impulsifs avec grâce. Mrs. Charles se détendit et s'appuya un peu sur l'épaule charitable. Elle n'avait rien à dire. Toutes les deux elles regardaient le feu se débattre en écoutant la pendule de l'entrée détailler les secondes.

— Etes-vous habillée assez chaudement? dit Maman au bout d'une minute. Il fait froid dans les trains. Je trouve que vous vous habillez toujours trop légèrement.

Mrs. Charles, inclinant la tête, déboutonna son manteau et montra un tricot à côtes passé par-dessus sa blouse.

— J'ai été raisonnable! fit-elle fièrement remarquer.

— Vous êtes en train de devenir une petite personne tout à fait raisonnable, dit Maman gaîment. Je ne serais pas étonnée que Charles remarque un changement. Dites à Charles de ne pas vous laisser sortir dans l'humidité avec vos souliers du soir. Mais je suis sûre qu'il sait bien s'occuper de vous.

— Pour ça oui, dit Mrs. Charles en hochant la tête.

— C'est que, vous savez, nous vous chérissons.

Maman ramena un peu en arrière sur la joue, en les caressant, les cheveux de Mrs. Charles et la contempla comme un aimable sceptique regarderait quelque miracle.

— Pensez à m'écrire au sujet de l'appartement; je veux tout savoir : la couleur du papier, la vue des fenêtres, la dimension des pièces. Demain, nous serons en train de penser à vous deux.

— Moi aussi je penserai à vous.

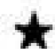
— Certainement pas, dit Maman, écartant définitivement cette possibilité.

— Peut-être pas, en effet, rectifia rapidement Mrs. Charles.

Charles, le fils de Maman, était généreux, sensible, brave et perspicace. On sentait partout à la Maison Blanche l'empreinte de sa personnalité, de ce qu'il avait accompli, de ce qu'il avait dit. Parfois, alors qu'on y parlait de lui, Louise le voyait apparaître et poser sur elle un regard brillant, tellement saisissant, tellement étrange, que pendant de longs moments elle tombait amoureuse de cet inconnu, comme n'aurait pas dû faire une femme mariée. Il était silencieux, mais s'il parlait peu, il observait bien; il possédait une infaillible compréhension et entrait profondément, semblait-il, dans la vie de ses sœurs. Et comme il était bon! et tellement désireux que toutes elles soient heureuses. Sa façon de prévenir vos propres désirs était vraiment extraordinaire. Et avec cela, il pouvait être incomparablement drôle — il fallait, par exemple, l'entendre se moquer d'Agatha! C'était, en somme, un chevaleresque personnage au-dessus des conventions d'aujourd'hui. Sa petite femme était arrivée à la Maison Blanche toute rayonnante encore de la flamme de son merveilleux amant. Ce n'était pas étonnant qu'elle fût tellement silencieuse; et toutes elles s'efforçaient, sur son visage secret et sensible, de saisir le reflet de Charles.

La pensée de leur Charles sans sa Louise, alors dans tout son épanouissement, les inquiétait et leur serrait le cœur. Et Charles, lui, à Lyon, solitaire, arpentant la ville après le travail pour chercher un appartement! Le départ de Louise pour aller le retrouver dans le foyer qu'il avait trouvé pour elle, sa chambre là-haut déjà déserte et désolée, la sensation de vide qui les menaçait, tout cela leur donnait l'impression qu'elles étaient en train d'accomplir un sacrifice. Les jeunes filles étaient graves, avec des visages de madones flamandes; Doris réussissait à ressembler un peu à Charles, mais sans

être belle. Elles étaient enjouées de nature, mais humbles lorsqu'elles songeaient à elles-mêmes; il fallait que Louise eût en elle beaucoup d'amour pour tant leur en donner alors qu'il y avait un Charles dans sa vie.



Mrs. Ray, en grognant après ses « jointures toutes ankylosées », se leva du tapis devant le feu et s'assit sur une chaise. Elle voulait dire quelque chose, mais ne se sentait pas tout à fait prête à le dire, pas avant de s'être mise à son tricot. Elle avait espéré terminer cette paire de chaussettes à temps pour que Louise l'emportât avec les autres chaussettes de Charles : elle n'avait pas pu. — Mrs. Ray soupira : « Vous rendez mon garçon très heureux », dit-elle avec des signes évidents de la difficulté qu'on a à exprimer de telles choses.

Louise pensa : « Oh! comme je vous aime! » Il y avait dans les mains, les cheveux, l'expression, la façon d'être en général de Maman quelque chose qui prenait complètement possession de son cœur, quelque chose dont, pensait-elle, elle ne pourrait se passer pour vivre. Agenouillée, elle fixait les yeux sur Maman, elle était toute en émoi. Pourquoi être si seule, pourquoi ne pouvoir jamais échapper? Elle était vraiment trop seule, ça n'était pas supportable; même pour l'amour de la Maison Blanche. Non, surtout ce matin, d'aussi bonne heure, désorientée et secouée déjà par la perspective du voyage, avec ses poignets si froids et l'appréhension du mal de mer qui lui serrait l'estomac. Ne pas pouvoir communiquer ce qu'on ressentait, même au sujet de ces choses, de ces petites misères physiques, Mrs. Charles en était toute accablée. Elle était fatiguée d'être courageuse toute seule, elle allait abandonner la lutte.

C'est auprès des mères qu'on trouve la compréhension et le réconfort. Elle aurait voulu poser sa tête sur un sein, ce sein, et dire : « Je suis malheureuse. Oh! aidez-moi, Je ne puis plus tenir. Je n'aime pas mon mari. C'est la mort d'être avec lui. Il est magnifique, mais il n'est absolument bon à rien. » Elle avait besoin d'être fortifiée.

— Maman, dit Louise.

— Mm—mm?

— Si les choses ne tournaient pas bien là-bas? Si on n'était pas toujours une bonne épouse?

Maman lissa son tricot et se mit à rire; d'un petit rire tenace et résolu.

— En voilà une affaire! dit-elle. En voilà une idée!

Louise entendit des pas dans l'entrée et se mit à se pétrir les mains, se tirant désespérément sur les doigts.

— Maman, dit-elle, je sens que...

Maman la regarda; par ses yeux Charles regardait. Le regard assuré et doux, l'échange de regards, dura un long moment. Des pas pressés approchèrent sur le dallage du vestibule.

— Je ne peux pas y aller...

Doris entra, portant la théière. C'était encore une enfant, ses mouvements étaient gauches et puissants, plutôt comme ceux d'un garçon. C'est elle qui aurait dû être Charles. Sa lourde natte culbuta par-dessus son épaule lorsqu'elle se pencha pour poser la théière, ronde et brune avec un reflet bleuâtre. Le sommeil et les larmes dans l'obscurité avaient gonflé ses paupières, qui ne semblaient s'ouvrir qu'avec difficulté : ses petits yeux disparaissaient dans son visage. « *Breakfast* », dit-elle plaintivement.

Rose, la bonne, apporta un plat d'œufs à la coque — agréables et légers, avant le voyage — et les posa sur la table avec un air de sympathie.

« Même Rose, pensa Mrs. Charles en se levant et s'approchant de la table avec obéissance, parce qu'elles attendaient toutes cela d'elle, même Rose. » Elle regarda les tasses du petit déjeuner parsemées de coquelicots, comme si elle ne les avait jamais vues auparavant ou bien qu'elle préparait un inventaire. Doris s'était mise à manger comme si rien d'autre n'importait. Elle ne faisait nulle attention à Louise, prétendant, peut-être, pour se faciliter les choses, que Louise était déjà partie.

— Oh! non, Doris, pas la cravate de *tussor* avec la blouse *rouge!*

Si nombreuses que fussent les choses que la Maison Blanche pût enseigner à Mrs. Charles dans le domaine du bon sens, c'était sa mission à elle de faire leur éducation sur la question du vêtement :

— Non, dit Mrs. Charles avec une indignation parodiant l'horreur, pas pour mon dernier jour!

— Je me suis habillée dans le noir; je n'y voyais pas très bien, dit Doris.

— On ne vous donnera pas d'œufs pour votre petit déjeuner en France, dit Maisie, avec un certain air de triomphe, en entrant et allant s'asseoir.

— Je me demande comment sera l'appartement, dit Maisie. Ecrivez-nous sans faute de quoi il a l'air, décrivez-nous les papiers des chambres et tout.

— Imaginez, dit Doris, Charles en train d'acheter le mobilier! *Donnez-moi une chaise! Bien, Monsieur. Non. Ce n'est pas assez confortable pour ma femme.*

— Oui, je vois cela, dit Maisie riant aux éclats. Et puis, peut-être que l'appartement se trouvera aux étages supérieurs!

— Il y aura le chauffage central et des poêles. Une douce chaleur. Pour une fois elle n'aura vraiment pas froid.

Mrs. Charles avait toujours froid : c'était un des sujets de plaisanterie de la maison.

— Le chauffage central donne une chaleur lourde.

Doris quitta tout à coup le ton de la conversation pour s'écrier avec véhémence :

— Oh! Louise, vous en avez de la chance!

Les rues et les hautes maisons pâles dans la lueur du soir : Louise marchant dans la rue avec Charles. Des Français courant en vêtements de travail bouffants (ainsi les voyait Doris), des caniches, des jeunes filles en robes à carreaux mettant les volets des boutiques, des Françaises sur des balcons de fer, se penchant, regardant Charles monter la rue avec Louise et aider Louise à traverser la rue; Charles et Louise ensemble. Une porte, un ascenseur, un appartement, une chambre, un baiser! « Charles, Charles, tu es tellement merveilleux! Maman t'aime et les filles t'aiment et moi je t'aime! » « Brave petite femme! » Un rideau français s'agitant au grand vent frais, la ville sous les toits — oubliée! Doris contemplait tout cela; Louise contemplait Doris.

— Oui, dit Louise en souriant, j'ai en effet de la chance.

— Quand ça ne serait que d'aller en France, dit Doris en regardant devant elle avec ses yeux de bon chien.

Louise aurait voulu prendre la France dans ses deux mains et lui en faire cadeau.

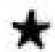
— Tu y viendras bientôt, Doris; un de ces jours. (Charles n'y consentirait probablement pas, et, de toutes façons, pouvait-on oser introduire la Maison Blanche dans l'appartement?)

— Vous croyez vraiment?

— Pourquoi pas, si Maman peut se passer de toi?

— Louise! s'écria d'un ton de reproche Maisie qui n'avait cessé d'observer Louise, vous ne mangez pas!

Agatha, assise à côté d'elle, dissimula son embarras par de gentilles exclamations d'encouragement, ouvrit un œuf et le poussa vers elle d'un air enjôleur. C'était ainsi qu'on faisait manger un enfant; elle attendait le moment de faire la même chose pour le bébé de Charles et de Louise lorsqu'il serait assez grand. Louise pouvait presque en ce moment voir le bébé assis entre elles deux, et cependant n'ayant rien à faire avec elle.



— Vous seriez de retour avant la fin des deux années que je n'en serais pas étonnée, dit Maman à la surprise générale. Il était surprenant, en effet, à y réfléchir, qu'avant ce moment il n'eût pas encore été question du retour à la Maison Blanche. Elles auraient dû savoir que Mrs. Charles reviendrait, mais (semblait-il à Louise) elles n'y croyaient pas. Aussi sourit-elle à Maman comme si elles étaient en train de jouer un jeu.

— Eh! bien, disons pas plus de deux ans, affirma énergiquement Maman.

Toutes, elles évoquèrent l'avenir. Louise se vit dans la forte lumière blanche du futur arrivant à pied à la Maison Blanche et pour une certaine raison y sonnant comme une étrangère. Elle était là à sonner et sonner et personne ne répondait ou même ne regardait par une fenêtre. Elle commençait à croire qu'elle n'avait pas fait tout son devoir vis-à-vis d'elles, que quelque chose manquait. Bien sûr, il manquait quelque chose. Lorsque Louise reviendrait la prochaine fois, il faudrait leur apporter un bébé. A peine s'était-elle vue montant les marches avec un enfant dans les bras que tout de suite elle sut ce qui manquait. Comme Agatha serait ravie! Et Maisie! s'arrêterait-elle jamais d'en parler! Doris, elle, tournerait gauchement autour et ferait des plaisanteries et introduirait son gros doigt de temps en temps dans la petite main entr'ouverte comme une rose! Quant à Maman, à l'instant suprême de lui remettre le bébé, Louise, paralysée d'horreur, le laissait presque tomber. Pour la première fois elle avait regardé le visage du bébé et vu que c'était celui de Charles.

« Ça n'avancerait à rien du tout, pensa Mrs. Charles, deve-

nant froide tout à coup et se durcissant contre elles toutes, d'avoir un enfant de Charles. »

Elles étaient là, assises, sans tout à fait se regarder les unes les autres, ni tout à fait la regarder. Maisie dit (pensant peut-être à cette affaire de cœur qui ne prenait jamais complètement forme) : « Bien des choses peuvent arriver en deux ans », et se mit à rire, d'un rire confus qui trahissait son trouble. Maman et Agatha échangeaient des regards.

— Louise, n'oubliez pas de m'envoyer un télégramme, dit Maman, comme si pendant tout le temps qu'elle avait été là tellement tranquille derrière la théière elle s'était demandé si Louise s'en souviendrait.

— Ou bien Charles pourrait envoyer le télégramme.

— Oui, dit Louise, ce serait mieux.

Polyphème, sachant que c'était le moment, sauta sur les genoux de Mrs. Charles. Sa queue noire, déployée sur la nappe, fouettait l'air à droite et à gauche et détruisait le bon ordre des couteaux et des fourchettes. Son unique œil vert la perçait d'un regard sardonique. Il savait, lui! On l'avait donné à Charles lorsqu'il était un joli petit minet. Il se serrait contre elle, foulant méthodiquement le creux de sa robe et miaulant sans bruit en montrant son palais mauve.

— Demande à Charles, insinua Polyphème, ce qu'est devenu mon autre œil.

— Je sais, riposta Mrs. Charles en silence.

— Mais *elles* ne savent pas, on ne leur a pas dit; tu sais parler, moi pas; qu'en dis-tu?

— Satan! dit Mrs. Charles dans un souffle, et, fascinée, elle lui caressa le poil juste au-dessus du nez.

— C'est drôle, dit Agatha d'un ton rêveur en les observant, vous n'avez jamais aimé Polyphème, et pourtant lui vous aime. C'est une nature transparente, d'une merveilleuse honnêteté.

— Il fait dans son esprit un rapprochement avec Charles, dit Maisie prenant plaisir aussi aux rapports du chat et de l'épouse. Il est en train de lui confier quelque message, il est tellement malin!

— Trop malin pour moi, dit Mrs. Charles et elle le balaya irrévocablement de ses genoux.

Agatha devait accompagner Mrs. Charles, jusqu'à la gare; elle monta chercher son chapeau et son manteau. Mrs. Charles se leva aussi, prit sur une chaise son chapeau de feutre

souple et, devant le grand miroir, le posa sur sa tête en l'enfonçant à peine, puis arrangea de chaque côté deux mèches de cheveux contre ses joues. « Ou bien je suis en train de rêver, pensa-t-elle, ou bien je suis dans le rêve de quelqu'un. »

Doris rôda autour de la pièce et s'approcha d'elle :

— Un livre qui a été oublié, Louise; *Framley Parsonage* (1), un de vos livres.

— Garde-le-moi.

— Pendant deux ans — tout ce temps-là?

— Oui, ça me ferait plaisir.

Doris s'assit par terre et se mit à lire *Framley Parsonage.* Désirant s'échapper, elle s'y plonga profondément; et puis de quoi aurait-on pu parler? Elle était tout à coup de nouveau intimidée par Louise comme elle l'avait été au début, comme si elles ne s'étaient jamais connues — peut-être, en effet, ne s'étaient-elles jamais connues.

— Ne l'as-tu pas déjà lu?

— Non, jamais; je vous écrirai, voulez-vous, pour vous dire ce que j'en pense.

— J'ai complètement oublié ce que moi j'en pense, dit Louise debout au-dessus d'elle, riant, tout en enfilant ses gants. Elle riait comme si elle était dans une réunion d'amis et se mouvait maintenant avec aisance, obéissant à la volonté douce de Celui qui rêvait d'elle. Agatha était entrée silencieusement. « Chut! » fit-elle, tendant l'oreille vers la fenêtre; elle avait mis son manteau et son chapeau, comme si c'était elle la voyageuse. « Chut! » Elle écoutait si le taxi venait. Maman et Maisie avaient quitté la pièce.

Peut-être le taxi n'allait-il pas venir? Que se passerait-il alors? Ce serait pour Louise un coup intolérable d'être empêchée de partir; une déchirure dans la trame du rêve qu'elle ne pourrait supporter. « Faites que le taxi vienne vite! pensait-elle, priant maintenant pour son départ, faites qu'il vienne vite! »

Une telle concentration dans l'attente avait dû effrayer le taxi, car il ne se montra pas; on ne pouvait entendre aucun bruit sur la route. Sans l'hospitalité de *Framley Parsonage,* où Doris aurait-elle été en ce moment? Elle se repliait sur les pages d'un air absorbé et ne levait pas les yeux; les pages étaient minces et se tournaient avec bruit. Louise s'enfuit du salon dans l'entrée.

(1) Roman d'Anthony Trollope. (N. d. T.)

Là, dans l'entrée sombre, Maman était courbée sur la pile de malles, lisant et relisant les étiquettes à l'envers et sous tous les angles. Elle répétait souvent que les étiquettes ne sauraient jamais être trop clairement écrites. Comme Louise passait en se hâtant, elle se leva, étendit un bras et la saisit. Seulement un peu de lumière tombait par la fenêtre de l'escalier; elles pouvaient à peine se voir. Elles étaient là debout, comme deux personnages dans un tableau, sans compréhension réciproque, conçus seulement pour se faire face l'un l'autre.

— Louise, murmura Maman, s'il arrivait que les choses soient difficiles... Le mariage n'est pas chose facile. S'il vous arrivait d'être déçue... je sais, je sens que..., enfin, vous comprenez? Si Charles...

— Charles?

— Je vous aime, vous le savez. Vous me le diriez?

Mais Louise, en l'embrassant doucement et avec indifférence :

— Oui, je sais, Maman, mais il n'y a vraiment rien à dire.

LE BOTANISTE DE LA MALMAISON

AIMÉ BONPLAND

(1773-1858)

(*fin*) (1)

CHAPITRE XX

LE THÉ DU PARAGUAY

Dans son *Histoire du Paraguay,* écrite en espagnol, Carlos A. Washburn, qui fut ministre des Etats-Unis à Asuncion, explique ainsi les raisons qui déterminèrent Bonpland à s'installer dans le Corrientes : « Il avait remarqué que dans la plus grande partie de l'Amérique du Sud, on faisait grand usage du thé paraguayen ou *yerba maté,* et que ceux qui en buvaient le préféraient au thé de Chine, au café, à la coca, ou à tout autre breuvage. L'étude de cette plante lui montra qu'elle possédait toutes les qualités essentielles du thé de Chine; il pensa qu'en la cultivant et en la récoltant avec plus de soin, on pourrait étendre sa consommation à d'autres pays. Il décida donc de faire de sérieuses expériences. »

La région que le savant botaniste avait choisie pour tenter cette vaste entreprise agricole est la plaine alluviale de l'Entre Rios, connue sous le nom de Mésopotamie argentine : comprise entre les Missions au nord-est et les ondulations au sud des Rios Corrientes et Mirinay, elle présente à la vue une immense étendue de prairies parsemées de lagunes, de marais et de collines boisées; une abondante végétation de mimosées, de graminées arborescentes, d'espèces fourragères, alterne avec des bouquets de palmiers. Si ce pays est de nos jours un des plus fertiles de l'Amérique du Sud, avec ses pittoresques villages au bord des lagunes, son nombreux cheptel de bêtes à cornes, ses plantations de manioc, de maïs et d'orangers, c'est en grande partie à l'heureuse initiative de Bonpland en 1820

(1) Voir *Mercure de France*, 1er août, 1er septembre, 1er octobre.

qu'il le doit. C'est lui aussi qui contribua à fixer dans ces parages une population fortement liée au sol, métissée d'Indiens Guaranis.

Invoquons encore sur ce point le témoignage de Washburn, recueilli sur place peu de temps après la mort du planteur français : « Bonpland s'établit à Candelaria, sur la rive gauche du Parana, presque en face de Itapua, qui s'appelait alors Encarnacion. Il forma une véritable colonie d'Indiens, qu'il instruisit à cultiver la terre. Jamais il n'employait la force; mais par son seul exemple et par sa bonté, il se fit aimer au point que pour ces naturels sa parole était loi et ses ordres, religion. Il les accoutuma à vivre de leur travail, leur montrant combien il était facile, avec un peu de soin et de prévoyance, d'obtenir des vivres en abondance, au lieu de subsister par les ressources précaires de la pêche et de la chasse. Bonpland avait l'âme d'un véritable missionnaire. Très habile comme chirurgien, sa connaissance des plantes lui permettait d'opérer des cures qui semblaient miraculeuses à la simplicité des Indiens. » Cette race des Guaranis, que Bonpland avait déjà connue dans son premier voyage avec Humboldt, et à laquelle il s'était attaché, a presque entièrement disparu aujourd'hui, à l'état pur, à part quelques tribus dans les forêts du Parana ou dans le Chaco. Seule, leur langue subsiste, couramment employée. Le reste de la population primitive s'est fondu avec la population argentine après l'expulsion des Jésuites.

En somme, le savant français, entreprenant et humain, a recueilli sur place l'héritage des Missions en ruine du haut Parana, et ce n'est pas sans une intention malicieuse que Washburn louait en lui l'âme d'un vrai missionnaire. De Santa Ana à Candelaria, il retrouvait partout le souvenir des religieux expulsés : parti de Corrientes, un peu à l'aventure, avec une petite escorte, quelques domestiques et un convoi de charrettes chargées de ses énormes bagages, il s'installa sur une colline, entre deux ruisseaux, à deux lieues du fleuve, dans un ancien collège des Jésuites. Les bâtiments étaient fort délabrés; Bonpland en aménagea tant bien que mal une partie, entreprit de défricher le jardin et les environs immédiats. Puis, impatient de reprendre ses recherches scientifiques, il choisit des guides parmi les Indiens qu'il avait groupés autour de lui et explore méthodiquement la rive Sud du fleuve : dès 1821, il a déjà formé un nouvel herbier de 800 à 900 espèces de plantes, parmi lesquelles le fameux *curupay*, base de ses études sur le tanin. De nombreux échantillons zoologiques, une foule d'insectes et de coquillages, viennent s'ajouter à ses collections.

Mais il n'a pas perdu de vue le but essentiel de son exploration : la recherche et la culture intensive du *maté*. En cela

aussi, il était le continuateur de l'œuvre des Missions. Les Jésuites avaient connu les *yerbales* ou forêts de maté du Corrientes; ils s'en étaient assuré en quelque sorte le monopole; sur une très vaste étendue, depuis la sierra d'Amanbay jusqu'au bassin du Jeguy et d'Ipané, ils pratiquaient en grand la cueillette de la précieuse plante et en tiraient un gros revenu. Après l'expulsion des missionnaires, il en fut de leurs entreprises agricoles comme de leurs bâtiments culturels : abandonnés, les *yerbales* retournèrent à la brousse. Bonpland entreprit d'exploiter les mieux conservés. D'après les récits des Indiens, c'était maintenant dans le bassin de l'Uruguay, à une trentaine de lieues à l'est de Santa Ana, que l'on trouvait les meilleures espèces de maté à l'état naturel. Aussitôt, il se met en route, et ses recherches sont si fructueuses qu'en peu de temps il découvrit une demi-douzaine de variétés excellentes, auxquelles son souvenir est demeuré attaché.

Le nom scientifique du maté est *Ilex paraguayensis.* Et voici les six espèces identifiées par Bonpland dans les montagnes de Santa Cruz, sur les bords ou dans les forêts du Parana : *ilex theezans, ilex ovalifolia, ilex amara, ilex crepitans, ilex giganea, ilex Humboldtiana,* ce dernier étant un hommage d'amitié fidèle rendu par le botaniste au compagnon de son grand voyage.

Mais la découverte de la plante elle-même était peu de chose, si l'on ne parvenait pas à en améliorer la culture, à en perfectionner et à en étendre l'usage. Sur ce point, Bonpland se mit sagement à l'école de ses colons indiens, les Guaranis, grands consommateurs de maté. Il avait observé sur eux, dès 1802, l'effet que produisait la plante mâchée pendant les marches épuisantes, ou absorbée en décoctions à l'étape; il savait qu'elle empêchait la fatigue, en stimulant l'activité physique. Ses analyses lui prouvèrent que le maté devait avoir un effet analogue sur l'activité intellectuelle, à cause de la caféine dont il renferme une certaine quantité. Plus que jamais, il pensa que ce produit pouvait rivaliser avec la kola, le thé ou le café. Encore fallait-il l'utiliser correctement, pour en conserver toute l'efficacité, tout en flattant le goût. Bonpland apprit des Guaranis à préparer l'infusion dans une sorte de calebasse, dont le nom indien, *maté,* est passé à la plante, et à y ajouter, suivant les possibilités, du jus de citron, du caramel ou de la vanille, qui en relèvent la saveur.

Il ne lui restait plus qu'à acclimater dans ses plantations de Santa Ana les plus vigoureuses espèces d'*ilex* et les plus recherchées. Un peu plus d'un an après l'arrivée de Bonpland dans le Corrientes, sa petite colonie était en pleine prospérité, grâce à l'extraordinaire fertilité d'une terre noire, limoneuse, propre aussi bien aux cultures des zones tempérées et aux

pâturages qu'aux cultures tropicales. Autour de l'espace défriché, de vastes solitudes, des bois épais encore inexplorés, et qui inspiraient aux Indiens une terreur superstitieuse, ravivaient pour le grand voyageur ses premières impressions de la nature équinoxiale : comme autrefois sur les bords de l'Orénoque, il lui arrivait, par les belles nuits claires, d'entendre le feulement des tigres mêlé au glapissement des singes hurleurs, qui constituaient avec les caïmans et les ours la faune du pays. Des bois de lauriers noirs, d'acajous, de cèdres et d'ébéniers, des bouquets de palmiers bordaient la plantation. Dans son domaine, Bonpland avait acclimaté et cultivait avec succès presque tous les arbres fruitiers et les légumes d'Europe, mêlés aux plus belles espèces du climat tropical : pêchers, pruniers, cerisiers, pommiers et poiriers, vignes, oliviers et mûriers, pommes de terre, maïs, artichauts, haricots de toute sorte, alternaient avec les orangers, les cédrats et les citronniers, les ananas, les goyaviers, les bananiers et les cotonniers, le thé de Chine, le manioc, le riz, le tabac, la vanille et la canne à sucre.

La féconde activité, le généreux désintéressement d'un homme qui n'avait en vue que les intérêts de l'humanité et le bien-être de ses semblables, n'auraient dû porter d'ombrage à personne. Mais Bonpland avait un dangereux voisin en la personne du Dr Gaspar Rodriguez Francia, dit le *Supremo,* dictateur du Paraguay depuis 1820.

Assez au courant des choses d'Amérique pour flairer le danger et essayer de le conjurer, connaissant, en particulier, l'orgueil du dictateur et sa farouche xénophobie, l'intègre Français avait pris loyalement les devants, en informant Francia de son installation à Santa Ana, de la colonie indienne qu'il y avait formée et des cultures qu'il comptait y pratiquer. Cette démarche tendrait à prouver que, malgré l'assurance du gouverneur du Corrientes, le territoire concédé par Ramirez était l'objet, de la part du gouvernement paraguayen, sinon d'une contestation légalement défendable, du moins de prétentions non dissimulées. En fait, depuis son arrivée au pouvoir absolu, Francia avait toujours surveillé avec une défiante et jalouse attention cette région d'Entre-Rios qui le séparait du Brésil et de l'Argentine. Il entretenait en permanence plusieurs agents de sa police secrète pour espionner toutes les allées et venues suspectes dans la province de Corrientes qui échappait à sa juridiction. L'emplacement des anciennes missions de Santa Ana était précisément au nombre des territoires sur lesquels il avait jeté son dévolu, et dont il revendiquait la possession, bien que le cours supérieur du Parana, encore très large à cet endroit, forme une limite naturelle indiscutable entre les deux Etats. Aussi le dictateur

était-il parfaitement au courant des entreprises de Bonpland sur sa plantation. Il ne pouvait ignorer, entre autres choses, que le Français cultivait en grand le maté, crime irrémissible aux yeux d'un homme qui prétendait assurer à son pays le monopole de ce précieux produit.

En 1821, à peine au début de sa dictature, encore mal assuré de son pouvoir et des moyens qu'il comptait employer pour le maintenir tout en faisant la grandeur et la prospérité de sa patrie, Francia n'avait pas compris les dangers de la monoculture et conçu les principes d'une économie dirigée sinon plus libérale, du moins plus intelligente. A cette époque, il jouait toute la fortune du Paraguay sur le maté. Plus tard seulement il reconnaîtra, et précisément par l'exemple de Bonpland, quel intérêt il y avait à substituer les procédés de culture intensive à ceux d'une culture extensive empirique et routinière; il renoncera aux vieilles méthodes agricoles des indigènes; surtout, il favorisera les plantations de riz, de manioc, de coton, de blé, de plantes oléagineuses, l'élevage des chevaux et des bovins. Mais il y a des leçons qu'un despote n'aime pas à recevoir et qu'il fait payer cher à celui qui les lui donne, même sans le vouloir.

Au moment où la petite colonie de Santa Ana était en pleine prospérité, sous la direction bienveillante d'un homme qui, selon l'expression de Washburn, n'avait pas d'autre ambition que de « surprendre les grands secrets de la nature, pour savoir jusqu'à quel point les fruits de la terre pouvaient être utiles à ses frères », cet homme, respecté instinctivement même des plus grossiers *gauchos*, fut l'objet d'un attentat inouï.

Occupé de ses travaux scientifiques, conscient de ses droits et sachant qu'il ne faisait de mal à personne, Bonpland ne prêta aucune attention à une première démonstration qui, en novembre 1821, aurait dû l'alerter : deux officiers paraguayens, accompagnés de quelques hommes, traversèrent le fleuve et s'avancèrent jusqu'aux abords de la plantation. En réalité, il étaient chargés de reconnaître si les colons étaient en état de résister à une attaque brusquée et quelles forces ils pouvaient opposer à une troupe régulière. Mais à Santa Ana, on avait à ce moment bien d'autres soucis que celui des armes et des combats. Le savant français touchait au terme d'une découverte essentielle sur la fabrication de l'indigo : dans un laboratoire agreste, quelques Indiens s'activaient autour des cuves et des alambics improvisés où l'on distillait de grandes quantités d'une plante nouvelle, le *caa-oli*, que Bonpland avait reconnue particulièrement riche en matière colorante. Brusquement, le 7 décembre, quatre cents soldats de Francia envahirent la colonie. Ils avaient traversé en canots le Parana, d'Ytapua sur la rive nord à Candelaria sur la rive sud; se

répandant à travers les champs et les prairies, ils massacrèrent la plupart des colons mâles, égorgèrent le bétail, pillèrent les cases, et finalement incendièrent toute la plantation. Quelques Indiens échappés à la tuerie, avec les femmes et les enfants, purent s'enfuir dans les bois. Accouru au bruit, d'abord muet devant l'étendue et l'horreur du désastre, Bonpland éleva devant l'un des officiers une courageuse protestation; on ne lui répondit qu'à coups de sabre. A demi assommé, saignant abondamment par une blessure à la tête, il perdit un instant connaissance, ce qui lui sauva sans doute la vie. Ses agresseurs en profitèrent pour le charger de chaînes et le jeter dans un canot qui regagna la rive droite du Parana. Quand il reprit connaissance, ce fut pour prodiguer ses soins aux soldats paraguayens blessés au cours de leur facile et honteuse victoire.

Arrivé à Santa Maria, à soixante lieues au sud-est d'Asuncion, le prisonnier sera débarrassé de ses chaînes; il obtiendra de résider librement au Paraguay, mais sous la surveillance de son redoutable adversaire, qui ne lui rendra une liberté complète que dix ans plus tard, en 1831.

Pour comprendre, mais non pour justifier, un pareil acte de force, qui n'était nullement un caprice, pour expliquer aussi la conduite de Bonpland pendant ces dix années de sa vie où il fut privé de tout contact avec le monde extérieur, il faut donner une idée plus complète et plus exacte de cette redoutable figure de tyran que fut le *Supremo*. Mais le moins curieux de l'histoire n'est pas l'étrange modération dont la victime fit toujours preuve en évoquant cette période tragique de son existence et l'homme auquel il avait dû une si longue et si injuste épreuve. Citons seulement ce fragment d'une lettre qu'il écrivait à Humboldt en 1832 : « Une mauvaise étoile m'a poursuivi depuis quinze ans. J'aime à croire que je serai plus heureux depuis que j'ai quitté le Paraguay. Jamais je n'avais donné lieu à aucune plainte, j'avais toujours tâché de gagner l'estime de tous. »

Depuis quinze ans; or, sa détention n'en a duré que dix, et quinze ans nous font remonter à 1817. Est-ce à dire que notre cher savant met sur le même plan que la quasi-servitude à laquelle l'avait réduit un régime odieux, les tiraillements, puis la rupture avec sa famille de La Rochelle, que son mariage avait entraînés, ainsi que les quatre années de vie conjugale qui récompensèrent si mal une passion si fidèle? Volontiers il nous ferait croire que, pour lui, les chaînes de l'hymen ont été aussi pesantes que celles de la tyrannie. Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'au Paraguay, entre les griffes du *Supremo*, il s'est senti définitivement, délicieusement à l'abri des entreprises obstinées de « la petite femme ». Elle tentera pourtant

de l'y poursuivre. Mais à ces contestables raisons de la magnanimité dont Bonpland a fait preuve envers son persécuteur, il faut en ajouter une plus sérieuse, sinon moins inattendue. Dans une autre lettre à Humboldt, il se loue sans rire d'avoir eu l'occasion d'étudier de près et longuement l'admirable flore du Paraguay. Lors du grand voyage de 1800, les deux compagnons en avaient pressenti la richesse, en regrettant de ne pouvoir se détourner de leur route pour explorer ce beau pays. Vingt ans plus tard, Bonpland a pu réaliser seul ce rêve de sa jeunesse et prolonger à loisir, si l'on ose dire, une expérience si passionnante. Visiblement, il veut inspirer des regrets à son ami. Il n'y a pas de plus bel exemple de dévouement à la science et de conscience professionnelle.

CHAPITRE XXI

DANS LES GRIFFES DU SUPREMO

Le Dr Francia a réussi ce tour de force paradoxal, mais nullement exceptionnel dans l'histoire, d'être à la fois l'homme le plus justement haï de ses compatriotes et celui qui a le plus fait pour la grandeur et la prospérité de sa patrie. Bien qu'il fût parvenu au pouvoir par l'injustice et la cruauté, et qu'il s'y fût maintenu par la terreur, son prestige était si grand que, longtemps après sa mort, lorsque ses anciens sujets, délivrés de la plus implacable tyrannie, prononçaient son nom, ils baissaient la voix et se découvraient. Cet homme, en effet, a éveillé à lui seul et fortifié le patriotisme de tout un peuple; pendant les vingt années qu'a duré sa dictature, de 1820 à 1840, la prospérité et l'ordre qui régnaient au Paraguay, forment le plus saisissant contraste avec la sanglante bacchanale à travers laquelle les autres nations de l'Amérique du Sud cherchaient encore la voie de leur libre destin.

Ce qui caractérise le règne du *Supremo,* c'est avant tout son patriotisme exacerbé, c'est la bonne foi, souvent naïve, avec laquelle il s'érige en incarnation vivante du Paraguay. Rien ne décèle en lui la joie de dominer : il commande parce que sa nature est de commander et parce qu'il sait qu'il est le seul capable de diriger son pays dans l'époque troublée qu'il traverse. Pour défendre sa personne et son régime, Francia, comme tout bon dictateur, s'est d'abord entouré d'une armée solide et docile : 5.500 hommes de troupes régulières, 25.000 miliciens fréquemment appelés, composés de Paraguayens pur sang, sauf un corps de 700 lanciers indiens; tous

bien armés, bien encadrés, bien payés, et rigoureusement tenus à l'écart de la politique. Les détachements aux frontières, destinés à réprimer la contrebande et à assurer l'impénétrabilité parfaite du Paraguay, sont astreints à des exercices si fréquents et si pénibles qu'ils ne peuvent pour ainsi dire souffler. C'est un de ces corps frontaliers qui procéda à « l'opération de police » dont Bonpland avait été victime.

Car la passion dominante de Francia est sa haine de l'étranger. Il a décidé de fermer hermétiquement ses frontières : le Paraguay peut et doit se suffire à lui-même, s'affranchir de toute dépendance vis-à-vis de ses voisins, conquérir peu à peu son équilibre économique, et pour cela se recueillir dans le travail et dans un isolement total. En général, les voisins se le tiennent pour dit et les Etats limitrophes laissent la « nouvelle Chine », comme on l'appelait déjà, vivre en marge de l'humanité sa vie mystérieuse et solitaire.

Toutefois, il y eut quelques tentatives de pénétration plus ou moins clandestines. Toutes échouèrent lamentablement ou furent impitoyablement châtiées. Deux médecins génevois, Rengger et Longchamp, furent accueillis par le *Supremo;* celui-ci leur laissa pleine liberté sur son territoire, mais à la condition qu'ils s'abstiendraient de tout commentaire politique et ne partiraient pas sans l'en avoir avisé, restriction d'une inconsciente ou amère ironie. Les deux savants herborisaient à leur gré, soignaient les malades, visitaient les prisons et pouvaient se considérer comme libres, lorsqu'ils s'aperçurent qu'en réalité les frontières s'étaient complètement fermées derrière eux.

Francia, qui éprouve une certaine confiance et nourrit de chimériques espoirs à l'égard des Anglais, poursuit au contraire les Français de sa rancune obstinée, sous prétexte qu'ils refusent de reconnaître les Républiques américaines — ceci sous la Restauration et la Monarchie de Juillet. Il flairait de loin les projets de la Sainte-Alliance qui agita à plusieurs reprises le principe d'une intervention armée franco-russe, pour rétablir les droits de la monarchie espagnole en Amérique du Sud. Un de nos compatriotes, le Niçois Escoffier, ramassé mourant de faim dans le Chaco, dut subir un rigoureux internement. Mais le dictateur pratique, apprenant qu'il avait affaire à un habile tanneur, l'obligea à construire une tannerie pour utiliser tout le cuir d'un abondant cheptel qui pourrissait sur place.

Et puis vint Bonpland, lequel avait le double tort, ou le double avantage, de s'intéresser à la fois à la tannerie et au maté.

Francia, bien qu'il fût habitué par son caractère et son régime d'autocrate à ne rendre de comptes à personne, éprouva

le besoin de donner une apparence de légalité à une mesure dont l'arbitraire sautait aux yeux. Les titres de Bonpland, les autorités et les appuis qu'il sentait derrière le savant français et qui allaient bientôt se manifester, firent peut-être réfléchir un homme qui ne reconnaissait d'autre puissance que la sienne.

Deux arguments reviennent sans cesse dans ses discours ou sous sa plume, quand il condescend à s'expliquer à ce sujet. Bonpland a occupé indûment un territoire qui appartient au Paraguay, et il a pratiqué en grand une culture dont le Paraguay se réserve le monopole. On peut aussitôt remarquer que si Francia s'était senti sûr de ses droits sur Santa Ana, d'une part, c'est au gouvernement du Corrientes qu'il aurait formulé sa plainte; en outre, il n'aurait pas fait détruire une plantation florissante, mais il l'aurait confisquée à son profit, comme il le fera plus tard, après l'expulsion de Bonpland, pour les biens accumulés par la patiente industrie de son prisonnier.

La mauvaise foi de Francia paraît évidente dans les commentaires embarrassés qu'il fait de sa conduite, notamment auprès des savants suisses, Rengger et Longchamp, qui s'en sont étonnés, sinon indignés, et qui ont élevé une timide protestation en faveur de leur confrère. Sentant la faiblesse des deux arguments que nous venons de rapporter, il prétend avoir trouvé dans les papiers de Bonpland, saisis à Santa Ana, la preuve que le Français ne s'était établi dans le Corrientes que pour y préparer l'invasion du Paraguay, d'accord avec Ramirez, et à l'aide d'une tribu d'Indiens insoumis, les Artiguenos. Accusation absurde, sans doute fondée sur la découverte, dans ces papiers, de relevés géographiques concernant le pays où Bonpland venait de se fixer, et analogues aux travaux du même genre que le savant s'était accoutumé à faire depuis son premier voyage d'exploration avec Humboldt. Ces relevés ont été retrouvés dans les documents provenant de la succession du naturaliste français, à Buenos-Ayres, ce qui suffit à prouver leur caractère uniquement scientifique, puisque Francia n'aurait pas manqué de s'en emparer, s'ils avaient eu pour lui la valeur d'un témoignage. Rengger n'a pas de peine à prouver que Bonpland n'est entré en relations avec les chefs de l'Entre-Rios que parce qu'il avait besoin de leur protection. Washburn réduit aussi à l'absurde ces allégations du dictateur, en notant que jamais Francia, ni avant ni après l'arrestation du botaniste, n'exerça sa juridiction sur un territoire qui était ouvertement reconnu comme indépendant de la province de Corrientes.

Si Bonpland avait mieux connu l'homme au pouvoir duquel il venait de tomber, il aurait pu remercier le ciel d'en être quitte à si bon compte. Au moment même où il commençait sa longue relégation au Paraguay, le *Supremo* tenait aux fers,

dans une prison « silencieuse comme une tombe », un malheureux dont le seul crime était de ne pas rendre justice aux bienfaits de la dictature; ce premier supplice dura sept ans, après lesquels les fers furent doublés pendant sept autres années; puis on infligea au prisonnier, six mois de suite, la torture d'attendre chaque jour l'ordre d'exécution dans la chapelle des condamnés à mort. Il fut enfin fusillé. Une autre victime de Francia, après vingt ans de cachot, fut conduit à la mort paralysé et à moitié fou.

Ne diminuons pas cependant les souffrances injustement endurées par Bonpland, malgré sa parfaite innocence. Il avait été blessé dans l'attaque de Santa Ana; ayant perdu tous ses effets personnels et tout son argent, il était arrivé au Paraguay dans le plus complet dénuement. Quand il obtint de la magnanimité de son bourreau la permission de résider à Santa Maria et la faculté de circuler dans une zone de quelques lieues, on le vit vêtu, comme les plus misérables paysans indigènes, d'une chemise et d'un *calzoncillo*. Il avait sollicité en vain l'autorisation de se rendre à Asuncion et de parcourir tout le pays pour herboriser; cette faveur lui fut refusée. Alors il fonda au *Cerrito* (la « petite colline »), entre Santa Maria et Santa Rosa, une nouvelle colonie, d'abord modeste, mais que son intelligence et ses soins rendirent bientôt prospère. Comme à Candelaria, il fut pour les Indiens, dont sa douceur et son humanité gagnaient aisément la confiance, « un messager de paix et de civilisation ». Washmurn, qui ne parle plus à cette époque, et pour cause, de la femme de Bonpland et de son enfant, constate qu'il n'avait d'autre société que les naturels à demi sauvages et ignorants; privé de livres, il était dans l'impossibilité de poursuivre ses études. Mais il ne se plaignait jamais. L'exercice de la médecine se partageait son temps avec la culture de ses champs et de ses jardins. Il préparait lui-même les médicaments et fabriquait des sirops, des liqueurs, jusqu'à des gâteaux, qu'il allait vendre à la ville voisine, pour gagner le peu d'argent qu'il n'osait demander en échange de ses soins à ses clients pauvres. Enfin, comme il fallait tout improviser dans ce modeste domaine en pleine solitude, il avait fondé une scierie et un atelier de charpentes.

Dans son infinie modestie, Bonpland pouvait se croire oublié de tous. Pourtant, à son insu, la scandaleuse injustice de son sort commençait à faire du bruit par le monde. Mais les interventions, parfois éclatantes, qui se produisirent en sa faveur, n'ébranlèrent pas la volonté du dictateur : tant que les gouvernements étrangers se bornaient à articuler des plaintes à peine diplomatiques, qu'ils n'appuyaient pas par la menace des armes, Francia ne s'inquiétait pas; il trouvait même dans ces manifestations sans effet une raison de plus de croire à son importance.

Les premiers qui s'émurent furent Roguin et Meyer, ces négociants de Montevideo, qui avaient conduit Bonpland à Corrientes. Roguin avait été témoin du massacre de Santa Ana; il avait même failli en être personnellement victime. Il avisa le gouvernement de Buenos-Ayres d'un attentat qui mettait en péril la sécurité d'une des plus riches provinces de l'Argentine. L'Uruguay, le Brésil furent également alertés. A Rio de Janeiro, les efforts du négociant français trouvèrent un appui inattendu dans la personne de Mme Bonpland, établie au Brésil après sa séparation. La petite femme entrevit immédiatement, dans cette affaire sensationnelle, sinon l'occasion de rentrer en grâce auprès de son mari, du moins le moyen d'attirer sur elle-même l'attention et la sympathie publiques. Rio de Janeiro fit une démarche officielle, prudente et sans résultat : il aurait fallu envoyer une escadre à Asuncion et menacer de raser la capitale du Paraguay. Francia savait trop bien que tous les Etats de l'Amérique espagnole, pris entre les difficultés de leur politique intérieure et les remous de leurs rivalités extérieures, avaient d'autres soucis que d'user leur poudre pour un obscur botaniste.

Mme Bonpland, à défaut d'escadre et de poudre à canon, avait une plume bien aiguisée. Elle dressa ses batteries et écrivit lettres sur lettres à Bolivar, le glorieux *libertador*, qui venait d'entrer en triomphateur à Lima. Etait-ce une heureuse inspiration? Francia était peut-être le seul homme dans toute l'Amérique du Sud auprès duquel le libérateur ne jouissait d'aucun prestige. En 1824, intrigué par les récits fantaisistes qui circulaient sur la personnalité du *Supremo*, Bolivar voulut absolument en avoir le cœur net et promit un avancement de deux grades à l'officier qui oserait porter au dictateur du Paraguay un message l'invitant à sortir de son splendide isolement et lui proposant un échange de parlementaires. Le capitaine Ruiz, qui avait eu l'audace de se présenter à Candelaria avec vingt-cinq hommes d'escorte, fut aussitôt désarmé, lui et ses cavaliers, et conduit à Asuncion. Sans avoir même obtenu l'autorisation de descendre de cheval, il emporta une réponse de Francia, dont on ne saurait dire si elle était plus menaçante qu'insultante. L'infortuné messager, plus mort que vif, gagna à cette équipée le grade de lieutenant-colonel, mais se couvrit de ridicule, revenant de ce périlleux voyage sans avoir rien vu, rien entendu, rien appris. Bolivar lut attentivement la lettre du dictateur et la remit à son secrétaire en soupirant : « Faites une patrie avec ces gens-là! »

Le libérateur, malgré cet échec, ne pouvait cependant demeurer insensible au malheur d'un homme qu'il connaissait depuis longtemps et pour lequel il avait la plus grande estime. Aux sollicitations de Mme Bonpland, il répondit en écrivant à

Francia une lettre à la fois grandiose et menaçante. La femme du savant reçut une copie de ce document, à la lecture duquel elle apprit que si son mari recouvrait la liberté, il trouverait auprès de Bolivar « une destinée utile et heureuse pour lui et pour toute sa famille »; c'était la seule chose qui l'intéressât. Malheureusement, il ne se trouva plus de capitaine Ruiz pour affronter le terrible *Supremo;* et le foudroyant message envoyé en triple exemplaire par trois voies différentes, ne parvint jamais à destination.

Cependant, d'Europe, où l'on s'était enfin ému, les témoignages de sympathie, le plus souvent platoniques, affluaient. L'Institut de France délégua un agent spécial, Richard Grandsire, de Calais, négociant et naturaliste, qui parvint jusqu'aux bords du Parana; sagement, peut-être trop sagement, il se tint hors de portée de Francia et se mit en communication avec lui par écrit. Francia, naturellement, le prit pour un espion, et au lieu de le recevoir, resserra sa surveillance autour de Bonpland. Ce ne sont pourtant pas les recommandations officielles qui manquaient à ce plénipotentiaire : outre une lettre de Cuvier, qui portait les signatures de Humboldt, de Jussieu, de Thouin et de Desfontaines, il avait la recommandation de Chateaubriand, alors ministre des Affaires étrangères, celle de l'empereur du Brésil, D. Pedro-Ier, et celle de l'amiral Grivel, représentant de la France à Montevideo. Tant de brillantes apostilles n'éblouirent pas le *Supremo :* après avoir fait remplir à Grandsire un questionnaire politique d'une haute fantaisie, où il était question de la guerre d'Espagne, d'un congrès italien, de tout, sauf de Bonpland, il lui remit cette réponse cynique : « Comment l'Institut de France peut-il lui envoyer un ambassadeur, puisqu'il est de notoriété publique que le Paraguay est fermé aux étrangers? » Réponse cynique, mais d'une implacable logique.

Seule, Mme Bonpland ne perdait pas courage. Elle avait enfin trouvé un but à sa vie stérile et abandonnée. Elle vint à Paris en 1826 et l'on ne rencontra plus au ministère des Affaires étrangères que cette petite personne agitée et irritable, qui parlait haut et avait d'opportunes crises de nerfs. Les historiens de Bonpland ne se montrent pas plus tendres que ses amis pour cette femme qui essaie d'exploiter à son profit le malheur d'un mari dont elle avait gâché la vie. Dans une lettre à Arago, Humboldt déclare tout net que « la sentimentale Mme Bonpland est une coquine ». Notre infortuné botaniste s'était enfin tiré tout seul des griffes de Francia et vivait en paix à Sao Borja depuis plusieurs années, que Mme Bonpland promenait encore à travers le monde, de France à la Jamaïque et de la Jamaïque è New-York, tout un roman qu'elle a tiré des aventures de son époux. Le moins étonnant dans cette histoire

n'est pas de rencontrer dans un journal de La Rochelle, le 14 mars 1834, un éloge dithyrambique à la louange de cette femme abandonnée, que la famille rochelaise n'avait jamais voulu reconnaître. Mais cet article était certainement une prière d'insérer due à la plume même de celle qui en était l'objet : on annonce son arrivée à New-York, où il n'est bruit que des souffrances endurées par cette épouse modèle pour secourir un mari ingrat; on dit sa joie de savoir qu'il a recouvré sa liberté; on déplore les vaines tentatives qu'elle a faites pour le rejoindre (mais elle l'aurait pu, puisque Bonpland libéré a passé huit mois en 1832 à Buenos-Ayres); enfin on espère la prochaine publication du journal qu'elle a tenu de ses aventures, et qui « jettera de vives lumières sur les caractères et les mœurs des habitants des différents pays où elle a vécu ».

Ceci ajoute un dernier trait à la figure énigmatique de la première Mme Bonpland, en laissant entrevoir le coin d'un bas bleu sous la robe de mousseline de cette enfant gâtée. Dieu merci, on la perd de vue une fois de plus, à Paris, où elle est revenue à la fin de 1835, et où elle rentre, définitivement, dans le silence et l'obscurité.

Pendant les dix années que devait durer sa détention, Bonpland avait observé scrupuleusement la condition qui lui avait été imposée, de ne pas dépasser un certain rayon autour de son établissement. Il lui aurait fallu tromper la surveillance d'espions attachés à sa personne et il pensait que la moindre imprudence pouvait lui coûter la vie. Pourtant, la tentation était grande d'explorer dans tous les sens un pays dont il pressentait les immenses richesses végétales par les échantillons qu'il avait à sa portée. Une seule fois, il se hasarda à franchir la zône interdite, pour visiter une mine de mercure, entre Santa Maria de Fé et le Rio Tibicuary; cette escapade n'eut pas de suite; aussi peut-on supposer que si le savant ne fut pas dénoncé, c'est que son excursion était tacitement autorisée par le dictateur, qui devait avoir quelque intérêt à faire examiner par un savant compétent un centre industriel important pour l'avenir économique du Paraguay.

Plus surprenante paraît l'indifférence dont Francia fit preuve envers son prisonnier, durant le long internement qu'il lui infligait. Jamais il ne consentit à voir un homme dont il ne pouvait pas ignorer le mérite. Et cependant à plusieurs reprises, il faillit avoir recours à ses connaissances médicales et se confier à ses soins. Son médecin ordinaire, le modeste et timide Estigarribia, petit, difforme et taciturne, était la seule personne que le *Supremo* tolérât auprès de lui; seul, il savait traiter, par l'emploi des simples, les infirmités de son terrible maître, se taire, quand celui-ci était d'humeur morose et lui

dire quelques mots, lorsqu'il le devinait bien disposé. Mais avec l'âge — en 1830, Francia avait soixante-douze ans — sa santé s'altéra plus sensiblement; en proie à de violentes crises névralgiques ou rhumatismales, il ne pouvait plus se tenir à cheval que difficilement; les remèdes d'Estigarribia n'agissaient plus. Il songea à consulter ce médecin français, dont la rumeur universelle lui avait appris et garanti la valeur. Trois fois, il lui envoya l'ordre de se rendre à Asuncion; trois fois, il fit rappeler le courrier pour révoquer l'ordre. Il semblait qu'une crainte superstitieuse eût mis une barrière infranchissable entre le bourreau et sa victime. D'autres historiens ont rapporté que, sur les conseils mêmes d'Estigarribia, le dictateur fit appeler Bonpland, qui le soigna avec intelligence et dévouement : le soulagement qu'il lui procura expliquerait seul la décision que Francia prit brusquement de rendre la liberté à son prisonnier.

Mais quelle liberté, et à quel prix!...

Cette levée d'écrou s'exécuta en deux temps : le 12 mai 1829, Bonpland reçut l'ordre de quitter le Paraguay dans un délai de cinq jours. Il obéit et se rendit à Ytapua, sur la rive du Parana, où il fut retenu un peu plus de vingt mois, attendant le bon plaisir du dictateur, qui n'avait pas donné d'instructions! Comme l'infortuné savant avait une fois de plus tout perdu, il dut se remettre au travail sur une petite terre et demander à la médecine un supplément de ressources. Pendant ce séjour à Ytapua, il eut l'occasion d'appliquer les connaissances qu'il avait acquises par une longue expérience des poisons propres aux plantes et aux reptiles de l'Amérique du Sud, et réussit à guérir un Indien piqué par un serpent.

Au début de 1831, Bonpland subit un nouvel interrogatoire : on persistait à le traiter comme un espion à la solde du gouvernement argentin. Enfin, le 17 janvier, il obtint la permission de traverser le fleuve : il devra payer son passage de ses deniers, mais Francia, dans sa magnanimité, lui fait remise des « droits d'extradition »!

Une pareille hypocrisie, jointe à tant de cruauté, paraîtrait invraisemblable, si l'on ne connaissait pas les circonstances qui firent de cette apparente clémence une excellente affaire pour le *Supremo* et pour le Paraguay. En réalité, le dictateur n'avait jamais dû se consoler d'avoir détruit la plantation florissante de Bonpland à Santa Ana, alors qu'il aurait pu la confisquer à son profit. C'est une faute qu'il ne fera pas deux fois.

Veut-on connaître après cela ce qu'il en coûta à notre compatriote d'avoir inconsciemment bravé, par son intelligente et courageuse activité, la brutale autorité de son tyran? Lisons ce bref procès-verbal, si éloquent par sa modération même, qu'il adressera un jour dans une lettre à un ami, en évoquant

les événements les plus importants de sa vie : « J'étais un riche planteur, lorsque le dictateur Francia m'a signifié de quitter tout de suite ma propriété, sur laquelle j'avais quarante-cinq personnes employées. J'ai donc laissé au Paraguay un établissement agricole en pleine prospérité. J'y cultivais le coton, la canne à sucre, l'*Arachis hypogaea*, cinq espèces de *Jatropha*, plusieurs espèces de *Convolvulus Batatas*, la plante du maté. J'avais fait des plantations de vignes, d'orangers, de citronniers, de goyaviers... Enfin, j'y ai laissé une brûlerie, une menuiserie, une serrurerie et un hôpital, composé de quatre pièces où j'avais constamment des malades. A tout cela je dois ajouter quatre cents vaches et suffisamment de bœufs, juments et chevaux, pour faire marcher mon établissement avec aisance. »

En février 1831, âgé de cinquante-huit ans, le courageux Bonpland, parvenu sur une terre libre, mais complètement ruiné pour la seconde fois, n'avait plus qu'à refaire sa vie. Par surcroît, il avait la consolation d'apprendre que, n'ayant pu fournir le certificat nécessaire pendant les dix années de son internement, il avait été rayé du tableau des pensions et perdait ainsi la suprême ressource sur laquelle il aurait pu compter.

CHAPITRE XXII

LE PLANTEUR DE SAO BORJA

Le Dr Francia possédait certain petit carnet, dans lequel il mettait à jour soigneusement la liste de ses prisonniers d'Etat. Quand il avait ordonné une exécution, il traçait une croix en regard du nom, un L., pour indiquer une libération. Quand il se fut assuré que Bonpland avait regagné l'autre rive du Parana, le *Supremo* dut inscrire le signe fatidique et rêver un instant au souvenir de cet homme effacé dont le sort, grâce à lui, avait quelque temps passionné les deux mondes; la nuit descendait sur le péristyle de sa demeure, ancienne habitation bâtie par les Jésuites pour les gouverneurs, et qu'il avait isolée complètement, en abattant aux alentours les arbres et les constructions trop proches à son gré; dans sa chambre bourrée d'armes, et dont il avait lui-même vérifié la fermeture, après avoir donné le mot d'ordre aux soldats qui le gardaient, il attendit longtemps un sommeil coupé de pénibles cauchemars.

Pendant ce temps, de l'autre côté du fleuve, Bonpland qui ne

possédait plus rien que ses plantes et quelques papiers dérobés à l'inquisition du directeur, rédigeait le journal de ses dernières herborisations, écrivait à Mirbel, professeur de culture au Jardin des Plantes, pour lui rendre compte de ses récents travaux et de ceux qu'il allait entreprendre.

De son côté, Cuvier recevait une lettre datée de Buenos-Ayres, le 28 mai 1831, et qui apportait en France des nouvelles du rescapé. Elle était de Pierre de Angelis, l'un des plus dévoués amis du botaniste français en Amérique : « Vous saurez déjà, disait-il, que M. de Bonpland (*sic*) est hors des griffes de Francia, et que nous l'attendons d'un moment à l'autre (à Montevideo ou à Buenos-Ayres). Il est actuellement dans une petite ville appelée Sao Borja, sur les bords du Parana et dans le pays autrefois soumis à la domination théocratique des Jésuites, et auquel ils avaient donné le nom de *Missions*. Comme j'ai vu par les journaux que M. de Humboldt est à Paris, je vous prie de lui dire que dans le cas qu'il veuille écrire à M. de Bonpland, il peut donner sa lettre à M. Maupetit, qui me l'adressera, et je la remettrai moi-même à M. de Bonpland qui vient demeurer chez moi. » Humboldt s'empressa de répondre à cette invitation; et cette réponse de 1831 figure au nombre des vingt-huit lettres autographes écrites par l'illustre savant allemand à son ami entre 1805 et 1853, retrouvées dans les papiers de Bonpland et conservées aujourd'hui dans les archives du Muséum de Buenos-Ayres.

De Angelis n'avait pas été le premier à informer le monde savant de l'heureuse délivrance du grand botaniste. Dès le 15 février, celui-ci, qui avait quitté les bords du Parana, s'était en effet installé à Sao Borja, et le 21 il écrivait à Roguin pour lui annoncer la fin de sa captivité : la nouvelle fut répandue par les journaux en France et en Angleterre.

Sao Borja, ou plus exactement San Francisco de Borgia, était bien une des sept missions fondées par les Portugais à quelques kilomètres de la rive gauche de l'Uruguay, la seule qui subsistait d'un établissement autrefois florissant. Bonpland avait décidément un penchant à recueillir l'héritage des pères missionnaires, soit qu'il les reconnût bons juges en matière agricole, pour le choix du terrain et les avantages du climat, soit qu'il trouvât commode, étant donné qu'il commençait son exploitation avec des moyens insignifiants, d'utiliser ce qu'il restait d'aménagements antérieurs. Comme à Santa Ana, il se mit à défricher un sol miraculeusement préservé des guerres civiles, à la frontière du Brésil, et sous un ciel admirable il planta des orangers, des citronniers, toutes les plantes utiles qu'il avait déjà acclimatées dans le haut Corrientes et au Paraguay. C'était la troisième fois qu'il recommençait le même effort, dans le même dénuement, et avec la même téna-

cité. Autour de son domaine, de grandes forêts lui offraient à profusion les plus curieux échantillons de la flore tropicale et lui promettaient de belles heures d'études.

Mais là aussi, l'impérieux besoin de gagner sa vie se faisait sentir. Courageusement, le naturaliste reprend une fois de pus son second métier et redevient médecin. On le rencontrait trottant sur son petit cheval par les pistes des pampas ou les sentiers des forêts, à travers le territoire des missions. Vêtu comme les indigènes d'une courte chemise et d'un pantalon sans bretelles, souvent pieds nus, la tête protégée contre l'ardeur du terrible soleil par le vaste chapeau des Correntinos, il faisait vingt-cinq lieues pour porter ses soins à des Indiens malades ou blessés qui ne le paieront pas. Mais parmi les colons, il avait aussi une clientèle plus rémunératrice; il acquit vite une sorte de popularité, à laquelle contribuait beaucoup la renommée de ses malheurs au Paraguay. Dans une lettre à Humboldt, il déclare qu'il « subsiste honorablement ».

L'exercice de la médecine ne représentait d'ailleurs, comme toujours, qu'une part de son activité. La botanique et l'agriculture, la recherche scientifique et l'exploitation raisonnée d'un domaine agricole de plus en plus étendu, se partageaient sa vie.

Pendant la plus grande partie de son séjour à Sao Borja, Bonpland a tenu très soigneusement un *diario botanico*, dont nous possédons d'importants fragments; il y relève ses trouvailles, ses observations et ses envois de graines. Il recherche autour de lui les jeunes gens qui s'intéressent à la botanique, il les conseille, il les oriente; toujours prêt à rendre service, il les recommande à ses maîtres du Muséum, quand ils vont achever leurs études en Europe.

Car du fond de sa solitude, Bonpland n'a jamais perdu de vue la patrie lointaine. En 1849, il écrivait à Arago, en lui envoyant les observations thermométriques qu'il a faites à Sao Borja pendant deux ans et demi : « Mon herbier composé de plus de trois mille plantes et que je conserve en bon état, ainsi que les manuscrits, a fait envie à bien des personnes. Plusieurs fois on m'a proposé de l'acheter, et naturellement j'ai refusé toutes les offres. Mes travaux appartiennent à la France. » A plusieurs reprises, il fut sur le point de céder aux instances de son ami Humboldt, qui se faisait l'interprète du gouvernement de Louis-Philippe, pour lui demander de venir prendre à Paris la place qu'il méritait dans les grands établissements scientifiques de la capitale. Un instant, il envisagea le projet d'un voyage suffisamment long pour lui permettre de revoir sa famille et ses amis, de porter ses découvertes au Muséum et de publier sa *Flore*. Mais ce voyage ne serait jamais qu'une absence, car il entendait ne pas rompre avec l'Amé-

rique, et il ne pouvait abandonner définitivement une exploitation agricole en pleine prospérité. Finalement, il renonça à se mettre en route : les liens familiaux, relâchés depuis l'histoire malheureuse de son mariage, n'étaient plus assez forts pour le retenir, et qui sait? peut-être l'ombre menaçante de la « petite femme », toujours aux aguets à Paris, l'éloignait-elle de ce projet de retour.

Plus solidement qu'à Santa Ana et au Paraguay, où ses efforts avaient été ruinés en quelques instants par la volonté injuste d'un seul homme, Bonpland s'était installé à Sao Borja et avait fait de son nouveau domaine le centre d'une vie féconde et prospère. Un seul chiffre dira l'importance de ses plantations : parmi les cultures les plus variées, cultures d'Amérique ou d'Europe, il avait 1.600 orangers en plein rapport. Même quand il s'absentait pour aller à Buenos-Ayres, à Montevideo, ou pour faire de longues explorations dans les régions voisines, Sao Borja demeurait son point d'attache. Il avait formé d'habiles colons parmi les Indiens, qui lui étaient fidèlement dévoués.

L'âge ne l'empêche pas d'être sans cesse en route, de circuler à travers tous les Etats de la Plata, dans les conditions les plus dures et par les routes les plus impraticables. De Santa Cruz, il gagne Porto-Alegre dans le Rio grande do Sul, et de là descend jusqu'à Montevideo, par le fleuve, sur un méchant bateau. Il revient par la même route, s'arrête à Porto-Alegre chez un ingénieur portugais, pour explorer de nouveaux *yerbales*. L'ilex reste, en effet, sa grande préoccupation. A cette époque, il a rédigé une note sur « l'avantage de cultiver la plante qui donne le maté, d'en former des bois et d'améliorer la fabrication de l'*yerba* ». Avec l'ingénieur portugais, il fondera une nouvelle plantation le long de la route qui joint le Rio Pardo au district de Butucahany. Jusqu'ici, les Brésiliens ont gaspillé l'ilex en détruisant les forêts au fur et à mesure de leur exploitation. Bonpland leur enseignera une méthode rationnelle pour la récolte et la fabrication du maté. Il demande au gouvernement du Brésil, pour lui-même, une concession de quatre hectares.

De retour à Sao Borja, et malgré des signes certains d'un vieillissement bien naturel — troubles de la vue, douleurs arthritiques — il reprend son ancien projet d'une société agricole et d'une ferme modèle. Sans se lasser, il réunit les animaux les plus divers, plante les arbres forestiers ou fruitiers, ensemence ses terres en céréales et légumes. De tous les côtés, il envoie les graines fraîches, provoque même de nouvelles demandes, toujours disposé à répandre dans le monde les produits de ses découvertes. De Glasgow, de Londres, de Paris, on lui écrit pour le remercier : « Nous ne connaissons rien de la végétation des régions que vous avez visitées, et

tout ce que vous pouvez nous communiquer à ce sujet aura un grand intérêt pour nous. »

Ces régions mystérieuses qui, de l'autre côté de l'Atlantique, suscitaient dans les milieux savants une si vive curiosité, elles étaient devenues pour Bonpland son climat naturel. Pour s'y attacher plus durablement encore, il y contracta d'indissolubles liens : de fidèles amitiés et la douceur d'un nouveau foyer.

En 1842, à soixante-neuf ans, l'ex-mari de la « petite femme » épousa une robuste Indienne. A cette époque, ses parents de La Rochelle vivaient encore, mais il n'avait plus avec eux que des relations fort espacées. Ce n'est qu'en 1852 qu'il apprendra, au cours d'un séjour à Montevideo, la disparition, à deux ans d'intervalle, de son frère et de sa sœur. Mais en 1842, il pouvait se réjouir sans remords du bon tour qu'il jouait, sur les rives de l'Uruguay, à ces mesquins petits bourgeois de province, si entichés de leur respectabilité : vingt-sept ans auparavant, ils n'avaient pas voulu entendre parler d'une jeune personne un peu trop romanesque à leur gré et dont le passé trouble ne leur semblait pas offrir des garanties suffisantes; aujourd'hui, il leur donnait pour belle-sœur une de ces « dames sauvagesses », comme disait protocolairement M. Violet, ce maître à danser que Chateaubriand prétend avoir rencontré dans les forêts du Meschacebé, dirigeant le ballet des Hurons, en raclant son violon de poche!

Ce second mariage d'Aimé Bonpland fut infiniment plus heureux et durable que le premier. Son épouse américaine lui donna trois enfants, une fille, Carmen en 1843, un fils, Amado, en 1845, un second fils Anastasio, en 1847. Ainsi revivait exactement aux confins de ce Nouveau Monde qu'il n'avait pas connu, la descendance du vieux Dr Goujaud de La Rochelle. L'aîné des fils, celui qui portait le nom de son père — et là encore, il est curieux de voir Bonpland conserver si fidèlement une tradition de famille — Amado, eut lui-même quatre enfants, dont l'un, Pompejo, continua la profession de médecin, en quelque sorte héréditaire chez les siens. Tous les Bonpland d'Amérique vivaient encore au début de ce siècle sur le beau domaine de Corrientes, créé par l'aïeul.

Parmi les nombreuses amitiés que Bonpland avait contractées dans sa nouvelle résidence, l'une des plus intéressantes est celle d'un prêtre, le padre Joao Pedro Gay, curé de la paroisse de Sao Borja. Esprit large, cultivé, très curieux de sciences, il était le mieux fait, dans l'entourage du savant, pour le comprendre, l'aimer et l'assister. Il lui fut tout à fait secourable, jusqu'à ses derniers jours, et après sa mort, il servit fidèlement sa mémoire. C'est à Gay que Bonpland confie l'important dépôt de ses papiers et de ses collections, pendant ses longues absences, de plus en plus fréquentes.

CHAPITRE XXIII

BUENAS TARDES, SENOR BONPLAND!

Pendant les vingt-sept années qui suivirent la fin de sa détention au Paraguay, le grand savant fit de nombreux séjours à Buenos-Ayres ou à Montevideo, parfois assez prolongés; il y reprenait contact avec le monde extérieur, il s'y intéressait aux remous de la vie publique, il y vivait entouré de chaudes amitiés et de l'estime universelle. Le but principal de ces déplacements était de toucher sa pension, en se faisant délivrer un certificat de vie au consulat français.

Dès janvier 1832, il se trouve à Buenos-Ayres, où il reçoit un accueil chaleureux et où cette victime de Francia, ce curieux homme qui connaît le Paraguay fermé à tous, excite une vive curiosité. Il demeure plus de six mois dans la capitale argentine. Puis, devant des menaces de révolution, et craignant d'avoir la route coupée, il retourna à Sao Borja. Cinq ans se passent sans qu'il puisse, à cause de la guerre civile, revenir à Buenos-Ayres; ce deuxième voyage se place en septembre 1837, et son séjour dura encore plusieurs mois. C'est à cette occasion qu'il put toucher l'arriéré de sa pension, rétablie par Guizot, sur l'intervention de Humboldt, et faire de nouveaux envois au Muséum. A partir de 1849, après une longue période où il ne quitte guère ses plantations, à cause des troubles qui désolent le pays, c'est de préférence à Montevideo qu'il se rendra périodiquement. Aussi, pendant longtemps, sa famille et ses amis de France ne reçurent-ils aucune nouvelle de lui. Du 29 août au 7 octobre 1849, dans la capitale uruguayenne, où il est descendu chez un compatriote de Cognac, il s'occupe de ses affaires et met sa correspondance à jour. Un second voyage, en juillet 1850, ne fut pas sans danger : Bonpland descendait l'Uruguay par Restauracion, Federacion, Concordia, quand il faillit périr au cours d'une violente tempête, avec la goélette qui le portait, lui et ses précieuses collections destinées à la France.

Cette fois-là, il retrouvait par hasard à Montevideo un de ses parents, un petit-fils de sa sœur, Léopold Vivielle. Il rencontra ce jeune aspirant de marine, qu'il ne connaissait pas, chez un ancien médecin de la flotte, le Dr Léonard, établi en Uruguay.

Avec un enthousiasme juvénile, le grand-oncle fit le projet de suivre son neveu au Brésil et de l'accompagner en France. Une nouvelle révolution ruina cette brillante perspective. Le gouvernement français rappela les troupes qui occupaient Montevideo, et que l'escadre dut rapatrier. Il n'y avait plus de place pour un civil à bord des vaisseaux réservés au corps expéditionnaire, et le neveu se chargea seul de convoyer les caisses destinées au Muséum.

Tous les ans, Bonpland prit l'habitude de redescendre à Montevideo. Il y passe chaque fois cinq à six mois. Il y prépare ses envois de graines. Une année, en 1855, on vient d'apprendre la prise de Sébastopol; un banquet patriotique est improvisé et la présidence en est offerte au vieux savant, qui retrouve l'ardeur patriotique de sa vingtième année et dont la chaleureuse émotion transporte les convives.

Parmi tant de voyages, le plus inattendu, celui qui toucha le plus Bonpland, fut, en 1857, une visite à Asuncion, cette capitale du Paraguay qu'il n'avait jamais pu aborder au cours de sa longue détention et où il se rendit par l'aviso à vapeur le *Bisson*. Le féroce dictateur était mort depuis seize ans, quand le vieux botaniste fut invité par le président Lopez. Non seulement il fut l'objet des plus délicates attentions aux lieux où il avait tant souffert, mais encore il fit dans les environs de la ville de si importantes découvertes, qu'il projetait, malgré ses quatre-vingt-quatre ans, un grand voyage d'exploration à travers tout le Paraguay sous la protection de Lopez. La région d'Asuncion lui offrait « une admirable végétation et des sites enchanteurs »; aussi écrivait-il à Humboldt que plus de la moitié des plantes lui étaient inconnues, quoiqu'il fût fort rare, pour un botaniste de son âge, de rencontrer une espèce nouvelle.

Les terribles et soudains sursauts d'un pays divisé et qui avait bien du mal à trouver son équilibre politique vinrent souvent troubler la vie privée de Bonpland au cours de cette dernière période; parfois ils l'occupèrent assez pour le détourner de ses travaux habituels. Citoyen étranger sur une terre qu'il avait adoptée et qui l'avait adopté, il se trouvait pris ou compromis dans des intrigues auxquelles sa vieille âme de jacobin trouvait encore à se passionner.

C'est ce qui lui arriva, notamment, au cours de la longue lutte que Rosas, dictateur de l'Argentine, soutint contre tous les Etats de la Plata, de 1835 à 1852. Ce Rosas était un aventurier brutal et cynique, qui n'est pas sans quelque ressemblance avec Artigas. Ancien gardien de bestiaux dans une *estancia*, il forma une bande de gens sans aveu, et mit à profit l'anarchie où se débattait le pays, après la disparition

de Rivadavia, pour exercer une véritable dictature à Buenos-Ayres. Un des traits qui le caractérisaient était sa méfiance haineuse pour les classes cultivées. Il dissout la Chambre, supprime la liberté de la presse, et fait régner partout un régime d'espionnage et de terreur. Contre les Indiens de l'Entre-Rios, il entreprit une longue guerre, signalée par des atrocités inouïes. En 1839, il noie une révolte dans le sang et fait le siège de Montevideo. Pour protéger leurs nationaux, la France et l'Angleterre se déclarèrent contre Rosas et durent envoyer une escadre qui fit le blocus de Buenos-Ayres.

C'est au cours de ces sanglants désordres, en 1839, que la plantation de Bonpland au Paso de Santa Ana fut complètement ruinée, et c'est ainsi qu'il se trouva lui-même entraîné à prendre parti pour les *libertadores* contre Rosas. Avec son ami, D. Pedro Vicente Ferré, ancien gouverneur de Corrientes, il se fait l'allié du général Paz et de Lavalle, qui combattent énergiquement le dictateur. Il s'embarque à bord de la *Bordelaise,* où il reprend ses anciennes fonctions de médecin de la marine, comme en 1794 à Toulon, à bord de l'*Ajax*. Cet intermède politique dura près de dix ans; il forme dans la vie de Bonpland une sorte de parenthèse héroïque, sur laquelle nous possédons malheureusement peu de détails. Quelques lettres dans le dossier de Buenos-Ayres attestent seules l'importance de son activité, notamment une correspondance échangée avec le général Paz et avec Chilavert, major général qui avait pris le parti de Rosas, et qui fut fusillé en 1852, après la défaite de celui-ci.

Ce n'est guère qu'en 1849 que Bonpland se retira d'une lutte généreuse où il avait usé ses dernières forces. Il aurait bien eu droit au repos, car il avait plus de soixante-quinze ans, et pendant les péripéties de la révolution argentine, il avait fort négligé ses affaires et ses travaux personnels. Mais il ne s'avouait pas vaincu et il ne songeait pas encore à la retraite. Lui si sensible dans sa jeunesse aux effets du climat équatorial, il avait acquis par l'habitude, par les soins d'une sévère hygiène et surtout par son énergie naturelle, une résistance à toute épreuve. Presque octogénaire, il avouait difficilement que sa vue baissait, qu'il avait les genoux raides ou les jambes chancelantes. Un voyageur américain, qui l'a rencontré sur l'Uruguay, et qui donne de ses nouvelles à la Société de Géographie, le dépeint plein d'ardeur et jouissant de toutes ses facultés; sa conversation est brillante et animée; mais il ne cherche pas le succès, et malgré le rayonnement dont il se sait entouré, il affirme sa volonté de finir ses jours dans l'obscurité. A quatre-vingt-deux ans, il monte toujours à cheval et fait de longues courses à pied. Un peu plus tard seulement sa mémoire le trahit et ses facultés intellectuelles sont en

baisse; il devient indifférent à ce qui l'entoure, au moins pour tout ce qui concerne la vie courante et ses aises matérielles. Mais il a conservé cette indomptable curiosité d'esprit qui lui fait entreprendre sans cesse de nouveaux travaux, en oubliant ou en négligeant ceux de la veille. C'est ainsi qu'il fit encore en 1856 un voyage à La Cruz, pour examiner des gisements de minerais mercuriels qu'on venait d'y découvrir.

Malheureusement le vieux savant ne semble pas avoir trouvé chez les siens, au cours de ces dernières années, les attentions, ni même les soins élémentaires dont il aurait eu besoin. Qu'était cette nouvelle famille, cette femme indienne, ces enfants métisses, qu'il s'était donnés? Nous sommes peu renseignés à ce sujet. Sa femme mourut avant lui. Le récit d'un voyageur nous montre dans sa maison délabrée et mal tenue une superbe fille, Carmen, qui ne parle qu'espagnol, et deux robustes garçons, à demi Indiens, qui ne font qu'apparaître, et qui sont plus souvent dans la pampa, au milieu des *manadas*, avec les *gauchos*, qu'auprès de leur père.

Pourtant, Bonpland ne manque pas d'amis autour de lui, le curé Gay, son plus fidèle compagnon; les Perrichon, une famille française établie en Uruguay et à laquelle il a confié une partie de ses papiers; un Argentin, Miguel Figuerero; le gouverneur Pujol, le consul de France à Asuncion, von Gülich, ministre du roi de Prusse pour les Etats de la Plata, dont les lettres adressées au journal *Bonplandia*, de 1854 à 1857, nous renseignent utilement sur les dernières années de l'illustre botaniste.

Mais le témoignage le plus complet et le plus intéressant est celui d'un médecin de Breslau, Avé-Lallemant, qui visita Bonpland sur sa plantation du Paso de Santa Ana, trois semaines avant sa mort. Le récit qu'il adresse à Humboldt est un tableau saisissant, parfois dramatique, de ces derniers instants d'une vie si pleine et de l'abandon au milieu duquel elle s'éteignait. Il faut dire, pour atténuer les détails les plus pénibles de ce récit, que le caractère indépendant de Bonpland et son mépris de tout confort lui avaient fait une habitude d'une vie simple et solitaire; il faut ajouter qu'un *rancho* argentin n'est pas un chalet suisse ou une ferme normande, et que d'immenses espaces, semés d'obstacles naturels, séparent les planteurs de leurs plus proches voisins.

La preuve en est le long et pittoresque voyage qu'Avé-Lallemant dut entreprendre, en avril 1858, quand il apprit à Sao Borja la maladie de Bonpland et qu'il voulut lui porter secours. Le curé Gay l'a d'abord accompagné jusqu'à Ytaqui; là, il s'embarqua seul sur un chaland qui descendait l'Uruguay; parvenu à Uruguayana, il traversa le fleuve jusqu'à

Restauracion, sur l'autre rive. Commence alors une longue course à cheval, à travers la pampa déserte, en compagnie d'un gaucho. Les deux hommes galopent sous un soleil de feu sans échanger une parole; aucune habitation ne se montre aux environs de la piste interminable. Parvenus à une barrière derrière laquelle s'amorce un sentier entre des arbres, les deux cavaliers arrêtent leurs montures; le guide fait un simple signe : « C'est là!... » puis tourne bride aussitôt, abandonnant l'étranger, sans plus ample explication... et emmenant les deux chevaux.

Le médecin est au Paso de Santa Ana, à l'entrée de ce domaine dont la reconnaissance de la République Argentine a fait pour Bonpland une dotation nationale. Avec surprise, avec émotion, il s'avance à travers de magnifiques plantations de pêchers, de figuiers et d'orangers; mais toute trace d'allées a disparu sous l'envahissement des herbes vigoureuses de la pampa; des roses superbes, avec une dérisoire profusion, sont étouffées sous l'étreinte des lianes. Plus loin, on aperçoit la ferme, deux misérables bâtiments gris, accolés à angle droit, et dont la végétation folle fait écrouler les murs. A l'horizon se dessine la ligne des forêts qui bordent le grand fleuve. Pas de bétail dans les cours; deux autruches au loin dessinent sur le ciel en feu leur étrange silhouette.

A l'intérieur de la ferme, où l'impression d'abandon et de solitude est encore plus pénible qu'au dehors, Avé-Lallemant trouve un vieillard fiévreux, surexcité, étendu sur un mauvais lit de camp. Encore n'y a-t-il pas plus d'un mois qu'il consent à rester couché, et il se relève à chaque instant. Il ne peut tenir en place : le voilà sur pied, pour faire honneur à l'hôte étranger. Il cause intarissablement, mais confond les dates, les lieux et les personnes, les souvenirs du voyage avec Humboldt avec ceux de sa détention au Paraguay. Le visiteur déférent se garde de relever ces défaillances. Il observe autour de lui, avec tristesse, ces murs nus, ces meubles démantibulés, ces tables boiteuses encombrées de livres dépenaillés et de manuscrits. La jeune fille sert, sur des assiettes d'étain, une viande grillée qu'il faut manger sans couteau ni fourchette... Bonpland, qui tient à peine debout, entraîne son hôte à travers la plantation. Oubliant l'état actuel des cultures, sa puissante imagination substitue aux arbres abandonnés, aux champs rongés par la brousse, l'évocation d'un *rancho* planté de vergers et peuplé de troupeaux en plein rapport; il jongle avec les chiffres, multiplie les noms des plus merveilleuses espèces végétales ou animales, fait des rêves d'avenir et des projets de fortune. Le temps lui appartient et il donne gaiement rendez-vous à son visiteur, dans trois ans. Il veut écrire une lettre qu'Avé-Lallemant emportera pour Humboldt; mais sa main

tremble et ses forces le trahissent. Il accepte, sans y voir un reproche à son dénuement, tant il est simple ou distrait, la proposition que lui fait son hôte, de lui envoyer de Restauracion une douzaine de fourchettes, et autant de couteaux. Mais il a refusé obstinément de se laisser examiner par le médecin ou conduire à Uruguayana, où il recevrait les soins nécessaires.

Enfin, Avé-Lallemant doit quitter à regret le Nestor de la botanique, avec la certitude qu'il ne le reverrait jamais. La dernière vision qu'il a emportée est celle d'un vieillard aimable et souriant, debout au seuil de sa triste maison, qui le charge de ses souvenirs pour Humboldt et qui le force à accepter son cheval, pour remplacer celui que le gaucho a volé à l'étranger.

Trois semaines après, le 11 mai 1858, Bonpland mourait à Restauracion, où ses enfants l'avaient conduit à peu près inconscient. Pujol, gouverneur de la province, fit embaumer son corps, pour le faire transporter à Corrientes, où il aurait reçu les honneurs d'une sépulture nationale. En attendant, la dépouille du grand savant est exposée, solitaire, dans une petite chambre blanchie à la chaux, et qui ouvre de plain-pied sur la rue. Autour de lui, ni famille, ni amis. Les enfants sont retournés à l'*estancia*. Gay, qui a assisté son vieil ami jusqu'au dernier moment, a dû regagner Sao Borja; il reviendra dans quelques jours pour la levée du corps. Mais devant le modeste hôpital, les passants qui circulent s'arrêtent un instant, se découvrent ou se signent; presque tout le monde, parmi les petites gens de Restauracion, connaissait le vieux savant français, si humain, si secourable à tous; plus d'un a reçu ses soins ou éprouvé ses bienfaits.

A la nuit tombante, le trot sec d'un cheval fait retentir le sol de la ruelle silencieuse et déserte. L'homme qui le monte arrête net sa monture devant le corps exposé. C'est un gaucho, un peu ivre, qui s'étonne en reconnaissant Bonpland couché sur ce lit d'hôpital et qui semble dormir. Il hésite un peu; puis, avec un large sourire sur sa face tannée, il enlève d'un geste majestueux son grand chapeau et crie joyeusement : « *Buenas tardes, señor Bonpland!...* Bonsoir, Monsieur Bonpland!... » Comme il ne reçoit pas de réponse, il répète plusieurs fois son salut, avec impatience d'abord, avec dépit et bientôt avec colère. Enfin, il descend de cheval, tire sa *navaja,* et pour se venger de ce qu'il croit être un affront, perce le corps insensible sur lequel il s'acharne avec un entêtement d'ivrogne. Puis il remonte à cheval et reprend sa route, sans avoir compris et nullement dégrisé. Quelques voisins impuissants, muets

d'horreur, ont assisté à la scène et n'ont pu intervenir que trop tard.

Après ce macabre attentat, l'effet de l'embaumement était détruit sans remède, et le transport de la dépouille, par la chaleur, à une distance de trois cents kilomètres, rendu impraticable. Il fallut l'inhumer dans le modeste cimetière de Paso de los Libres. Jusque dans la mort, ces incidents tragiques qui ont marqué toutes les époques d'une si longue existence, ont poursuivi Bonpland. Mais loin des pesants honneurs et des orgueilleuses sépultures accordés aux grands hommes, il repose sur la terre même qu'il a aimée d'un si profond amour, au milieu des admirables végétaux et des humbles créatures humaines qui ont été les compagnons préférés de toute sa vie.

MERCVRIALE

LES LETTRES

DE L'AMOUR. — Je viens de lire un petit livre dont l'auteur déclare, dans une longue préface, qu'il est « désormais d'avant le déluge » et parfaitement « inactuel ». L'auteur a raison, mais non point seulement, comme il le laisse entendre, parce que les deux chapitres qui composent « La Voie Sacrée » (1) ont été écrits de 1935 à 1939 et que, en effet, depuis lors, le déluge a fondu sur nous; non point même parce que M. Henri Rambaud ne se soucie pas le moins du monde de « littérature engagée » ni des problèmes de notre temps. Il a choisi le sujet le plus inactuel, le plus démodé, aujourd'hui que les augures sont beaucoup plus attentifs à interroger les entrailles qu'à sonder les cœurs ou à prêter l'oreille aux musiques de l'âme : M. Rambaud a choisi de parler de l'amour.

J'ai tort de dire qu'il a choisi. Ce thème s'est imposé à lui, et sous une forme et dans un dessein singuliers. C'est la première fois, à ma connaissance, qu'une analyse proprement littéraire de l'amour s'applique, du moins d'une façon si explicite et si délibérée, à démentir les contradictions apparentes entre l'amour humain et l'amour divin, de sorte que la « voie sacrée » soit une voie droite (mais non toute lisse et facile) qui, de l'amour de l'homme et de la femme de chair, s'élève jusqu'à la confusion de la créature dans son Créateur et à l'accomplissement de l'amour dans le jardin retrouvé.

Cette notion est, en elle-même, familière aux chrétiens. L'originalité et l'audace de M. Rambaud sont de prétendre démontrer que l'amour partagé n'est pas seulement à la ressemblance des noces du Christ et de l'Eglise, mais qu'il est la voie du plus sûr acheminement vers l'amour de Dieu. Oui, que même les amours coupables, pourvu qu'elles soient vraiment le don échangé de tout l'être, portent encore, sous la souillure du péché, le reflet de cette divine ressemblance.

Le plus fort est qu'il y parvient. Je ne suis pas qualifié pour assurer que, sur cette route périlleuse, M. Rambaud ne donne aucune entorse à la théologie. Je ne le crois pas, cependant, et demeure convaincu qu'il n'a point publié son livre sans recevoir l'*imprimatur* officieux de quelques docteurs en cette science.

(1) Henri Rambaud : *La Voie Sacrée,* Lyon, H. Lardanchet.

Pour un simple profane, s'il s'émerveille de voir l'auteur prendre tant de risques et déployer une telle ingéniosité sans nulle complaisance et sans prendre plaisir à ses subtilités — en toute ingénuité d'âme, dirait-on — rien ne le choque, rien ne laisse voir que les textes du Livre ou des Pères sur lesquels se fonde l'auteur soient en quelque façon sollicités de dire autre chose que ce qu'ils signifient. Il ne se permet pas les libertés d'interprétation que M. Gide se plaît à prendre avec l'Evangile; et cela se conçoit, d'abord parce que M. Rambaud est catholique; aussi, parce qu'il ne trouverait aucun plaisir à ces jeux et ne croirait pas avoir ajouté quelque richesse au texte sacré. Les admirables pages sur la création de la femme me paraissent le modèle même d'une interprétation nouvelle mais authentique qui ne fait rien qu'expliquer ce qui est réellement inclus dans le récit biblique. Elles n'ajoutent point; elles dégagent.

M. Rambaud dit quelque part que la relation entre l'amour divin et l'amour humain, « qu'il serait aussi dangereux de confondre qu'il l'est de les séparer complètement », n'est pas communément perçue et analysée, parce que les théologiens ne sont point d'habitude très penchés sur l'amour de l'homme et de la femme, ni très doctes en telle matière; et que, d'autre part, les analystes de l'amour se soucient peu de théologie, et les amants moins encore. M. Rambaud, qui se défend d'être un maître en théologie, convient qu'il s'intéresse à cette science; on sait, d'autre part, pour avoir lu déjà ses critiques et ses essais, que le problème littéraire de l'amour l'a de longtemps sollicité, et que Stendhal lui est aussi familier que saint Paul. Il était donc homme à faire le joint entre le sacré et le profane. Il n'y manquait que l'occasion.

Celle-ci lui fut offerte par M. Mauriac. « Souffrances du Chrétien » paru en 1928 dans la *Nouvelle Revue Française* : « La malédiction essentielle que ces pages brûlantes profèrent contre la chair, écrit M. Rambaud, m'atteignait au vif de mes façons de sentir et ne heurtaient pas moins ma pensée réfléchie. » Mais ce n'est que trois ans plus tard, quand parut l'ensemble du témoignage de M. Mauriac : « Souffrances et bonheur du Chrétien », que s'éveilla en M. Rambaud la première idée d'une réplique, laquelle, d'ailleurs, ne fut écrite qu'entre 1935 et 1937.

Il ne faut voir, dans le premier chapitre — la moitié de la *Voie Sacrée* — que constitue cette réplique, ni une polémique, ni même, à proprement parler, une riposte. Le texte de M. Mauriac joue ici le rôle de l'aiguillon qui met en branle la pensée et force le désir d'expression. Il est un prétexte, à partir duquel tout s'ordonne et se développe. Mais quel meilleur prétexte — non choisi mais reçu — pour qui veut réhabiliter la chair? Il est permis de croire que si M. Mauriac déteste la chair et la maudit, c'est qu'il est plus sensible que M. Rambaud aux morsures du

péché (j'entends, bien sûr, en esprit) et que ses affreuses délices évoquent, pour ce créateur janséniste, un flot d'images détestables et séduisantes, d'autant plus détestables qu'elles sont plus séduisantes, et plus amères quand, le désir assouvi, n'en reste que la cendre, et l'odeur de la corruption. M. Mauriac flaire le péché comme M. Rambaud sent la grâce. Pour celui-ci, la chair est l'enveloppe de l'esprit; il faut pour que l'amour s'élève à son accomplissement total, que l'être tout entier soit saisi, qu'il se livre corps et âme. La chair n'est pas vaincue; elle est conquise, et comme séduite.

C'est pourquoi nous voyons une autre différence essentielle entre ces deux chrétiens, entre ces deux conceptions chrétiennes également authentiques. Pour M. Mauriac, la présence, la réalité, c'est le désir, c'est le péché; l'objet n'importe guère et demeure indistinct. Pour M. Rambaud, l'aimée et l'amant (ou l'aimé et l'amante) sont l'un pour l'autre uniques; et l'amour partagé fait surgir le troisième être de la trinité, procédant de deux autres, qui ne se perdent ni ne se confondent mais au contraire se retrouvent dans leur vérité, se multiplient l'un par l'autre et atteignent à leur pleine expression en même temps qu'à une sincérité totale. Appelons ce troisième être le Couple, l'Amour, il n'importe : sa naissance est tout à la fois la condition nécessaire, la conséquence fatale et la consécration de l'amour.

En somme, M. Mauriac et M. Rambaud ne parlent pas de la même chose. Et, s'agissant d'amour, il faut bien reconnaître que c'est M. Rambaud qui a raison. Laissant M. Mauriac à ses concupiscences, il s'envole sans lui sur la voie céleste qui aboutit au cœur du Père. Son dernier chapitre (qui n'est que l'amorce d'une œuvre encore à venir) est un mélange d'analyses remarquablement pertinentes et d'effusions lyriques où je dois dire que je ne le suis pas sans quelque fatigue. Mais peut-être ai-je tort et cet essoufflement vient-il des chaînes que je traîne.

Louis Martin-Chauffier.

Denis de Rougemont : LA PART DU DIABLE (Gallimard).

Nouveau Luther, l'auteur a renversé son encrier sur une apparition : le démon, puisqu'il faut le nommer. Traqué jadis par les grands mystiques, le Malin avait commis ses suppôts, les rationalistes, pour masquer sa présence parmi les hommes. Actuellement, il court, plus actif que jamais, et partout en même temps : dans les journaux, à la tribune, au cinéma, au bureau, à l'usine, au lit, chez les totalitaires, chez les démocrates, dans l'inconscient, dans le cœur, dans l'esprit, à l'église, etc. Denis de Rougement entend dénombrer tous les lieux qu'il fréquente, tous les sentiments qu'il corrompt. Et naturellement de l'en déloger, avec l'aide du ciel. « Du bleu du ciel », telle est son invocation suprême, afin d'exorciser l'humanité possédée par Lucifer.

On voudrait rire : mais ni le ton de l'ouvrage ni la personnalité de l'auteur ne laissent à penser qu'il s'agit d'une plaisanterie. — YÉFIME.

Marcel Arland : IL FAUT DE TOUT POUR FAIRE UN MONDE (Gallimard).

Un tour à la campagne, rien de tel pour se délasser en écrivant quelques nouvelles; elles sont parfois réussies, en tout cas empreintes toujours d'une compréhensive simplicité. L'âme fruste, le carac-

tère taciturne, les mœurs impitoyables des paysans nous valent ces fastidieuses décalcomanies, dont le titre vaut à peine pour une excuse. Marcel Aymé nous a fait rire, Marcel Jouhandeau nous a fait frémir; avec les mêmes personnages, Arland, Marcel, maintenant nous fait bâiller. — Y.

Jean Rousselot : PAS MÊME LA MORT (Robert Laffont).

Il s'agit d'une hallucination dont l'auteur est la proie; les innombrables épisodes relatés, ou simplement résumés, conduisent le héros, « riche comme Barnabooth », appelé Pierpont comme Morgan, à partir du nid d'une concierge mythique, à rechercher les « réalités humaines » masquées à ses yeux. Après les avoir regardées en face, il se tue, tout comme la concierge. Dans un style d'homme-serpent, l'auteur nous étrangle à chaque page de propositions qui pourraient alimenter le sottisier du *Mercure* pendant plus d'un an. — Y.

Colette Audry : AUX YEUX DU SOUVENIR (Gallimard).

Telle la préhistoire, l'enfance est un jardin muré, enseveli sous les structures progressives du réel; et tout ce que la mémoire en conserve, ce sont des vestiges, dont l'interprétation sert à élucider les thèmes familiers de notre mythologie.

En évoquant avec une fidélité minutieuse sa conscience de petite fille, Mme Colette Audry nous révèle à nous-mêmes, en nous incitant irrésistiblement à retrouver à travers la sienne notre propre enfance. Pour se guider, l'auteur utilise certes une méthode éprouvée, mais l'exemple en est rendu tellement agissant grâce à d'extrêmes qualités de sensibilité, de finesse et d'intelligence. — Y.

Julien Green : SI J'ÉTAIS VOUS (Plon).

La solitude sans recours d'un adolescent prête à ce conte sa raison, et la mort, qui attend au bout de ses migrations successives Fabien Especel, fait sombrer au fond du tragique son destin imaginaire. On déplore souvent le manque d'agilité que montre le héros à voyager, comme le démon lui a permis, d'un corps dans un autre, pour n'y récolter que les pires embarras. De sorte que la tristesse que dispense volontairement l'auteur tourne bientôt en angoisse, et nous sortons de cette lecture comme d'un cauchemar. Il faut savoir gré, croyons-nous cependant, à M. Julien Green, de nous avoir fait peur, de nos jours, avec une histoire de fantômes. — Y.

Irène Nemirovsky : LES BIENS DE CE MONDE (Albin Michel).

On éprouve une émotion compréhensible à lire ce roman posthume de la femme qui écrivit *David Golder* ainsi que *Les chiens et les loups*.

Irène Nemirovsky est morte dans les conditions que l'on sait, déportée, disparue, ensevelie dans un anonymat dont plus rien ne la fera sortir. Destin dont elle avait eu pour ainsi dire la prémonition dans tous ses livres où il n'y a pas de bonheur, pas même de simple joie qui ne soient entachés du sentiment que l'existence est précaire et fugaces les objets auxquels on s'attache.

Qu'y a-t-il pourtant de plus stable, semble-t-il, de plus sûr, de plus éternel que les biens terrestres, quand ils appartiennent à une vieille famille d'industriels du Nord de la France? C'est un pays calme et plat, tout en douceurs et demi-teintes. La propriété y paraît aussi tranquille que l'air qu'on respire. Ceux qui la détiennent en sont persuadés. Jusqu'au jour où la guerre éclate, réduit en cendres même les pierres des maisons, chasse leurs habitants sur les routes comme des gueux.

C'est l'histoire des Hardelot, une dynastie d'imprimeurs, et l'auteur excelle à rendre l'atmosphère accablante et mesquine des conventions bourgeoises. Surtout dans la période d'avant 1914, quand la bourgeoisie française est dans tout l'éclat de ses vertus et de ses ridicules. Ensuite elle est prise dans un tourbillon d'événements dont elle n'arrive pas à saisir le sens, quand même elle en a été cause. C'est une classe désemparée. Or il ne paraît pas ici que la romancière soit plus lucide que ses personnages. Son récit s'essouffle à mesure que les situations se précipitent. Le tragique prend la couleur de la fatalité et si les biens de ce monde sont engloutis, on nous donne à croire qu'un noir démon s'est pris à dévorer l'humanité.

On sera donc étonné que cette peinture d'une classe sociale, de ses triomphes et de ses avatars, soit privée de toute explication sociale. Irène Nemirovsky, dont c'est ici le brillant et dernier message, et qui a succombé dans la tourmente, n'aurait-elle pas mieux compris son propre destin?

ROGER PAYET-BURIN.

Thérèse Andrieu : L'ANGE SOURIANT (Ed. de la Nouvelle France).

L'auteur de ces histoires doit être une bien gentille personne. Ce n'est pas elle qui inventerait de ces personnages anxieux, toujours à se demander s'ils existent ou non, et s'ils doivent s'engager ou sombrer dans le néant. Le noir n'est pas sa couleur, on voit bien tout de suite que c'est le rose.

Il n'y aurait d'ailleurs là pas l'ombre d'un reproche si le divertissement qui nous est offert avait un peu plus d'intérêt. L'histoire de la *Genèse* aurait sans doute pu donner prétexte à beaucoup de fantaisie. Mais il aurait fallu y mettre un peu plus de poivre et de sel. Au lieu que cette bergerie nous reste sur l'estomac comme un gâteau trop sucré. Elle vous ferait regretter — c'est fâcheux — ces fameux romans noirs.

R. P.-B.

P.-A. Lesort : LES REINS ET LES CŒURS (Plon).

La tentative menée ici, par le moyen d'une technique qui n'est d'ailleurs pas nouvelle, est la plus ambitieuse que puisse se proposer un romancier. Il ne s'agit plus, comme on l'entend d'habitude, de *créer un monde*, avec ce que l'expression implique de « présence » de l'auteur, de sa marque sur les êtres et les choses, de perspective unique et irremplaçable. Ainsi, pour prendre des exemples significatifs, des rapports de Victor Hugo ou de Huysmans avec leurs créatures.

Tout au contraire, M. P.-A. Lesort s'efforce de disparaître derrière ses personnages. Il estime qu'un récit n'est vrai que s'il est traduit comme l'ont vécu et ressenti ses protagonistes. Il tâche de supprimer cet écran déformant que constitue, le plus souvent, la personne du romancier. Enfin, son souci d'objectivité est si grand qu'il se refuse à faire raconter les événements par un ou deux personnages privilégiés. C'est derrière tous ceux qui y furent mêlés qu'il s'efface tour à tour. Ainsi, le roman devient un miroir à plusieurs facettes. Chaque chapitre est vu par un des acteurs et les faits s'ordonnent selon l'optique particulière de celui-ci.

Dès qu'on a ouvert *Les reins et les cœurs*, il n'est plus possible de le laisser. M. Gabriel Marcel, qui l'a préfacé, dit que c'est un des romans les plus marquants de ces dix dernières années, et quoi qu'on pense de ce genre de statistiques, on ne peut qu'être de son avis. C'est un roman métaphysique. Non que les personnages y dissertent de l'essence et de l'existence. Mais ce qui est plus important, ils s'interrogent sur le sens de leur vie et même s'ils n'expriment pas ce souci, ils le traduisent par toute leur conduite. Ce sont des hommes vivants, ils sont déchirés par toutes les passions humaines, ils travaillent, ils peinent, ils souffrent, ils aiment et ils haïssent et parmi le désordre et l'agitation de leur vie, ils veulent encore savoir à quoi ils sont destinés.

Pour la plupart, ce destin prend la forme de la vocation chrétienne. Chez ceux-là seuls, du moins, il apparaît comme un choix motivé, un aboutissement psychologiquement vraisemblable. Les personnages chrétiens ou, pour mieux dire, catholiques, du livre sont pétris de vérité. Comparés à eux, le « rationaliste » et le « marxiste » ne sont que de pâles et assez fausses esquisses. Le romancier a peint surtout la bourgeoisie catholique d'avant cette guerre. Il a été l'image de cette société, à défaut d'être l'image complète et parfaitement objective de toute la société française d'alors. Mais l'excellence du roman n'en demeure pas moins.

R. P.-B.

LE SOLITAIRE DE LA CERVARA, par *Francis Ambrière* (Editions Victor Attinger).

Le petit roman et les cinq nouvelles qui composent ce recueil, et que Francis Ambrière a la coquetterie d'appeler un divertissement, datent d'avant la guerre; ils marquent les débuts de l'auteur « dans les mystères de la fiction ». *Le Solitaire de la Cervara* fut écrit pour l'*Intransigeant*, à la manière de Dumas, au jour le jour : dure épreuve, et qui réussit. Ici se retrouve un art devenu fort rare aujourd'hui, l'art du conteur, rapide, violent, et où c'est l'allure de la narration et la précipitation des événements significatifs qui font la force et la cadence du style. — s.

MYTHES ET PORTRAITS, par *B. Groethuysen*, préface de *Jean Paulhan* (Coll. « Les Essais », Gallimard).

Ce livre paraît, à peu de chose près, tel que l'auteur l'avait préparé avant de mourir. On y trouve, entre autres, des textes sur saint Augustin, Jean Bodin, Bayle, l'Encyclopédie, Gœthe, Hölderlin, Kafka. La délicatesse de touche, la finesse de pénétration, la retenue, la légèreté, la pudeur dans l'ex-

pression, la *classe* extraordinaire de Groethuysen (dommage qu'on n'ose plus dire : la distinction) trouvent dans la préface un écho qu'on devine parfaitement fidèle. — s.

ADIEU, VIVE CLARTÉ, par *Jean Lambert* (Gallimard).

Ce charmant petit livre, un tiers de siècle plus tôt, aurait pu marquer les débuts d'un Giraudoux — mais ne chicanons pas notre plaisir, qui est vif et simple. Voici une fraîcheur, une luminosité extrêmes, une littérature qui n'est pas « engagée » au moindre degré et qui a (c'est là le rare) le goût même du bonheur. La dizaine de textes qui forment le volume n'ont d'autre raison d'être que le bon plaisir de l'auteur, — le plaisir de l'expression. Leurs dates s'échelonnent sur dix ans; les deux ou trois derniers se dégagent plus nettement des influences et tâtonnements. Cela est ténu sans doute, un peu affecté, mais l'est agréablement et tendrement. — s.

LA POÉSIE

SOUVENIRS DE L'ANCIEN « MERCURE DE FRANCE ». — La courte rue de l'Echaudé-Saint-Germain, malgré son grand âge, ne présente aucune particularité saillante dans son aspect : c'est une sorte de passage étroit par où l'on communique du boulevard Saint-Germain à la rue de Seine et au pont des Arts. C'est pourtant là — tant d'ombres au déclin du XIXe siècle! — qu'étaient installés « les bureaux » du *Mercure de France* en ses premières années.

Ces « bureaux » se composaient d'une seule, assez vaste, pièce, où le directeur, Alfred Vallette, du matin au soir accueillait ses collaborateurs, ses amis, des lecteurs, ses fournisseurs. Il se tenait à leur disposition au moment de leur choix, sans interrompre, semblait-il, son labeur considérable, puisque, correspondance, lecture et choix des manuscrits, relations avec l'imprimerie, avec les fabricants de papier, besognes d'organisation, de régularisation, de coordination de la revue, correction des épreuves, tout lui incombait; il ne s'en remettait à personne de ces soins minutieux et incessants. Et d'ailleurs, plus tard encore, lors de la plus grande prospérité du *Mercure*, ni ses secrétaires, ni les employés de la librairie, ni le comptable ou les magasiniers, dont il avait été indispensable, par la force des choses, qu'il admît l'ingérence, n'entreprenaient ou n'achevaient leur tâche à chaque heure assignée, sans qu'il la dirigeât, la controlât, la vérifiât, et ne l'eût approuvée dans le moindre de ses détails. L'affabilité d'Alfred Vallette n'avait d'équivalente que son assiduité au travail. Simple, cordial, dépourvu d'affectation, chacun auprès de lui se sentait chez soi, bien à son aise. Universellement, il était aimé, respecté de ses commis, vénéré, on le peut dire, de ses camarades de lettres.

Le mardi de chaque semaine, il recevait les familiers de la maison. Les affaires chômaient dans l'après-midi. Mme Vallette ou, si l'on préfère, Mme Rachilde, recevait avec lui la jeunesse littéraire. On se donnait rendez-vous chez eux; enchanté s'y trouvait-on de s'y mêler, en un tourbillon de rires et de jeux de l'es-

prit, échangeant d'allègres propos. La gaîté naturelle aux jeunes gens s'y déchaînait sans réserve. Aucune malignité n'altérait la belle confiance qui, de l'un à l'autre des participants, avait établi des liens d'affection que rien ne fût parvenu à rompre : la plupart ont duré jusqu'à la mort.

Sans doute, on y prenait plaisir à persifler certaines réputations ou certaines vanités triomphantes, des ridicules complaisamment étalés par de nombreux hommes de lettres; on rudoyait en paroles, à grand renfort de « mots » piquants, des auteurs en possession de situations matérielles ou d'une renommée disproportionnées à leur mérite, mais personne ne « pontifiait »; l'atmosphère n'était point obscurcie par des bouffées d'égoïste malveillance.

Des visages graves souriaient aux boutades imprévues des plus jeunes. G. Albert Aurier, si tôt enlevé par la mort avant d'avoir eu le temps de fixer la mesure de sa valeur; Remy de Gourmont, de qui l'autorité et la tolérance s'équilibraient; Ernest Raynaud, dont l'apparence un tant soit peu bourrue était trompeuse, car c'était le plus brave homme du monde, cédaient peu à peu à l'enjouement qui les environnait. Les saillies, les explosions rieuses de Rachilde entraînaient des reparties amusantes de ce Pierrot aux regards malicieux qui avait nom Edouard Dubus, délicat et adroit poète qui n'a pu remplir sa destinée, de Pierre Quillard, fantaisiste discrètement narquois en ses propos volontiers allusifs.

A une époque déjà plus récente, ceux qu'on appela les « ruïstes » parce que, se plaisant aux choses du dehors, ils fréquentaient cirques et théâtres, bars ou terrasses de cafés, et se mêlaient aux agitations de la rue, affectaient un dégoût magistral ou plutôt sardonique quand on faisait mine de les prendre au sérieux : Jean de Tinan, désinvolte et d'une allure fine et distinguée, dédaigneux et mordant; Alfred Jarry qui publiait ses *Minutes de Sable Mémorial* et préparait son *Ubu-Roi*, en en colportant d'avance et en en parlant avec volubilité le langage singulier; Henri Albert, traducteur de Nietzsche et de Novalis, et se joignaient à eux, plus âgés, Pierre Louys, toujours et partout séducteur; Ferdinand Herold d'un tempéramment plus pondéré et plus austère qui les écoutait en souriant, bénévole.

Mais ceux-ci, Herold, Louys, Henri Albert, par moments Jean de Tinan, Jarry lui-même, se laissaient attirer aux spéculations disertes de quelque érudit, à des discussions menées par un écrivain ou un savant sur des problèmes littéraires, scientifiques, ou sur une donnée d'art pur. Alors, ils se rapprochaient d'Henri de Régnier, d'Albert Samain, parfois de J.-H. Rosny aîné, s'il développait quelque aperçu hardi de métaphysique ou quelque rêverie, noblement conçue, de préhistoire.

Léon Bloy, rencogné, grommelait, au bord de la table où

Rachilde avait pris soin de lui servir l'absinthe qui lui était réservée, tandis que Laurent Tailhade, incisif, avec plus d'élégance de ton, à l'égard des usurpateurs de renommée, sous le pseudonyme de dom Junipérien, aiguisait les traits de telle de ces ballades désobligeantes recueillies, plus tard, dans le tome de ses *Poèmes Aristophanesques.*

Les poètes collaborateurs assidus de la revue à couverture violette ornementée du caducée ne se souciaient guère, à cette époque, d'être ou de se dire symbolistes, non plus, au fait, que décadents, comme les envieux nous appelaient. On découvrait, ou l'on finissait de découvrir, Verlaine et Mallarmé, on leur rendait de très fervents hommages. On se groupait autour du premier au café François Ier, boulevard Saint-Michel, appelé à faire place à la gare de la ligne de Sceaux et de Limours. On se réunissait chez l'autre, dans son étroit appartement de la rue de Rome, le mardi soir. La plupart se retrouvaient aussi chez José-Maria de Heredia, ou fréquentaient Leconte de Lisle, Théodore de Banville, Mendès même ou Coppée. Samain, dont il avait, dans *le Journal*, loué avec la plus enthousiaste admiration le *Jardin de l'Infante*, lui voua jusqu'à son dernier jour le culte le plus reconnaissant. Pierre Louys, moins porté que Samain à aimer qui l'aimait, lui demeura toujours fidèle et ne parlait de lui qu'avec une profonde gratitude. Au *Mercure* venaient Moréas, Henri de Régnier régulièrement, Francis Vielé-Griffin, le Cardonnel, Gustave Kahn, outre Samain, Tailhade, Raynaud, Herold, Quillard, souvent Stuart Merrill, l'insupportable Retté, plusieurs Belges, Verhaeren et Rodenbach, Albert Mockel, Maeterlinck quelquefois, et Charles Van Lerberghe, lorsqu'il séjournait à Paris, ce qui fut bien rare.

Le plus grand nombre d'entre eux ont pris rang, volontairement ou à leur insu, dans la phalange, plus tard victorieuse, du Symbolisme. Viélé-Griffin, le premier, a tenté de donner à ce vocable bien sonnant une signification littéraire qui nous englobât, sans distinction, les uns et les autres. Il avait déniché, dans le *Sartor Resartus* de Thomas Carlyle, un paragraphe dont l'ironique gravité, pédante à dessein, l'enchantait; il en donna la traduction dans les *Entretiens Politiques et littéraires* qu'il avait fondés et qu'il dirigeait conjointement à Henri de Régnier et, je crois bien, à Paul Adam. Et le symbolisme désormais avait sa charte, au reste bientôt méconnue par les symbolistes de la seconde « fournée » qui, seule, a connu, à tort ou à raison, le triomphe dans la presse et dans l'opinion publique. Il n'y a pas lieu de discuter; les honneurs et la gloire ne manquent jamais à être équitablement répartis, et il est incontestable que les premirs symbolistes n'ont jamais agi, écrit ni parlé en vue d'obtenir un triomphe qui, peut-être, eût contrarié la liberté de leur allure. Ils avaient les yeux fixés sur la destinée de leurs maîtres et modèles Mallarmé, Verlaine qu'ils avaient su tirer de l'oubli où l'indiffé-

rence de leurs contemporains les avait plongés. Ils eussent, avec joie, accepté de subir le même sort, à condition, bien entendu, qu'il pût être tenu pour la garantie de la plus haute valeur. A mesure qu'ils vieillissaient, cette illusion puérile se dissipait; ils ont su que la destinée est diverse à l'infini, et que la déréliction passagère ou définitive n'est la preuve certaine de rien, — non plus, au reste, que le succès.

André Fontainas.

STÈLE A DEMI DANS L'OMBRE, par *André Fontainas* (Librairie Garnier frères).

C'est au poète éditeur Auguste-Pierre Garnier que l'on doit l'élégante présentation de cet admirable poème d'André Fontainas. C'est le plus bel hommage et le plus pieux qui ait été consacré à l'immortelle mémoire de Paul Valéry. Pas une fois le nom du poète n'est prononcé, mais l'évocation de sa pensée, de son art souverain, de son amitié si fervente et vigilante, n'en est que plus émouvante et vivante. André Fontainas est maintenant le seul survivant de cette extraordinaire floraison de poètes qui s'épanouit sous l'influence directe de Stéphane Mallarmé. Déjà dans « Allusions ou poèmes », Fontainas, dans une magnifique envolée lyrique, avait exalté cette merveilleuse intimité intellectuelle et profondément amicale et poétique qui groupait aux mardis fameux de la rue de Rome tous les artistes qui, depuis, ont fait la gloire de la littérature française de ces dernières années. Ici c'est d'abord la figure même de Valéry qui nous est restituée vivante et parlante. Les souvenirs et les songes se mêlent en des vers somptueux d'une pureté toute racinienne. Dans la seconde partie du poème écrite en vers de neuf pieds où, à la troisième laisse, s'inscrit un alexandrin prodigieux, l'œuvre de Valéry est poétiquement caractérisée et définie et comme fixée en son immortalité. Enfin la troisième partie nous fait revivre cette nuit de veillée funèbre couronnée par l'unanime élan d'un peuple proclamant la gloire incontestée du génie triomphant et c'est le trophée votif dressé dans la splendide nuit aux mânes de Narcisse.

La composition harmonieusement équilibrée du poème dont tous les éléments concourent à la plénitude de l'accord final, où rien n'est laissé au hasard, où la souveraine volonté créatrice plie les mots et conduit la cadence jusqu'à l'achèvement total qui comble toute l'attente de l'esprit et du cœur, accomplit ici le chef-d'œuvre intégral que fleurit d'une jeunesse éternelle et toujours renouvelée la grâce incomparable des vers qui sont parmi les plus beaux qu'ait connus notre langue.

COMME LA VIE, par *Jean Clervers* (Buenos-Ayres, sans nom d'éditeur).

Il y a des dons éclatants dans ce livre. Le clavier que touche Jean Clervers est étendu et va de la grâce enveloppée à l'ironie, de la fantaisie à la gravité, de l'immédiat à l'éternel, de la simple chanson à la méditation sur le destin de l'homme. Il passe avec une aisance de funambule de l'un à l'autre de ces motifs et du plus simple des prétextes à la plus haute spéculation. Son art suit la tradition classique la plus stricte et son vers très pur est d'une grande sûreté de frappe et d'accent. Une aimable aisance dans le maniement des rythmes et des coupes et une habileté consommée d'artiste qui n'ignore aucune des ressources d'une technique adroite, servent heureusement l'inspiration diverse du poète qu'étaie un goût très sûr.

VISAGES RADIEUX, par *Paul Claudel* (Editions Egloff).

Les poèmes réunis sous ce titre, écrits entre 1926 et 1946 sous des latitudes diverses, forment un ensemble un peu composite. Ce livre manque d'unité et on a l'impression que ces poèmes ont été retrouvés dans le fond de quelque tiroir où leur auteur les avait oubliés. Cet ensemble ne laisse pas que d'être disparate et la composition de l'ouvrage s'en ressent. On aime ou l'on n'aime pas Paul Claudel. Mais ce poète ne saurait jamais laisser indifférent. Si l'on retrouve les accents un peu redondants du verset claudélien dans « Saint Jérôme, patron des hommes de lettres » et « Sainte Claire » comme dans les obscurs développements des trois poèmes mystiques, des poèmes comme « Le Jugement », « Une nuit de Novembre », « Le Cœur perdu », sont de brèves évocations en vers réguliers où la

puissance du poète n'est pas à l'aise. Le réalisme le plus prosaïque s'y mêle aux exaltations religieuses. Mais cette apparente naïveté d'un art qui retourne à l'imagerie populaire ne va pas sans quelque vulgarité. Il semble d'ailleurs que ce soit un des partis pris de l'auteur des Cinq grandes Odes.

PRISMES, par *Anne Fontaine* (Editions Egloff, Fribourg).

Ces poèmes présentés par Jean Royère et Armand Godoy témoignent d'une sensibilité généreuse et d'un don poétique certain. « Ces somptueuses fresques verbales », selon la formule de Jean Royère, expriment un sentiment profond de la nature qui fournit à l'auteur une heureuse transposition de ses paysages intérieurs. Le vers, affranchi des rigoureuses mesures classiques, reste cependant suffisamment déterminé par la période rythmique. Poésie d'effusion qui gagnerait toutefois à être disciplinée davantage et soumise au contrôle d'un choix plus sévère.

ARGILE, par *Charles Ekisler* (Profil littéraire de la France).

Charles Ekisler se soucie peu de la mode et reste fidèle aux formes classiques. Grâces lui en soient rendues. Son petit livre où les mythes antiques nous sont restitués dans la difficile simplicité de vers plastiques et purs transpose dans leur signification éternelle une sensibilité toute moderne. Il y a dans ce livre quelques pièces d'un art parfait. Charles Ekisler est un nom qu'il faudra retenir.

LA CONNAISSANCE DU SOIR, par *Joe Bousquet* (Gallimard).

Dans une première partie, « L'Epi de lavande », des poèmes en prose chargés de mystère et que traversent les éclairs fulgurants d'étranges et cruelles pensées, nous retrouvons le poète de « Traduit du silence » et de « la Tisane de sarment ». Tout un monde inquiétant s'anime autour du poète et nous connaissons par lui le poids et la réalité des fantômes. On songe aux plus émouvantes suggestions de Rainer-Maria Rilke, mais ce n'est qu'une rencontre fortuite. L'étrange et forte personnalité de Joe Bousquet ne saurait susciter de comparaisons. Pensefables et Dansemuses qui suivent, nous proposent sur un ton populaire des tableaux charmants dont l'apparente légèreté cache toujours une signification plus profonde et secrète qui sait nous atteindre au plus vif de l'âme. La Connaissance du soir qui donne son nom au recueil et en est la partie la plus grave et la plus importante, en des vers d'une forme rigoureusement classique, nous procure un frémissement nouveau. Il n'est rien de la vie quotidienne qui ne soit transformé en précieux joyaux par le poète qui connaît le double aspect des choses. « Nous passerons l'espérance » épanouit la gloire du rythme et du chant poétique pur jusqu'à l'angoisse métaphysique. Le livre prodigieux s'achève sur un accord mélancolique dans la clarté du gel. Ces « frileuses » nous sont étoiles et fleurs précieuses que nous savons qui doivent mourir.

ESSOR, par *Claude Ducellier* (Librairie Gedalge).

Voilà un poète vraiment doué. Il exprime avec noblesse des sentiments profonds et délicats. Sa forme est pure, son vers savant et nombreux. Il manie avec sûreté les rythmes les plus variés. Ce poète épris d'idéal nous entraine avec lui loin des tristes ornières où la vie nous contraint à cheminer. Son sentiment de la nature est très vif et il trouve des images nouvelles et justes pour nous peindre les paysages réels qui s'accordent toujours à la couleur de ses songes. Ce livre a été distingué par le jury du prix Jacques Normand. Un tel choix honore ceux qui l'ont fait.

MON FILS! MON FILS! par *Armand Godoy* (Egloff, éditeur, Fribourg).

Après les années sombres où, confiné dans le silence, Armand Godoy avait cessé de nous envoyer ses messages, voici que nous vient de Fribourg en une présentation sobre et raffinée, le recueil de vers le plus émouvant, le plus poétiquement vrai que nous ait à ce jour donné le poète du « Brasier mystique ». Armand Godoy a dépouillé toute recherche un peu théorique où il s'était précédemment complu. Un deuil cruel est à la source profonde de ce renoncement. Les poèmes n'en acquièrent que plus de valeur hautement humaine. La plainte du poète nous bouleverse parce qu'elle s'exprime sans artifice en vers directs dont l'art savant se dissimule complètement sous une apparence de spontanéité. Le sentiment mystique qui s'exprime en un chant mystérieux et pur exhausse la douleur du poète jusqu'à l'abandon total de soi-même en la communion dans la passion du Sauveur. Ce livre nous émeut et nous transporte aux plus sereines régions de la spiritualité.

LA CHANSON DES VINGT ANS, par *Jean-Marty* (La Renaissance poétique).

Il y a bien de la grâce dans ces chansons qui vont plus loin que d'abord on ne pense. Le vers est souple, aisé, aérien. Quelquefois d'un ton plus grave, le chant nous émeut. L'influence de Jammes est lointaine. La naïveté n'exclut pas toujours la banalité telle qu'on la regrette comme dans ce poème : « O Nature » dont le premier quatrain qui revient au refrain est bien plat. Mais comme sont plus denses et mieux faits des poèmes comme « Automnales », « Embarquement », « Soir d'automne ». Il y a là des accents profonds et beaux.

CE VERBE, CE SILENCE... par *Léon Massot* (Editions de Flore, Paris).

Le sentiment religieux profond et le don du mystère donnent tout leur prix à ces poèmes qu'une préface un peu chaotique et vaticinante de Luc Estang présente au public. Malheureusement ces pièces ne vont pas sans un certain désordre qui n'est pas toujours un effet de l'art. La composition de ces poèmes, en effet, reste vague et mal équilibrée. L'on souhaiterait moins de verbalisme pur. Mais l'émotion communicative et convaincante demeure le meilleur de cet ouvrage écrit à la gloire de Dieu. Cependant le don poétique certain eût gagné à être étayé par une forme plus rigoureuse et moins arbitraire.

AVANT DE VIVRE, par *Verdavoine-Bourget* (Editions Ophrys).

Ce poète passe aisément du vers régulier au vers libre, et du poème en vers au poème en prose. Ce petit livre témoigne d'un don certain de poésie et d'une réelle sensibilité prompte à s'émouvoir au spectacle de la vie.

Mais il y a bien des prosaïsmes regrettables dans les vers et quelques expressions non pas simples mais un peu vulgaires déparent certaines proses. M. Verdavoine-Bourget se fie trop à sa facilité. Mais il y a parfois de jolies images et inattendues. C'est parce que nous trouvons ce poète intéressant que nous regrettons qu'il ne se montre pas plus sévère dans ses choix. Il a le sens du rythme mais s'abandonne à trop de négligences.

LE DÉSIR DES COLLINES ÉTERNELLES, par *Serge Barrault* (Editions Spes).

Serge Barrault publie le premier tome d'une œuvre qui s'annonce considérable par le nombre et l'ambition. On ne peut que louer pareil dessein auquel toute une vie est consacrée. Le premier tome : « La terre et la mer », par la grandeur des thèmes et la beauté d'une expression toujours adéquate aux sentiments et aux idées moteurs, la rigueur savante de la prosodie, nous fait bien augurer de l'ensemble. Le sentiment de la nature anime et nourrit ces poèmes et les paysages sont la transposition d'états d'âme d'une émouvante humanité. Le poète recherche le pays du bonheur, qui n'est qu'un songe. Il y découvrira le sens divin et la raison de vivre et d'aimer qui exalte nos destinées vers la lumière éternelle. Il faudra suivre ce poète dans son ascension. Son nom mérite dès aujourd'hui de survivre à l'oubli.

GAZETTES RIMÉES, par *Raoul Ponchon;* choix présenté par Marcel Coulon (Collection « Le Rameau d'or », chez H. Lardanchet).

L'excellent critique Marcel Coulon, qui collabora si longtemps au *Mercure* et qui s'est attaché à mettre à leur juste place quelques très importants poètes sinon méconnus, du moins qui n'ont pas atteint la célébrité à laquelle leur œuvre les destinait, publie aujourd'hui chez H. Lardanchet, en une présentation élégante ornée d'un beau portrait du poète par Hervé Baille, un nouveau choix des « Gazettes rimées » de Raoul Ponchon. Sans le premier livre de Coulon sur Raoul Ponchon, suivi à quelques années de distance par les « Noëls de Raoul Ponchon » et « Toute la Lyre de Ponchon », cet extraordinaire poète, bohème et journaliste plein de truculence et de bon sens, doué d'un vocabulaire vaste et coruscant et qui use d'une langue admirable de pureté, n'aurait peut-être jamais franchi le cercle étroit de l'admiration des poètes ou de ceux qui le connurent personnellement. Dans sa belle préface, savante et sensible, Marcel Coulon exprime l'essentiel de ce qu'il faut savoir de Ponchon et de son art prodigieux. Il insiste sur la qualité essentielle de journaliste du poète. Et Ponchon poète, qui rêvait de sublimes envolées, obligé par la nécessité de son métier de journaliste, a dû traîner sa muse au cabaret. D'où sa modestie congénitale et son refus de réunir ses poèmes et de les publier autrement qu'aux feuilles éphémères. Mais Ponchon se doutait-il qu'il est un de nos plus grands poètes burlesques? Il a enrichi

notre littérature d'un des plus considérables monuments de poésie savoureuse, truande et succulente dont aucune autre, dans aucune littérature, ne lui saurait être comparée. La perfection de sa forme, l'habileté funambulesque de son vers, en font un des maîtres les plus authentiques et l'artiste le plus accompli de ce temps.

LIVRES REÇUS : *Chapeau de fer*, par Roger Michael (Editions de la Nouvelle France); *On garde les mêmes*, par Louis Henneve (Editions du Carquois); *L'anneau des années*, par Eric Haulleville (Editions Charlot); *Rythme serein*, par Adèle Garcia-Salaberry (Talleres Graficos Argentinos L. J. Rosso Doblas 951, Buenos-Aires); *Vingt ans après*, par Marius Dargaud (Pierre de Bresse, Impr. Ménard); *Poèmes sans issue*, par Henri Pouzol (Editions La Tour de feu); *Concerto*, par Monique Flemal (Editions Héraly; *Apparences 42*, par J.-J. Van Dooren (Edition du Sanglier); *Anthologie des poètes français de la province de Luxembourg* (Editions Fasbender à Arlon).

J. Pourtal de Ladevèze.

LE CINEMA

PREMIER REGARD SUR LA MOISSON FRANÇAISE DE 47. — Après le festival de Bruxelles où, malgré le *Silence est d'or*, le *Café du cadran* et le *Diable au corps*, l'envoi anglais et l'envoi italien étaient franchement supérieurs au nôtre, sont venus quelques autres films français qui apportent le témoignage multiple d'une renaissance éclatante. J'isole tout de suite *Quai des orfèvres*, qui campe une caméra magistrale au centre d'un univers sartrien : que Georges Clouzot soit enfin réhabilité et qu'il ajoute cette œuvre très forte au *Corbeau*, confirmant par là qu'il est né un auteur de plus, et d'ample carrure, au service du cinéma français, cela est bel et bon, mais cela appelle le commentaire d'une chronique entière, pour situer la vision du monde de ce (relativement) nouveau venu et pour évaluer l'importance (considérable) de son apport. Restent *Antoine et Antoinette* (Jacques Becker), *Les maudits* (René Clément et Jeanson), *Danger de mort* (Gilles Grangier et Wheeler), *Pasteur* (Jean Painlevé et Georges Rouquier), *Les jeux sont faits* (Jean-Paul Sartre et Jean Delannoy), et le *1900* de Nicole Védrès que je garde pour la bonne bouche.

Les quatre premiers de ces films font mieux que de tenir les promesses contenues dans les œuvres antérieures de leurs auteurs. Jacques Becker, jusqu'ici metteur en scène habile et inspiré, s'affirme cette fois comme auteur : il a imaginé une histoire et, avec deux collaborateurs, il l'a lui-même construite et écrite (ce qu'on nomme le découpage dramatique et les dialogues). Au terme de l'article que j'avais consacré à son film précédent, je demandais : « Qui est Jacques Becker? » Il est vrai que nous le distinguons encore assez mal aujourd'hui, après avoir vu *Antoine et Antoinette*, car son argument comme le ton de son récit confessent mille influences (René Clair, et singulièrement le *Million*, surtout vers la fin; le climat, transposé, de *Brève rencontre*; l'intimisme de *Quatre pas dans les nuages*; quelques-unes des assez regrettables intentions « sociales » des *Portes de*

la nuit, et certainement l'un des personnages de ce film, je veux dire le rôle du vilain commerçant, qui aurait fort bien pu, après avoir changé de métier, être passé tel quel, faconde, gestes, démarche, cynisme qui ne compose pas, d'une œuvre dans l'autre). Car son histoire, d'une insignifiance délibérée, ne révèle pas, ou ne révèle pas encore, le tempérament de l'auteur. Mais faut-il déplorer ces influences, qui sont digérées et intégrées dans un récit homogène, à une réserve près, à quoi je viens? Faut-il s'attarder à la superficialité et à la ténuité de l'anecdote (un jeune couple de petites gens se procure, perd, retrouve enfin, le billet qui leur donne le gros lot de la Loterie nationale, par là scellant à la fin la bonne entente qu'à la longue aurait pu menacer la contrainte matérielle jointe aux manœuvres d'un vilain monsieur)? Je ne le crois pas. Si nous ne distinguons pas le message et la vision du monde de Jacques Becker, du moins connaissons-nous en effet, en toute certitude désormais, qu'il possède une démarche et une écriture propres, qui se signalent par la multiplicité des plans, par l'infaillible excellence du découpage et du montage, qui sauve et maintient et renouvelle l'intérêt d'une histoire qui, narrée par un autre, serait platement interminable (on ne saurait dire d'ailleurs, tant ce travail est soigné et concerté, où finit le découpage, et où finit le montage, que Marguerite Renoir a signé). Oui, la démarche et l'écriture, c'est dans ce domaine d'abord que le film est signé. Il a d'autres et hauts mérites. Le reportage intimiste est du premier ordre. Paris vit, incarné dans ses personnages. Les comédiens sont pour ainsi dire *visiblement*, pour tout œil habitué en tout cas, bien dirigés. Le trait visuel juste et significatif a été trouvé cent fois. Le dialogue, dont Becker et ses collaborateurs ont banni le mot d'auteur, est sûr, rapide, en situation toujours. En situation, c'est encore le bel éloge qu'il faut faire de la musique de Grünewald. Je ne vois qu'un reproche à former, et je reconnais qu'il est ténu au point de n'apparaître, en vérité, non à la vision mais à la réflexion : c'est qu'on passe, dans les dernières séquences, insensiblement d'ailleurs, du vérisme qui est l'esprit du film, à un humour où sont employés, oh! parfaitement, les moyens du merveilleux visuel : il y a là une petite rupture de registre que je persiste à regretter (sans compter que, dans l'humour, René Clair, dont l'influence est ici manifeste, est plus radieusement à l'aise). Au total — photographie, découpage, montage, dialogues, interprétation, musique et décor —, Jacques Becker a su, avec des moyens simples et dignes, donner la consistance et le mouvement à une anecdote qui n'est que l'ombre d'un fait divers avorté, mais où l'auteur a su voir Paris et sa vie quotidienne d'un regard qui est celui du moraliste. Jacques Becker était un excellent metteur en scène. Jacques Becker est aujourd'hui un auteur de talent. Joignez qu'il révèle une bonne comédienne en Claire Maffeï.

Les maudits sont le premier film dramatique du metteur en scène de la *Bataille du rail,* René Clément, qui, en confirmant magistralement qu'il sait son cinéma documentaire, et l'on dirait mieux technologique (les quatre bons cinquièmes de l'histoire se déroulent à bord d'un sous-marin), prouve qu'il pourrait bien un prochain jour, après Clouzot et Becker, renforcer le maigre bataillon des auteurs de films. Il n'en est pas encore tout à fait là. Il s'est emparé du thème neuf, difficile et exceptionnellement bon, qu'a proposé Jacques Companeez : celui du conflit entre jusqu'auboutistes allemands (les gens de la Gestapo, pour qui la guerre se continue après la paix et qui ont, en effet, prévu la défaite même) et militaires loyaux, qui veulent obéir à l'ordre de cesser le feu. Le sujet, qui situe ce postulat à bord d'un sous-marin (sans doute le lecteur sait-il déjà qu'une vingtaine, en effet, de sous-marins allemands ont disparu inexplicablement après l'armistice) donne au thème une consistance visuelle et dramatique admirable. Mais l'histoire qu'il fallait bien articuler sur ces données vraies ne peut naturellement se fonder que sur des hypothèses. Qu'il y ait en Allemagne des jusqu'auboutistes et des pacifistes de la onzième heure, c'est un point d'histoire établi. Que la disparition de vingt sous-marins à croix gammée se puisse expliquer par le déclanchement du combat à bord entre les partisans de l'une et de l'autre école, c'est plausible. Mais, au-delà, ont commencé, pour René Clément, qui s'est emparé du scénario du vendeur d'idées Jacques Companeez, les nécessités périlleuses de l'invention dans un domaine qui exige ensemble qu'elle soit fantastique et qu'elle soit vraisemblable. Je regrette de dire qu'il ne s'en est pas bien tiré. Il a certes su embarquer à bord, pour une tâche de perpétuation du nazisme en Amérique du sud, un échantillonnage plausible et saisissant d'Allemands de la marine et du parti et même, il le laisse entendre, de la sociale-démocratie survivante, en la personne du radio, ainsi qu'un échantillonnage de collaborateurs scandinaves, français et italiens, mâles et femelles. La croisière commence en Norvège. Elle se poursuit par Royan et l'Amérique du sud pour des raisons qui ont peut-être pour elles la crédibilité historique, mais qui sont peu vraisemblables dans la narration qui nous en est proposée. La croisière s'achève enfin en laissant seul à bord le narrateur, qui est Français. Cela m'a tout l'air d'une idée de producteur. L'intérêt dramatique de l'œuvre de René Clément s'en trouve malheureusement miné en grande partie. J'ajoute que la construction dramatique laisse beaucoup à désirer en dépit d'un dialogue de Jeanson louablement neutre, et assez heureux d'ailleurs les rares fois qu'il sacrifie au mot d'auteur. Mais ce film finalement et évidemment raté est loin d'être indifférent, qui rappelle que René Clément seul dans le cinéma français sait, et avec quelle puissance! donner leur plus tangible et leur plus émouvante réalité aux monstres du

temps, les locomotives hier, les sous-marins aujourd'hui, et les faire efficacement servir à l'intelligence même de l'époque mécanicienne, dans un contexte où passe la grande aventure de notre temps et qui, même quand l'affabulation et l'articulation dramatiques tendent à en diminuer sinon à en ruiner la portée, demeure lourd de sens. Bonne interprétation franco-allemande, à l'exception du redoutable Paul Bernard.

Bon. Je vois avec terreur que cet ultime feuillet porte le numéro sept. Je m'arrête. La suite de cet inventaire le mois prochain.

Jean Quéval.

HISTOIRE LITTÉRAIRE

UNE NOUVELLE HISTOIRE DE LA LITTERATURE FRANÇAISE. — M. René Jasinski, professeur à la Sorbonne et auteur de divers ouvrages publiés de 1925 à 1932 sur Fontaney et sur Théophile Gautier, vient de donner, à la librairie Boivin, une nouvelle *Histoire de la Littérature française.* Deux gros volumes in-16 qui comptent ensemble près de 1.500 pages. Le premier va jusqu'à 1715, le second jusqu'à Eluard, Aragon et Sartre. C'est, déclare M. Jasinski, un manuel, qui « doit permettre d'apprendre et de reviser vite », composé, semble-t-il, à l'intention des étudiants et du public cultivé plutôt que des candidats au bachot.

L'ordre suivi y est « rigoureusement chronologique » (ce mot *rigoureusement* n'est d'ailleurs pas pris dans un sens trop rigoureux : la chronologie est ici celle des générations, des périodes, à l'intérieur desquelles le classement se fait par genres ou par courants). « De bons étudiants, dit l'auteur, de bons lettrés aussi, brouillent aisément l'époque de Racine et celle de La Bruyère, à plus forte raison la préciosité de l'*Astrée* et celle du *Grand Cyrus.* » Il distingue donc dans le XVIIe siècle, par exemple, cinq générations : de l'édit de Nantes à Richelieu (1598-1624), Richelieu (1624-1643), la Fronde (1643-1659), l'apogée classique (1659-1680), les prodomes du XVIIIe siècle (1680-1715). Sans doute faut-il, si l'on veut suivre l'évolution de la comédie, par exemple, ou du roman, aller en chercher les éléments ici et là (de même que dans le XVIIIe siècle Voltaire est découpé en une dizaine de tranches réparties entre divers chapitres) ; mais cette division déjà donne sur le siècle une vue d'ensemble infiniment plus nuancée et plus juste que la division par genres des anciens manuels qui, en brassant l'époque Louis XIII, l'époque Roi-Soleil, l'époque Bayle-Fontenelle, etc., brouillaient étrangement les idées. Les mots « dix-septième siècle » n'expriment qu'un procédé de classement, le procédé de classement le moins déformant; on en faisait jadis une réalité, fort éloignée du réel.

La méthode de M. Jasinski a un inconvénient : elle « tend »,

c'est lui-même qui le dit, « au morcellement ». Pour y remédier il a placé en tête de chaque « siècle » et en tête de chapitres particuliers une étude d'ensemble de ce qu'il appelle dans sa préface les « dynamismes profonds » et dans ses titres, plus simplement, le « mouvement des idées » (replacé lui-même dans l'ensemble des événements et courants proprement historiques). Il y a là des développements lumineux, souvent fort brillants, toujours solides et nourris. Il n'est peut-être pas superflu de préciser que ce sont bien des synthèses, au sens vrai du terme, et non pas de ces constructions arbitraires auxquelles les universitaires se laissent parfois entraîner par les commodités pédagogiques ou par le goût de la dissertation : un exposé bien charpenté leur paraît, par là même, juste; c'est le revers des vertus normaliennes.

Cet ouvrage est *à jour :* en ce sens qu'il tient compte des travaux les plus récents d'une érudition « accessible aux seuls initiés ». Elle ne s'étale d'ailleurs pas; elle sert d'ossature, et, comme il convient à une ossature, elle reste intérieure et inapparente. Ce point n'est pas sans importance; les recherches des spécialistes, depuis quelques années, quelques décades, ont souvent modifié les perspectives et les jugements traditionnels, aéré et renouvelé nombre d'aspects particuliers ou généraux de notre histoire littéraire; mais il faut longtemps pour que de telles découvertes atteignent le public, et, quand elles l'atteignent, pour qu'elles déracinent les préjugés. « Nous présentons, écrit M. Jasinski, un Corneille et un Boileau, un Vigny ou un Leconte de Lisle dégagés de leur légende et plus conformes à l'authentique vérité. Nous retirons aussi à Chateaubriand et à Mme de Staël le titre de « précurseurs du romantisme », que tant de manuels courants leur font encore usurper. » Notons bien, ici encore, qu'il s'agit pour l'auteur non de rechercher l'originalité par principe, par système, par manie, mais seulement de conformer le tableau de la littérature française aux acquisitions récentes de l'érudition, histoire littéraire et littérature comparée. C'est encore l'érudition qui a tiré du néant ou de l'ombre tant de *minores* sur lesquels M. Jasinski donne des notices nombreuses, précises, utiles, et qui sont une autre originalité de son ouvrage; ceux même qui, tombés dans l'oubli, ne méritent pas mieux, ce qui est presque toujours le cas, gardent encore un intérêt historique; ils sont comme le fumier sur lequel fleurissent les grandes œuvres.

Il n'y a pas d'exemple qu'un tel livre, non plus qu'une anthologie, échappe au reproche. Venons donc à la critique. Quelques détails : la *Vie de Henri Brulard* figure parmi les romans et nouvelles de Stendhal; Nodier devient bibliothécaire de l'Arsenal ici en 1824, là en 1823; Joubert est tout juste nommé, comme ami de Chênedollé; Loti n'apparaît pas, alors qu'Hégésippe Moreau, Joséphin Soulary, Amable Tastu ont droit chacun à

une demi-page au moins. Bergson, Alain ne sont pas cités (tout ce qui touche au XXe siècle est d'ailleurs décevant, pour le moins). On est reconnaissant à M. Jasinski d'avoir voilé l'érudition, mais on aimerait trouver quelque part un rudiment de bibliographie, ou, plus simplement, une modeste liste d'honnêtes bouquins à lire sur tel auteur ou telle question qu'on voudrait étudier d'un peu plus près.

Voici ce qui paraît le plus sérieux. Sur les 1.500 pages de l'ouvrage, la grande génération classique (1659-1680) n'en occupe que 90, tandis que la période Empire s'étale sur 75 pages (dont 5 pour Mme de Staël et 6 pour Chateaubriand), et les seuls *minores* du quart de siècle romantique sur 40. Sur Molière, 12 pages; sur Racine, 10; sur Pascal, 7, mais 18 sur Boileau; 14 sur Diderot, mais 5 sur Montaigne; 5 sur Balzac, autant sur Stendhal; Descartes est expédié en 60 lignes, tandis que Ballanche se voit octroyer une fois et demie plus, Taine deux fois plus. La disproportion est assez effarante. Mais ce qui confond, c'est le peu d'importance relative qui est accordée aux grands auteurs. On les croirait traités avec cette sorte de condescendance qu'on a pour des resquilleurs, à qui l'on cède un peu parce qu'ils sont insistants, mais dont on se défend d'être dupe.

Quand M. Mongrédien, par exemple, a étudié *La vie littéraire au XVIIe siècle* (1), c'est-à-dire « celle des écrivains replacés dans les milieux où ils évoluèrent », légitimement il a écarté les discriminations, les interprétations, les apports de la postérité, pour tenir compte seulement des circonstances historiques contemporaines : « dès lors, ajoute-t-il, toute classification des écrivains selon leur valeur devenait inutile. Il ne s'agissait plus de déterminer ceux que la postérité avait classés, mais d'admettre tous ceux qui, même oubliés aujourd'hui, jouèrent un rôle appréciable aux yeux de leurs contemporains ». Rien à reprendre à cette méthode lorsque l'étude a pour objet un point précis, une période particulière. Appliquée à l'ensemble de notre littérature, et appliquée strictement, elle aboutirait à d'étranges résultats; car il est bien vrai qu'historiquement Racine est effacé par Pradon, la *Princesse de Clèves* par le *Grand Cyrus*, Stendhal par Paul de Kock. Ou il faut s'entendre sur le sens du mot histoire, et admettre qu'en littérature les véritables faits historiques ne sont pas seulement les dates des œuvres ni leurs premiers succès, mais surtout le retentissement qu'elles trouvent dans les générations successives. Une bataille, un règne, une loi de finances sont situés, en effet, en un point précis du temps : mais *De l'Amour* ou la *Jeune Parque* sont négligeables en 1822, en 1917; ces dates ne sont que des points de départ, elles n'ont pas de signification en elles-mêmes; tandis qu'il serait hautement significatif de con-

(1) Un vol., Tallandier, 1947. Voir compte rendu dans le *Mercure* du 1er octobre, p. 316.

naître la courbe des *Essais* à travers les âges, ou l'évolution des jugements sur Balzac depuis cent ans. Le génie n'apparaît ou ne se décante que peu à peu : une conception étroite de l'histoire littéraire conduirait nécessairement à éliminer la plupart des grands écrivains au profit des seuls Dekobra, Pierre Benoît ou Géraldy de chaque époque. M. Jasinsky n'a pas voulu cela : mais...

S. de Sacy.

Livres

LA CONCORDE DES DEUX LANGAGES, par *Jean Lemaire de Belges*, édition critique publiée par *Jean Frappier* (Coll. « Textes littéraires français », Droz).

Par sa personnalité, par sa technique, par sa formation et son inspiration, Lemaire de Belges, sur qui l'introduction de M. Frappier donne une étude complète, fait la liaison entre les Rhétoriqueurs et les écrivains de notre Renaissance. Sa *Concorde* (1511?) préconise en prose une alliance littéraire et politique entre la France et l'Italie; mais elle est faite surtout d'une longue allégorie, en tercets décasyllabiques puis en alexandrins, sur Vénus et Minerve : on y trouve à la fois une influence marquée du *Roman de la Rose*, des innovations techniques très personnelles, des thèmes et une conception de la poésie qui annoncent déjà la Pléiade. Cette édition utilise pour la première fois un manuscrit de la bibliothèque de Carpentras daté de 1511. — S.

L'ÉDITION ORIGINALE COLLECTIVE DES « PROVINCIALES » DE PASCAL, par le Dr *Jules Messine* (tirage à part du Bulletin du Bibliophile, L. Giraud Badin).

La découverte d'un exemplaire de l'édition in-12, ne contenant effectivement que les dix-sept premières *Lettres*, tranche une controverse bibliographique sur l'antériorité de l'édition in-12 ou de l'édition in-4° de 1657. — S.

BLAISE PASCAL ET SA SŒUR JACQUELINE, par *François Mauriac* (Hachette).

Réédition du livre bien connu (il date de 1931) : on sait quels accents Mauriac a su tirer ici d'un thème fait pour lui. — S.

LES NUITS DE PARIS, par *Rétif de la Bretonne*, présentation par *Hubert Fabureau* (Aux Trois Compagnons).

Les *Nuits de Paris* sont illisibles dans le texte intégral : plusieurs milliers de pages, pourries de déclamation. M. Fabureau en a extrait tout ce qui est anecdotes et expérience : Rétif se promène la nuit dans Paris et raconte ce qu'il observe (on a pu supposer qu'il était indicateur de police). C'est un tableau extraordinairement vivant et curieux de la vie quotidienne et des mœurs populaires à la fin du XVIIIe siècle. La fin du volume est un reportage sur les débuts de la Révolution, écrit au jour le jour par un homme de la rue, et homme des rues, qui dit ce qu'il voit. Document de premier ordre, mais, plaisant ou tragique, toujours vif, coloré et de haut relief. — S.

L'ÉGLISE, par *Honoré de Balzac*, édition critique publiée par *Jean Pommier* (Coll. « Textes littéraires français », Droz).

Cette dizaine de pages, avant de servir d'épilogue à *Jésus-Christ en Flandre*, formait un conte séparé, né lui-même de la fusion de deux contes publiés à la fin de 1830. Les états successifs du texte, dont il retrace l'histoire, donnent à M. Pommier l'occasion d'étudier minutieusement les corrections de Balzac, et, par elles, l'évolution de sa pensée et de sa technique. — S.

LAMIEL, roman de Stendhal précédé de *En relisant Lamiel*, par André Gide (Coll. « Les Classiques du XIXe », Éditions du Livre français).

Le texte est celui de l'édition Martineau; en appendice, un choix reclassé de plans, ébauches et fragments du manuscrit. La préface de Gide est curieuse : il exulte de voir Stendhal sacrifier au diable (remarque plus gidienne que stendhalienne), mais lui reproche son indifférence aux sentiments religieux, ainsi qu'aux « transes » et aux « enchantements », dont soudain, dit-il, il « nous fait sentir et comprendre, sans le vouloir, le vide affreux de leur absence ». — S.

LES PARADIS ARTIFICIELS, par *Ch. Baudelaire*, introduction de *Stanislas Fumet* (Coll. « Les Classiques du XIXe », Editions du Livre français).

Les *Paradis artificiels* sont à leur place dans une collection qui écarte, dans le XIXe siècle, ce qui est « gros public » et s'attache aux pensées plus rares et plus poussées : *La Fille aux yeux d'or*, les *Paroles d'un Croyant*, *Lamiel*.

M. Stanislas Fumet remarque justement que cet ouvrage est, à tous égards, « du meilleur Baudelaire »; il y reconnait « l'idée chrétienne qui habite la conscience » de ce « maniaque du christianisme » qu'est Baudelaire, « et trouble tous les plaisirs de ce cœur qui ne pourra jamais être païen ».

LÉON BLOY, origines, jeunesse et formation (1846-1882), par *Joseph Bollery* (Albin Michel).

L'ouvrage comprendra deux volumes. Celui-ci s'arrête à 1882; la formation intellectuelle de Bloy, dit l'auteur, est alors achevée. M. Joseph Bollery, comme fondateur et directeur des *Cahiers Léon Bloy*, qui ont paru de 1924 à 1939, a amassé une documentation considérable; il la met en œuvre dans ce gros livre, gonflé d'inédits, un peu abondant peut-être et diffus parfois, propre pourtant à satisfaire les admirateurs de Bloy, dont le nombre va toujours croissant et à qui un tel livre faisait défaut jusqu'à présent. — S.

Revues

La REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE (librairie Armand Colin), arrêtée depuis 1940, a repris sa publication cette année, et donné déjà deux de ses numéros trimestriels.

Janvier-mars. René Jasinski : *Trois sujets raciniens avant Racine;* les deux premiers montrent que les sujets de *Mithridate* et de *Bérénice* étaient au XVIIe siècle des thèmes de littérature courante; le troisième, tiré de *La Cour sainte* du P. Caussin, est vraiment une des sources d'*Esther*. — Roger Ledent : *Une source inconnue du « Jeu de l'Amour et du Hasard »*. — B. Lalande : *Les états successifs d'une nouvelle de Balzac : Gobsick;* fin d'une étude dont le début a paru dans le numéro de juillet-décembre 1939 de la revue.

Avril-juin. Jacques Schérer : *Les « Satires » posthumes de Mathurin Régnier*. — E. de Saint-Denis : *Un développement de Cicéron utilisé par Bossuet*. — Bernard Guyon : *Une vieille question : l'authenticité des romans de jeunesse de Balzac (essai de mise au point d'après des documents inédits)*. — Georges Thouvenin : *Le symbolisme chez Victor Hugo : Le « Cèdre » de la « Légende des siècles »*.

Dans chaque numéro : notes, documents, comptes rendus, dépouillements bibliographiques.

REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE. **Juillet-septembre.** P. Dimoff : *Winckelmann et André Chénier*. — G. Jaffé : *L'influence de Béranger en Allemagne*. — R. Milliex : *Costis Palamas et l'Europe*. — M. Bémol : *Gœthe et Valéry*. — Les rubriques habituelles : Notes et Documents, Chronique, Bibliographie, Comptes rendus critiques, analyses.

LA MUSIQUE

LES SEMAINES MUSICALES INTERNATIONALES DE LUCERNE : DEUX OPERAS DE M. BENJAMIN BRITTEN. — Outre le plaisir ordinaire que l'on va chercher dans ces sortes de réunions — présence de chefs d'orchestre et de virtuoses de réputation universelle, concerts brillants, mais, avec des programmes que l'on pourrait dire de tout repos, sérénades en plein air (quand un orage n'oblige point à jouer trio de Beethoven, octuor de Schubert ou divertimento de Mozart à l'abri d'une salle de théâtre), — les « Semaines internationales de Lucerne » ont offert cet été un attrait de choix grâce à la présentation de deux opéras nouveaux du jeune musicien anglais Benjamin Britten.

Jeune, M. Benjamin Britten l'est incontestablement, et non seulement de visage et d'allure, mais d'esprit et de cœur; ce jeune,

pourtant, est un musicien en pleine possession de tous ses moyens, et riche d'expérience autant que de dons naturels; il sait son métier, ce qui n'a jamais étouffé, quoi qu'on en dise, la personnalité. Et il vient d'obtenir à Lucerne la consécration de son talent par un succès éclatant. *The Rape of Lucretia* et *Albert Herring* ont été aux nues, la tragédie lyrique aussi bien que l'opéra bouffe — ce qui montre la faculté de renouvellement dont fait preuve leur auteur.

Les deux ouvrages s'opposent et se complètent : l'un semble l'envers de l'autre, mais ici, l'envers vaut l'endroit; et si mes préférences vont peut-être à *Albert Herring*, c'est probablement parce que je doutais qu'il fût possible à un musicien britannique de nous donner une version aussi satisfaisante d'un conte de Maupassant. *Albert Herring*, c'est en effet *le Rosier de Madame Husson*. Isidore, le fils de Virginie, fruitière à Gournay, le jeune nigaud pour qui tout cotillon est une cause d'effroi, et qui, plus sûrement qu'aucune des filles du pays dont la vertu ne paraît pas des plus solides aux enquêteurs, mérite la couronne blanche symbolique, Isidore, donc, est devenu Albert, et Virginie, sa mère, Mrs. Herring; car nous sommes passés du Vexin dans l'East-Suffolk, et nous y retrouvons une Mme Husson, devenue Lady Billows, mais tout aussi autoritaire, aussi entichée de vertu, aussi sottement conformiste; et sa gouvernante Florence est tout comme la Françoise du conteur normand, pareille à sa maîtresse, plus despotique encore et plus intransigeante pour ce qu'interdisent les sixième et neuvième commandements. A Gisors, l'abbé Malou régente la paroisse et veille en bon pasteur sur les brebis qui n'ont que trop la tentation de s'égarer. A Loxford, près d'Ipswich, c'est le « vicaire », le doux Mr. Gedge, qui pourvoit à ce soin. *Mutatis mutandis*, Loxford égale Gournay, et il faut louer grandement le librettiste M. Éric Crozier d'avoir opéré cette mutation qui le mettait à l'aise ainsi que son musicien : plus sûrement qu'une adaptation qui, presque fatalement fût devenue une trahison, l'artifice permettait aux auteurs de conserver tout ce qu'il importait de garder, c'est-à-dire les situations, les caractères et la péripétie. Ils ont su tirer des données prises chez Maupassant les effets les meilleurs en transportant le conte au théâtre.

Mais un conte tolère et même exige des développements psychologiques que rejette la scène. A travers les pages d'un livre, l'auteur a loisir d'expliquer l'action, de l'étendre pour en mieux faire apparaître les nuances. Entre la rampe et le rideau de fond, pendant les deux heures et demie d'un spectacle, il faut tout ramasser, ce qui n'est pas toujours facile — et ce qui fait que tant de pièces tirées d'un roman paraissent si longues, si mauvaises. Devant ce problème, nos deux auteurs ont trouvé la meilleure solution. Ils ont introduit deux personnages de leur invention, le garçon boucher Sid et son *sweetheart*, la charmante

et délurée Nancy, couple dont le bonheur facile, éveillera chez l'innocent Albert, quand il en sera témoin des désirs « coupables » qui le pousseront si vite, si impérieusement, à consacrer les vingt-cinq guinées de son prix de vertu à la perte de cette vertu couronnée le matin même de fleurs candides. Il est vrai que pour l'y aider, le diabolique Sid, avec la complicité de Nancy, aura fait boire au pauvre rosier, au thé d'honneur qu'on lui sert l'après-midi, beaucoup trop d'alcool dans beaucoup trop peu d'eau tiède. Et si bien que notre pauvre Albert, lorsqu'il rentrera dans la boutique maternelle, lorsqu'il verra passer devant la fenêtre le couple enlacé Sid-Nancy, lorsqu'il ouvrira toute grande la porte pour respirer la nuit de mai tout embaumée, lorsqu'il retrouvera à cet instant dans sa veste la bourse gonflée des vingt-cinq guinées, n'hésitera plus à prendre le chemin d'Ipswich — un chemin qui mène tout droit à la débauche un garçon dont la poche est pleine d'or et la tête pleine de désirs voluptueux. Et puis Mrs. Herring, lorsqu'elle rentrera à son tour, lorsqu'elle contatera qu'Albert a disparu, lorsque les voisins, les notables, Lady Billows elle-même assistée du vicaire et du maire, auront bien la certitude que le pauvre innocent a été victime de quelque accident inexplicable — on a retrouvé sa couronne blanche écrasée dans une ornière par les roues d'un char — lorsque enfin tous ces gens assemblés dans la boutique de la fruitière, et recueillis, accablés, adresseront un adieu suprême à cette fleur de vertu enlevée à l'affection des siens et à l'admiration de la paroisse, alors Albert Herring, les vêtements en désordre, la chevelure ébouriffée, l'œil égrillard et l'haleine empestée de mauvaise eau-de-vie, reparaîtra et, loin de manifester le moindre repentir, avouera cyniquement que la récompense de sa trop longue vertu lui a servi à connaître des plaisirs dont il ne se passera plus désormais.

Il y avait, disais-je tout à l'heure, grand péril pour le musicien à traiter ce sujet. M. Benjamin Britten l'a fait cependant avec une adresse et une légèreté qui méritent tous les éloges. Rien de trop gros, de trop appuyé dans sa partition, délicieuse d'un bout à l'autre, et si personnelle, si remplie de trouvailles charmantes à chaque page. L'humour, les intentions parodiques y côtoient les moments où la poésie la plus délicate s'exprime sans que le passage de la bouffonnerie au rêve fasse disparate. Je songe au nocturne qui précède et explique la fuite d'Albert, son évasion : c'est vraiment l'appel de la nature, l'ensorcellement d'une belle nuit où la fraîcheur de la brise vespérale semble une irrésistible caresse, qui montent à cet instant de la fosse d'orchestre. Le musicien qui a écrit cette page-là a donné non seulement ses preuves de maîtrise, mais a montré aussi une qualité d'invention, une personnalité qui classent son œuvre au premier rang. Mais il y a bien autre chose dans *Albert Herring* : les deux scènes de Sid et Nancy, le tableau du couronnement d'Albert, avec la cantate que

l'institutrice fait répéter d'abord à ses élèves, puis chanter devant les autorités et le héros de la fête; la scène de déploration suivie, en contraste, du retour du « rosier » qui a perdu sa rose. D'un mot, on peut dire qu'il y a partout beaucoup de talent et mieux que du talent.

Il me reste trop peu d'espace pour parler comme je l'aurais souhaité du *Viol de Lucrèce*. M. Ronald Duncan a tiré la substance de ses deux actes du poème de Shakespeare et de la pièce de M. André Obey. Le musicien, faisant pour les chœurs — l'un masculin, l'autre féminin — ce qu'il a fait pour l'orchestre réduit aux timbres purs d'instruments en solo, les a écrits pour une seule voix d'homme et une seule voix de femme. Mais ici encore, il est parvenu, tout en simplifiant à l'extrême, à donner une réelle grandeur à sa musique. La déclamation est sobre, vigoureuse; la mélodie expressive. Avec la même sûreté, la musique traduit les passions diverses qui agitent les personnages, l'orgueil et la brutalité de Tarquin, la noblesse de Collatinus, l'ambition de Junius, la chaste fidélité de Lucrèce, le dévoûment de Bianca, la nourrice. La scène dans le camp, où Tarquin, poussé par Junius, conçoit son abominable dessein, s'oppose par sa violence aux deux scènes qui se passent dans la maison de Lucrèce. Et là encore, un nocturne doucement mélancolique prépare l'épisode culminant du drame.

Ainsi les deux ouvrages de M. Benjamin Britten se ressemblent en ceci qu'ils sont pareillement originaux, qu'on y trouve les mêmes qualités, et que tous deux méritent également le très grand succès qu'ils ont trouvé aux Semaines internationales de Lucerne — et qui, bientôt sans doute, les accueillera à Paris.

René Dumesnil.

ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

L'Egypte, cette terre bénie des archéologues, a conservé intact tout ce qu'une population, soucieuse d'honorer ses morts, a confié à son sol pendant des millénaires; elle revit dans plusieurs récents volumes qui, réunis, en donnent un portrait fidèle. Le cadre historique sera fourni par l'*Egypte ancienne* (1) de M. J. Vercoutter, autant du moins qu'on peut le reconstituer. Car, ne nous y trompons pas, malgré la multitude de textes et de monuments exhumés, il s'en faut que notre connaissance de l'histoire égyptienne dépasse sur certains points les notions superficielles. Nous devrons compter sur les fouilles futures pour combler ces lacunes. Après un exposé rapide des conditions du développement de l'Egypte, de l'influence de son climat et du rôle primordial du Nil, l'auteur rappelle comment Champollion déchiffra les hiéro-

(1) Presses Universitaires. Collection « Que sais-je? »

glyphes et, par là, força le secret de l'Egypte. Le tableau de la lente évolution de la civilisation depuis l'époque paléolithique, conduit au début de l'histoire, vers 3300 avant notre ère. C'est la période de l'Ancien Empire, la plus majestueuse peut-être, la plus puissante dans ses réalisations; mais que de lacunes dans notre savoir! les constructeurs des grandes pyramides, qu'on aimerait tant connaître mieux, ne sont pour nous guère plus que des noms! Cette période où les rois sont des dieux sur la terre est close par l'apparition de troubles sociaux avec leur cortège de pénurie, de ruines et de dissidences provinciales.

Vers 2000, l'Egypte retrouve sa stabilité avec le Moyen Empire qui s'efforce de ramener l'Egypte au niveau où l'Ancien Empire l'avait conduite; la prospérité renaît, mais une invasion, sans doute pas la première mais que nous prenons pour telle, disloque de nouveau l'empire. Les Hyksos, des Asiatiques, s'installent dans le Delta, gagnent Memphis, disposent des ressources de l'Egypte jusqu'à ce qu'Ahmosis reconduise les intrus détestés en Palestine et fonde le Nouvel Empire (1580 av. J.-C.).

La leçon de l'invasion ne fut pas perdue; l'Egypte avait cru être à l'abri derrière le « Mur du Prince » qui barrait l'isthme de Suez; désormais elle n'aura de cesse qu'elle contrôle la terre de Canaan, relais des envahisseurs. De Thèbes, elle dirige les expéditions qui gagneront de plus en plus sur les peuples de l'Asie. Heureusement pour l'Egypte, Hittites, Mitanniens, Babyloniens et Assyriens sont divisés et le pharaon les oppose les uns aux autres, par le jeu subtil de ses alliances. Tout cet effort est réduit à rien sous Aménophis IV; menacé par l'influence sans cesse grandissante des prêtres d'Amon, il prend Tell-el-Amarna pour capitale et, fondant une religion nouvelle, se proclame adorateur du disque solaire. Toutankhamon son successeur, dont on connaît les richesses funéraires, malgré la brièveté de son règne (9 ans), revient à l'ancienne capitale et adore de nouveau les dieux de ses pères. Ce répit avait été mis à profit par l'Asie et les Hittites avaient su reprendre les conquêtes des pharaons. Ramsès II arrête leur avance à Qadesh sur l'Oronte, et assure par traité, grâce à ce demi-succès, la tranquillité de la vallée du Nil. Pour peu de temps, car l'Egypte n'est plus maintenant africaine; par son Delta elle appartient au monde méditerranéen. Nouvel assaut sous Ramsès III qui voit se ruer sur l'Egypte l'invasion par terre et par mer des « Peuples de la Mer ». Il est assez heureux pour l'arrêter à ses portes (fin du XIIe siècle).

L'histoire du premier millénaire est faite des abandons de l'Egypte. L'insécurité est partout, on pille les tombes, même royales! Souvent deux royaumes se partagent le pouvoir, en Haute-Egypte et dans le Delta; le pays connaît même la souveraineté des Nubiens, à Napata (vers 750). L'ennemi est désormais l'Assyrie qui, par trois fois (VIIe siècle), envahit l'Egypte et

atteint Thèbes. La riposte consiste à fomenter des révoltes parmi les peuples de la côte vassaux de l'Assyrie, mais en vain; lorsque l'Asie change de maître, la dynastie perse prend possession de l'Egypte sans trop de difficulté; lorsque Alexandre libère l'Egypte de cette domination, il y substitue la sienne (333 av. J.-C.). La vieille Egypte a vécu.

Ce vivant résumé de l'histoire d'Egypte où l'on aimerait cependant voir ses rapports avec l'Asie à la période archaïque tenir plus de place fournit le cadre nécessaire aux manifestations de son art et de ses institutions. Nous sommes renseignés sur les premières par le *Style égyptien* (2) dû à Mme Chr. Desroches-Noblecourt, qui adopte pour sa présentation les divisions de l'histoire; livre très étudié qui donne plus que l'essentiel et sait pourtant rester de lecture agréable et facile. Un préambule sur l'art prédynastique montre en germe ce qui constituera celui de l'Ancien Empire, mais pourquoi, là aussi, nous priver des rapprochements qui paraissent s'imposer à cette époque entre l'Egypte et l'Asie! Dès l'Ancien Empire les formes ont atteint leur plénitude; la pyramide, tombeau des grands, accolée à un temple funéraire, concurrence la tombe dite « mastaba », assez comparable au premier terre-plein de la pyramide lorsqu'elle est à degrés et l'est restée, comme celle de Djeser à Sakkarah. Ces sépultures royales n'étaient pas isolées jadis, comme nous les voyons aujourd'hui, à Gizeh, par exemple, mais faisaient partie d'un ensemble architectural maintenant ruiné ou ensablé, comprenant outre le temple, une allée couverte, un vestibule. Dans le temple une partie était réservée aux visiteurs, l'autre où se dressait une « fausse porte » devait servir de communication avec la tombe et permettre au mort d'en sortir pour recevoir ses offrandes. Dans les demeures privées, dès cette époque, on dispose de vastes salles soutenues par des colonnes dont on connaît plusieurs types différents. La statuaire atteint à cette période à son apogée (le Képhren du Caire); idéalisme plein de force et de noblesse; types de sérénité et de calme qui ne sont sans doute pas étrangers à l'idée que nous nous faisons de l'Ancien Empire; bas-reliefs où les Egyptiens, comme tous les archaïques, présentent leurs modèles tête de profil et buste de face, peintures de couleurs vives, relevant les sculptures des tombes où l'on a figuré tout ce qui peut être utile au mort dans l'autre vie. Mais les temps difficiles approchent, les pyramides s'amenuisent. Les rois, après la mort, ne sont plus seuls dieux; la reine, la famille royale, les grands courtisans le deviennent; leurs moyens étant limités, les sépultures sont moins luxueuses, les sarcophages sont plus souvent de bois que de pierre.

Nous passons ainsi au Moyen Empire. En statuaire, la sérénité primitive fait place à des représentations moins calmes, à des

(2) Larousse. Collection « Arts, Styles et Techniques ».

visages tantôt adoucis, tantôt impérieux et sévères; le bas-relief encore sous l'influence de l'âge précédent, va cependant déclinant.

Au Nouvel Empire, délivré des Hyksos méprisés, nous assistons à une renaissance. Les temples ont atteint un plan équilibré où la cour à colonnes donne accès à une salle hypostyle suivie de l'ante-cella, de la cella et du sanctuaire; les tombes royales pour échapper aux violateurs, au lieu de réclamer la protection de la pyramide, s'enfoncent en plein roc de la chaîne libyque dans la Vallée des Rois. La ronde bosse, éclectique, va de l'idéalisme archaïque au réalisme du Moyen Empire. La recherche du charme, de l'élégance se voit partout et influera sur les représentations picturales ultérieures, notamment dans l'art amarnien qui malgré ses outrances reste un modèle du genre. Les créations sont moins puissantes, mais captivantes (la dame Toui, du Louvre). Les arts dits, bien à tort, mineurs, de tous temps excellents en Egypte, témoignent d'une ingéniosité sans pareille, servie par une technique raffinée.

Et cela nous conduit aux époques saïte et ptolémaïque. L'élégance, la vérité restent les qualités dominantes mais masquées par l'application de conventions indiquant une veine artistique qui s'épuise : boursouflure des muscles (bas-relief d'Hator de Dendérah), et enfin influences grecques et romaines qui nous éloignent de l'art vraiment égyptien. Une telle revue, agrémentée de fort belles illustrations (64 planches), doit servir d'initiation et contribuer à abolir cette idée d'un « art immobile » qu'ont encore trop de visiteurs des Musées.

Nous connaissons l'histoire de l'Egypte, son art, mais comment vivaient les Egyptiens, que faisaient-ils, que pensaient-ils? Le livre récent de M. Montet : la *Vie quotidienne en Egypte au temps des Ramsès* (3) répond à ces questions. Par définition, un tel ouvrage doit se garder de trop de science, il doit beaucoup élaguer et savoir se borner à ce qui frappe dans l'essentiel; il ne peut être réalisé que par un égyptologue en pleine possession de son sujet. Il est naturel que M. Montet l'ait écrit et qu'il l'ait réussi. Des trois millénaires de l'histoire égyptienne, on ne saurait tirer « une » vie quotidienne; elle a trop varié dans le temps, et la documentation pour certaines époques serait insuffisante; il a donc fallu faire un choix et c'est le temps des Ramsès qui renaîtra sous nos yeux. Nous prenons l'Egyptien dans sa demeure, nous en voyons le mobilier. Il s'habille, se nourrit, se divertit, et c'est la description du costume, de ses repas, celle de ses jeux, trictrac ou jeu de dames, danse, sports, lutte, course, jet du javelot. Nous suivons l'Egyptien dans le bazar où sont les divers corps de métiers et ceux qui connaissent l'Orient moderne n'ont pas de peine à l'imaginer. L'Egyptien voyage; il va à la campagne dont il suit

(3) Hachette, Collection « La Vie quotidienne ».

les travaux, il assiste à la moisson, à la cueillette du lin, à la pêche au marais, à la chasse dans le désert. Il ne redoute pas les longues randonnées; les communications avec Byblos sur la côte phénicienne sont fréquentes mais pas de tout repos; même un envoyé royal (et ici se place l'histoire de Ounamon chargé d'obtenir des cèdres du Liban) risque de tomber aux mains des pirates qui infestent les côtes. Aller par la mer Rouge au pays de Pount est une vraie expédition et bien tentante, car on en rapporte les arbres à encens qu'on acclimatera au retour dans les jardins royaux. Enfin, contre-partie de sa vie quotidienne, nous assistons au décès de notre Egyptien et aux cérémonies compliquées et longues qu'il entraîne. Il a fallu depuis longtemps préparer le tombeau; il convient maintenant de procéder à la momification; nous revoyons les funérailles, la traversée du Nil pour gagner la chaîne libyque, nous entendons les lamentations de la famille et des pleureuses. Après le repas funéraire tout ne sera pas fini; les offrandes régulières devront suivre à intervalles réguliers.

Tout ceci est de la vie de petites gens ou même de marchands à leur aise. Mais tout autre est celle du pharaon abrité dans son palais, entouré de ses courtisans, de ses gardes. Dans l'intimité, sa vie se rapproche de celle de ses sujets, mais il doit se défendre des intrigues. Ramsès III ne fut-il pas sur le point de perdre la vie lors d'un complot fomenté dans son propre harem! Le roi est maître de tout et l'on nous dépeint aussi ceux auxquels il commande : l'armée, les scribes, les juges; c'est une occasion de nous initier à la tactique militaire, aux belles-lettres, aux lois du royaume. Le roi participe aux grandes fêtes et les cérémonies du culte revivent devant nous. Toute cette résurrection est rendue possible par les textes innombrables exhumés au cours des fouilles et la confrontation des monuments dont les musées sont si riches. L'Egypte seule, par le matériel archéologique qu'elle a laissé, peut permettre une aussi complète et aussi vraisemblable reconstruction du passé.

D. G. Contenau.

ALLEMAGNE

UNE EXPLICATION HISTORIQUE DU ROMANTISME ALLEMAND. — Les historiens modernes savent bien, même quand ils ne sont pas marxistes, que les phénomènes économiques et les faits sociaux exercent une grande influence sur l'évolution historique. Voici que l'un d'eux cherche dans la vie politique et les crises sociales l'explication des mouvements littéraires. M. Henri Brunschwig, qui est appelé à jouer un rôle de plus en plus actif, vient de publier sa thèse de doctorat, dont le titre est un pro-

gramme : *La crise de l'Etat prussien à la fin du XVIIIe siècle et la genèse de la mentalité romantique* (1).

On sait que la littérature allemande ressuscitée au XVIII[e] siècle passe d'abord par une phase rationaliste, l'Aufklarung (ère des lumières) à laquelle s'oppose, de 1770 à 1785 environ, le mouvement du « Sturm und Drang »; le classicisme, qui succède à ce dernier, trouve presque aussitôt un adversaire dans le romantisme, constitué par étapes entre 1790 et 1800. Il y a là une évolution par réactions successives particulièrement frappante, mais dont les autres littératures offrent aussi des exemples.

M. Brunschwig associe — peut-être à l'excès — l'épanouissement du rationalisme, auquel vont ses sympathies, et le fonctionnement de l'Etat prussien. Cela nous vaut une étude très importante sur « l'Aufklarung » sous ses divers aspects (philosophique, théologique et politique) avec ses moyens d'action (fonctionnaires, enseignement, presse, sociétés de lecture), son système économique, dans lequel un capitalisme d'Etat s'allie au dirigisme et au traditionalisme social. Cette étude, riche et captivante, a le grand mérite d'être basée sur des documents de première main, en particulier sur les archives de l'Etat prussien, que l'auteur a pu consulter avant la guerre en Allemagne, où il passa plusieurs années. Mais nous ne pouvons admettre avec lui que l' « Aufklarung » n'a pas été importée de l'étranger; certes, elle a pris en Allemagne, notamment dans le domaine religieux, un aspect particulier; pourtant elle n'y aurait pas été possible sans l'influence du cartésianisme français et du sensualisme ainsi que du déisme anglais; c'est pourquoi dans son ancienne, mais excellente histoire du XVIII[e] siècle, H. Hettner a justement consacré le premier volume à l'Angleterre et le deuxième à la France, avant d'aborder l'évolution littéraire et spirituelle de l'Allemagne elle-même.

A la génération rationaliste de 1750 M. Brunschwig oppose celle du « Sturm und Drang » que, ne lui en déplaise, nous appellerons volontiers : la génération de 1770. Mais il a peu de sympathie pour elle, la traite avec quelque dédain et l'assimile entièrement au romantisme, bien qu'il soit amené dans la suite à marquer au passage le caractère beaucoup plus intellectualiste de ce dernier. En fait, ainsi que le soulignait avec vigueur P. Valéry dans son introduction au *Swedenborg* de Lamm, le XVIII[e] siècle a deux faces : c'est à la fois l'époque des philosophes, qui légifèrent au nom de la raison, et celle des illuminés, des occultistes ou même des charlatans, qui lui tournent le dos. En Allemagne, le courant rationaliste, d'origine franco-anglaise, s'étale en surface, mais un courant irrationaliste, qui exprime davantage l'âme de la race, ne cesse jamais de couler en profondeur pour surgir à nouveau dans le piétisme et dans l'explo-

(1) *Presses Universitaires de France*, 1947, 344 pages.

sion littéraire du « Sturm und Drang ». Le classicisme apparaît comme une tentative de synthèse, où la raison ordonnatrice est souveraine, tandis que dans le romantisme l'irrationnel prend sa revanche.

M. Brunschwig a fort bien vu cet aspect du mouvement romantique et c'est là que sa thèse prend toute son originalité. Quels sont, se demande-t-il, les événements qui amèneront cette époque étrange, où le « miracle » apparaît dans la religion, la médecine, l'amour, la vocation, la vie quotidienne? Comment l'Allemagne a-t-elle pu passer de l'Aufklarung, assez forte encore pour résister victorieusement à une offensive menée contre elle par le ministre Wœllner entre 1786 et 1798, à une véritable philosophie de l'irrationnel? Par une crise sociale, répond l'historien, qui lui consacre la partie centrale de son ouvrage. Il y a une crise populaire, caractérisée par l'augmentation de la population, qui, entre 1786 et 1805, passe, en Prusse, de 5 millions 1/4 à 6 millions 1/4, par le vagabondage dans les campagnes, le paupérisme dans les villes, si bien que la Révolution française déclenche de l'agitation et des troubles. Il y a également une crise pour la bourgeoisie, qui ne trouve pas assez de débouchés dans les fonctions publiques ou les professions libérales. Il y a enfin une crise pour la jeunesse cultivée, condamnée à l'échec, à l'isolement et qui, écartée de la vie active, se réfugie dans l'idéologie; au positivisme de l' « Aufklarung » elle substitue le besoin d'infini des romantiques.

C'est une thèse, sans doute, dont on pourrait dire, comme des systèmes philosophiques, qu'ils sont vrais parce qu'ils affirment et faux parce qu'ils nient, ou plutôt qu'elle est vraie par ce qu'elle apporte, mais qu'elle omet l'explication habituelle pour mettre l'accent sur un côté qu'on avait jusqu'ici laissé dans l'ombre. Par là elle enrichit notre connaissance de l'histoire allemande et aussi de l'histoire littéraire, et nous pouvons espérer de M. Brunschwig d'autres contributions fécondes.

J.-F. Angelloz.

OUVRAGES ANTHROPOSOPHIQUES. — L'anthroposophie, que le national-socialisme avait interdite, prospère à nouveau en Allemagne, du moins dans la zone d'occupation française; les établissements d'enseignement orientés selon les méthodes de R. Steiner s'ouvrent un peu partout, par exemple la *Waldorf Schule* de Tübingen, dirigée par Mme Gerbert, et les élèves affluent; à Fribourg, une maison d'édition, le *Novalis-Verlag*, dont les directeurs sont à la fois des hommes intelligents et d'excellents chefs d'entreprise, reconstitue la bibliothèque anthroposophique. Les premiers volumes parus sont naturellement les œuvres du maître : *Théosophie; Allgemeine Menschenkunde; Die geistige Führung des Menschen und der Menschheit.* Les disciples déjà sont à l'œuvre et l'un des plus remarquables, M. Hans Erhard Lauer, vient de publier une fort intéressante *Wiedergeburt der Erkenntnis* (Novalis-Verlag, 1946, 259 p.) où, après avoir passé en revue les efforts des penseurs pour parvenir à la connaissance, depuis la philosophie antique jusqu'au XIXe siècle, il montre l'importance de la conception steinérienne et de l'anthroposophie, qui apportent à l'humanité plus de savoir.

Le même auteur avait publié, en 1944, chez Rudolf Geering, à Bâle, un ouvrage moins important, mais inspiré du même esprit : *Die deutsche Klassik* (145 p.). Après avoir

montré l'importance historique du classicisme allemand, il exposait les idées de Gœthe et de Schiller sur l'homme, il en étudiait les prolongements chez les romantiques et rattachait à ces tentatives celle de l'anthroposophie, notamment de Steiner dans son mystère : *Die Pforte der Einweihung*.

Il convient de suivre avec sympathie l'effort des anthroposophes pour se rattacher à l'époque qui précéda Hitler et d'en rechercher les répercussions dans l'âme allemande, qu'ils veulent aider à se sauver.

CHARLES BAUDELAIRE EN ALLEMAGNE. — Voici des tentatives très louables et que cependant nous ne pouvons pas approuver entièrement. Pour les Allemands épris de culture française, Baudelaire est ce qu'ils appelleraient : « ein gefundenes Essen » et nous assistons à une véritable course entre les éditeurs. Le « Rainer Wunderlich Verlag », de Tübingen, a publié une bonne traduction du *Spleen de Paris* par M. Dieter Roser. La maison Karl Alber, de Fribourg, lance, dans une édition bilingue, un choix de poèmes (Ch. Baudelaire, *Ausgewählte Gedichte*, 306 p.). L'idée en est excellente, le choix est bien fait, la traduction en vers rimés discutable, mais elle permettra du moins au lecteur dont les connaissances françaises sont insuffisantes de comprendre de très beaux poèmes; de plus, le traducteur, M. W. Hausenstein, homme cultivé, spécialiste de l'art baroque, collaborateur de la « Frankfurter Zeitung », renseigne le profane sur Baudelaire lui-même dans une longue post-face. Nous regrettons toutefois que l'on ne dirige pas la diffusion en allemand de nos grands auteurs; nous savons que l'édition intégrale d'une traduction des *Fleurs du Mal* est en préparation et il y en a sans doute d'autres. Comment le lecteur allemand fera-t-il son choix? Alors que le papier est rare, n'aurait-il pas été désirable d'organiser une édition des Œuvres complètes de Baudelaire qui présentât toutes les garanties?

JEANNE D'ARC UND SCHILLER, par *Gerhard Storz* (Alber, Verlag, 1947, 64 p.). — Cette petite étude consacrée aux rapports de la poésie et de la réalité, spécialement de la vérité historique et du drame schillérien, est intelligente, agréable et intègre habilement le problème dans l'idéologie du poète.

DIE ENTDECKUNG DES GEISTES, par *Bruno Snell* (Claassen et Goverts, Hambourg, 1946, 264 p.). — L'auteur nous informe que ce livre est fait d'articles ou de conférences composées en vue d'une publication d'ensemble et il lui donne ce sous-titre : « Etudes sur la genèse de la pensée européenne chez les Grecs ». En fait, nous avons là une série de travaux sérieux, mais nous cherchons maintenant la synthèse.

FREUNDESGABE FÜR EDUARD KORRODI (Ed. Fretz et Wasmuth, Zurich, 288 p.). — Tous ceux qui suivent la vie intellectuelle en Suisse savent quel rôle important y joue depuis plusieurs dizaines d'années M. Edouard Korrodi. Ils s'associent avec joie à l'hommage que lui rendirent pour son soixantième anniversaire ses admirateurs et ses amis. De ces trente-six articles les premiers mettent en relief son action comme journaliste littéraire; les autres reflètent une activité spirituelle qui sans lui serait peut-être moins riche. Signalons entre autres les contributions de MM. Kaegi sur Luigi Picchioni, Max Wehrli sur l'épitaphe de Rilke, Hans Urs von Balthasar sur un poème de Eichendorf (*Ewig's Träumen von den Fernen*), Willi Schuh sur Hofmannsthal et l'opéra, un texte de H. Hesse : *San Vigilio*, le commentaire de « der Wanderer in der Sägemühle » par M. Staiger, etc.

EUROPA VOR DER DEUTSCHEN FRAGE, par *Ernst von Schenk*. Verlag Francke, Berne, 1946. 224 pages.

Suisse et démocrate, M. von Schenk est un de ces Européens au grand cœur qui rêvent de réunir les peuples de bonne volonté sous le signe de l'humain. Peu de temps après la fin de la guerre, il a rendu visite à des amis allemands et pris contact avec l'Allemagne occupée; il a écouté, observé, jugé et, rentré chez lui, il écrit à ces mêmes amis, prolongeant le dialogue, formulant ses critiques et prodiguant ses conseils. D'où ce recueil de lettres à un bourgmestre, un juriste, un pasteur, un socialiste, un étudiant, un écrivain, un professeur de lycée, un chef d'entreprise, qui est certainement un des meilleurs ouvrages sur le problème allemand, vu par un homme d'intelligence et de cœur. Une traduction, par Mme Jeanne Hersch, vient de paraître aux Editions des trois collines (Genève-Paris), sous le titre : *L'Europe devant le problème allemand*, qui ne comprend pas — et nous ne voyons pas pour quelle raison — la lettre fort intéressante à un professeur de lycée, intitulée : *L'« Alle-*

mand convenable» *et ses limites.* Nous reprocherons seulement à M. de Schenk, qui visita l'Allemagne dès 1945, de s'être borné à indiquer dans un simple post-scriptum que depuis lors l'occupation française avait pris « maints aspects plus positifs »; c'est précisément ce côté positif que nous nous efforçons de mettre en relief. D'autre part, il est fort mal renseigné sur l'Armée d'Afrique de 1944-1945, qu'il appelle à tort une armée de mercenaires.

COLLECTION KLOSTERBERG.

A diverses reprises, nous avons signalé les efforts heureux de l'édition suisse pour remédier à la carence de livres née de la guerre et se substituer à l'édition allemande défaillante. Nous voudrions aujourd'hui attirer l'attention sur la collection de petits ouvrages fort bien présentés que publie, à Bâle, la maison Benno Schwabe et Cie. Cette « collection Klosterberg » est double, car elle comprend une série suisse, dirigée par l'éminent germaniste de l'Université bâloise : M. W. Muschg, et une série européenne, dirigée par un ecclésiastique remarquable, le P. Hans-Urs von Balthasar. Dans la première, M. Muschg lui-même a publié, entre autres, des lettres de jeunesse de Heinrich Füssli (1741-1825), suivies d'annotations abondantes et précédées d'une longue et riche introduction, qui est un modèle du genre. C'est toute la vie de cet homme étonnant qui se révèle à nous : Suisse condamné à vivre hors de son pays et à reposer dans la crypte de la cathédrale Saint-Paul, à Londres, peintre qui parvient à la célébrité en Angleterre, écrivain, ami de Bodmer et de Lavater, Füssli est un de ces « témoins » qui permettent de suivre toute l'évolution idéologique d'une époque. M. Muschg avait jadis « sauvé » Gotthelf; félicitons-le pour ce nouveau sauvetage et pour ce livre où la petite histoire littéraire rejoint la grande.

Dans la série européenne ont paru deux petits ouvrages de M. Carl J. Burckhardt, le ministre humaniste qui représente la Suisse à Paris : *Ein Vormittag beim Buchhändler* (47 p.) et *Erinnerungen an Hofmannsthal und Briefe des Dichters* (86 p.). Rien de plus savoureux que cette « matinée chez un bouquiniste », où se trouvent réunis par un hasard bien parisien R. M. Rilke, Lucien Herr, le conteur et un de ces délicieux marchands de livres qui lisent plus qu'ils ne vendent et poussent le dédain de l'argent jusqu'à restaurer les clients amateurs; mais ne nous y trompons pas : ce récit exquis et léger va très loin. L'autre ouvrage est d'un ton différent, parfois tragique : l'héritier de l'humanisme bâlois a connu l'héritier de la civilisation viennoise à son déclin; il nous livre ses souvenirs qui valent une longue étude et des lettres du poète singulièrement révélatrices; les fervents de Hofmannsthal feront une place de choix à cet hommage d'un ami.

SCHRIFTEN ZUR ZEIT.

La maison d'édition Artemis (Zürich) a, de son côté, lancé une collection de petits volumes consacrés à des problèmes actuels; les derniers sont particulièrement intéressants. Signalons d'abord : *Der Dichter und die Zeit,* le discours émouvant prononcé par Wiechert, le 16 avril 1935, à l'Université de Munich et qui ne put circuler que clandestinement, et la célèbre *Schuldfrage* de K. Jaspers, dont nous espérons la traduction prochaine : peu après la fin de la guerre, le philosophe de Heidelberg fit à ses étudiants une série de conférences sur la question de la culpabilité; l'ensemble, déjà paru en Allemagne mais sans qu'on puisse satisfaire la curiosité de tous les lecteurs, paraît en Suisse dans une présentation plus soignée. — M. Hans Zbinden publie *Um Dentschlands Zukunft* (79 p.), un petit volume né d'une conférence, qui n'est pas, à vrai dire, une vue d'avenir, mais une critique peu favorable sur l'occupation de l'Allemagne et un appel en faveur d'une politique constructive avec participation active de la Suisse. Une fois encore nous rappellerons à nos amis suisses qu'il ne faut pas oublier que l'occupation française de l'Allemagne a suivi l'occupation allemande de la France; cela ne justifie pas et n'excuse pas, mais du moins explique certains excès et certaines erreurs.

Signalons enfin, dans la même collection, la plaquette de M. Max Zollinger : *Weltanschauung,* intéressante au point de vue pédagogique, parce qu'elle fournit les réponses d'une classe entière à quatre questions posées; si les élèves ne furent pas d'accord sur le sens du terme, sur le besoin d'une conception personnelle de la vie et du monde, ils furent unanimes à considérer que l'école ne pouvait pas et ne devait pas la leur fournir.

La maison Artemis édite également des « Ecrits gœthéens » (*Gœthe-Schriften*), prélude à la grande

édition de Gœthe qu'elle veut lancer pour le deuxième centenaire de la naissance du poète (1949). Cette publication monumentale est confiée à l'un des meilleurs germanistes d'Allemagne, le Professeur Beutler, de Francfort, qui vient d'inaugurer cette série d'études par un travail très suggestif sur *Le roi de Thulé*, rapproché des poèmes de Brentano et de la « Lorelei » de Heine. — J.-F. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

COMMENT NAIT UNE CIVILISATION (1). — C'est en 1934 que parurent les trois premiers volumes de la grande œuvre entreprise par A. J. Toynbee, et les trois suivants à la veille de la guerre. Il reste à publier moins d'un tiers de cette recherche sur la nature et la forme de l'expérience historique de notre race. La partie qui en a déjà vu le jour a exercé une influence majeure sur la pensée de tous ceux qui ont tenté, ces dernières années, de caractériser notre civilisation, d'évaluer ses chances et de découvrir ses moyens de survie. Le résumé qu'en donne D. C. Somervell vient donc à son heure; on souhaite qu'il paraisse bientôt traduit en français.

L'histoire universelle, dit Toynbee, est celle, non pas de nations ou de périodes, mais de sociétés; ou plutôt de civilisations, car il y a des sociétés non civilisées. Il n'y a pas une seule civilisation, la nôtre, mais des civilisations séparées dont l'auteur examine, en les dénombrant, les exemplaires connus depuis six mille ans environ. Certaines sont dans un rapport mutuel de filiation. Toutes, comme on sait, sont mortelles. Presque toutes sont mortes. Mais, si variés qu'ils soient, leurs principes et leurs causes se ramèneraient à des types qu'une connaissance approfondie de l'histoire et une aptitude peu commune à la comparaison, à la généralisation et à la synthèse permet d'isoler. Voilà la tâche que s'est assignée Toynbee. Son grandiose travail décrit la genèse, la croissance, l'arrêt, la désintégration de ces entreprises tentées par notre espèce à ce jour. On ne le suivra pas dans l'exposé des faits, qui constitue à lui seul une lecture passionnante et une œuvre littéraire de premier ordre. On voudrait donner une idée de l'esprit qui anime cette masse, en remontant à la racine du tout.

De nos vingt et une sociétés « civilisées », quinze sont les filles de civilisations antérieures, mais six ont émergé directement de la vie primitive. Toutes ont dû de naître à un principe dynamique constituant. Quel est-il? Toynbee rejette les hypothèses de la race et du milieu favorable parce qu'elles appliquent les procédés de la biologie et de la géologie, sciences de la matière, à un problème qui est d'ordre spirituel. Le facteur qu'il cherche à identifier n'est pas simple, mais multiple; ce n'est pas une entité, mais un rapport. Rapport entre deux « forces inhumaines », ou entre deux « personnalités surhumaines »?

(1) *A Study of History*, by A. J. Toynbee, Abridgment of Vol. I-VI by D. C. Somervell (Oxford University Press, 1946, XIII-617 p., 25 s.).

C'est ici que paraît l'audace originale de son imagination. Ce qu'il n'a pas trouvé dans les sciences de la nature, il va le demander à la mythologie, où « le fait ne se distingue pas de la fiction », mais où l'on voit néanmoins préfigurée l'histoire. Un historien pourra critiquer chez Toynbee l'exactitude ou la disposition des faits, et tel n'est pas ici le propos; on ne voit pas qu'il puisse redire à une méthode d'approche allégorique et analogique, plutôt qu'explicative et littérale, et qui cependant, dans ce domaine de l'hypothèse, peut orienter et stimuler la science.

Le combat de deux personnalités surhumaines forme le thème de quelques-uns des plus grands drames que l'imagination de l'homme ait conçus : la chute et la rédemption, telles que les représentent, entre autres, le livre de la Genèse, le Nouveau Testament, les histoires de Job et de Faust, la Voluspa scandinave, l'*Hippolyte* d'Euripide, et combien d'autres; ou bien, sous mille formes, la rencontre entre la Vierge et le Père de son Enfant (Danaé, Europe, Sémélé, Créüse, etc., jusqu'au thème de l'Annonciation).

Tel est le motif de l'action. Quel en est le mécanisme? L'histoire commence toujours par un état de repos et de perfection, que la sagesse chinoise appelle Yin, et auquel succède une phase d'activité, Yang. Le passage de l'état au mouvement ne peut s'opérer que sous une impulsion extérieure. C'est ici que, pour figurer la création continuée de l'univers et de ses subdivisions et aspects infinis, la mythologie transcende la contradiction logique d'un état de perfection rompu par le facteur étranger — le Serpent, Méphistophélès, Loki, les Amants divins. Laissons de côté les discussions que notre théologie a greffées sur cette conception générale. Si l'on applique cette dernière à la genèse des civilisations, l'homme apparaît comme un dormeur sur un entablement à la face d'une falaise, lequel s'éveille et entreprend l'aventure périlleuse de gagner l'entablement supérieur : ainsi Faust au moment de son pari. L'homme accepte un défi et se met en marche. C'est le commencement d'une alternance de mouvements et de repos, de Yin et de Yang qui sortent sans fin les uns des autres, d'un rythme de naissance, de croissance et de désintégration.

De quelle nature est ce défi? Quels sont les acteurs du drame? Dans les sociétés primitives surtout, le défi est lancé par un milieu géographique hostile; dans les dérivées, par une classe dominante qui a cessé de conduire la communauté pour l'opprimer, et contre laquelle réagit un « prolétariat interne » ou « externe » (p. ex. les barbares sujets de la société hellénique à son déclin), sous l'influence d'individus ou de petits groupes inspirés et actifs. Le vrai progrès d'une civilisation ne se mesure pas à l'extension de sa puissance matérielle ou technique, mais à son degré d' « autodétermination »; il est d'ordre spirituel.

On voit les perspectives ouvertes par l'idée-mère de Toynbee.

Elles sont pour nous d'un intérêt urgent. Il ne s'agissait ici que d'en esquisser le principe et de tenter l'aperçu le plus sec et le plus simple d'une matière infiniment vaste et complexe. Il faudrait montrer comment la « chute dans l'origine » se poursuit dans la vision et dans l'espérance de triomphe que nous offre le mythe de la Rédemption. « La première phase de l'épreuve du protagoniste humain est une transition de Yin à Yang dans un acte dynamique — accompli par la créature de Dieu au moyen de la tentation par l'Adversaire — qui permet à Dieu de reprendre son activité créatrice. Mais ce progrès se paie; et ce n'est pas Dieu mais le serviteur de Dieu, le semeur humain, qui en paie le prix. » Voilà, nous le savons, le meilleur témoignage que nous puissions donner de notre dignité. Ce n'est pas sans une raison profonde que le livre de Toynbee porte en épigraphe ce fragment d'un auteur anonyme :

Doloris
Sopitam recreant vulnera vita animam.

Jacques Vallette.

Livres

LES DERNIERS JOURS DE HITLER, par *T. Roper* (Paris, Calmann, 1947, 324 p., 2 hors-texte, 250 fr.).

Le sujet est pris largement : non seulement Hitler, mais son entourage revivent dans ce livre. Revivent? Mais est-il mort? Cette enquête, menée par un historien de profession avec ses constatations personnelles et par le recoupement le plus méthodique et scientifique de nombreux témoignages et documents, paraît devoir convaincre le lecteur soupçonneux. Le récit, fait avec talent, soutient l'intérêt propre du sujet.

CASANOVA, par *R. Aldington*, trad. Desternes (Bruxelles, Nicholson and Watson, 1947, 476 p.).

Un maître du roman a pris son motif dans les *Mémoires* de Casanova et s'en est diverti en toute liberté vis-à-vis du texte littéral et de la minutie historique. Il a composé un tableau pittoresque et vrai, néanmoins, soigneusement documenté, de la société européenne au XVIIIe siècle, notamment de la société italienne. Le conte imagine le libertin pris une fois aux rets de l'amour, non assez fidèlement pour que l'épisode ne laisse pas au cœur le regret de ce qui aurait pu être; il est mêlé, d'une main légère, de réflexions qui attestent le connaisseur des temps et des hommes. Il faut beaucoup de talent, de métier et de joie à créer pour empoigner son lecteur comme l'a fait Aldington dans cette œuvre charmante.

L'ÉPOPÉE DE L'EVEREST, par *Sir F. Younghusband*, trad. Germain (Paris, Arthaud, 1947, 334 p.).

Récit des trois expéditions parties à l'assaut de l'Everest en 1921, 1922 et 1924, écrit de façon à captiver les lecteurs de tous les âges. Il est à l'honneur de l'Angleterre que deux de ses enfants, qui n'en sont pas revenus, aient été aperçus pour la dernière fois à 250 m. du sommet, après des aventures qui constituent une magnifique leçon d'audace, de persévérance et de désintéressement, ainsi que de foi dans les capacités de l'homme.

THE PLANET IN MY HAND, by *Ruthven Todd* (London, Grey Walls Press, 1946, 80 p.).

Poèmes d'un moderne cultivé, qui puise dans l'histoire de tous les temps, y compris le nôtre, les personnages qu'il aime à prendre pour symboles; qui choisit aussi parmi eux, pour motifs, ceux qui ont le plus de sens pour notre époque : Rimbaud, Swift, Kafka, Fuseli, Melville, Blake, et un bon assortiment de surréalistes, avec naturellement Picasso. Mais, surprise! les vers sont réguliers, d'un rythme un peu lâché par endroits, et s'entendent sans effort. Car l'objet est en général décrit pour lui-même, jusqu'aux sentiments du poète, exprimés de façon simple,

forte et touchante dans ses assez nombreuses confessions lyriques. Des vers traditionnels, en somme, sur des pensers souvent nouveaux.

THE GUINEA-PIG, by *W. Chetham-Strode* (London, Sampson Low, 1947, 83 p., 6 s.).

Pièce en trois actes. Un des succès de l'an dernier à Londres. Plutôt que pièce à thèse, position d'un problème : celui de la « public school » et de l'accès, dès à présent commencé, des classes humbles aux écoles de privilégiés. Le « cobaye », c'est l'enfant qui subit l'expérience en même temps qu'il en bénéficie. Le conflit entre les champions éclairés d'une évolution sociale inévitable et les tenants d'un état d'esprit dépassé est dramatique et vivant parce qu'il est présenté chez des individus sincères, aux sentiments et aux raisons d'agir également respectables. Il y a là de quoi faire comprendre aux Français un aspect capital de l'Angleterre contemporaine.

LANDSCAPES AND DEPARTURES, by *Kathleen Nott* (London, Poetry London, 1947, 79 p., 6 s.).

On ne refusera pas l'aisance et la force à ce premier volume de poèmes. Ils sont assez obscurs à la première lecture, mais s'éclairent mutuellement : c'est un jeu de symboles dans lequel il faut entrer. Il semble que le monde extérieur — spectacles et événements — soit une figure presque continuelle du monde intérieur, sans beaucoup de points de contact. D'où l'impression d'une soyeuse armure d'abstraction dont on ne trouve pas le défaut, impression renforcée par l'usage souvent abstrait de mots simples ou par l'emploi de mots rares. Le langage est fertile et parfois magnifique.

SECOND POEMS, by *Stephen Coates* (London, Poetry London, 1947, 51 p., 7 s. 6 d.).

L'auteur n'a pas craint d'adapter en vers un conte de Boccace : le genre, démodé et donc renouvelé, est servi par un style flexible qui oscille convenablement de la conversation à la solennité. Celle-ci, très simplement, domine dans un court drame sacré mêlé de pantomimes et de danses et qui, de la chute à la Nativité, traite le motif de la rédemption. Dix-sept autres poèmes où le rêve joue son rôle et où l'image est un manteau assez ample pour le sens que voudra lui donner chaque lecteur.

THE REGION OF THE SUMMER STARS, by *Ch. Williams* (London, Poetry London, 1944, 55 p.).

Noble suite de poèmes dont le fond est tiré de la geste de Bretagne : l'attente du retour de Notre-Seigneur, ou parousie, par le moyen du Graal et l'établissement du royaume de Logres, ou de Bretagne, avec l'aide de l'Empire (celui de Byzance) et de Brocéliande; l'empêchement de ce dessein par les péchés de Logres, et l'histoire de Galahad, d'Arthur et de Lancelot, qui donne à la Bretagne historique son mythe originel. La légende et l'histoire sont les supports d'un symbolisme moral et métaphysique brillant et varié, qui captivera ceux d'entre nous qui croient encore aux signes.

SECONDS POEMS, by *W. S. Graham* (London, Poetry London, 1945, 36 p., 5 s.).

Ces poèmes hermétiques ont certainement été conçus dans l'enthousiasme. L'auteur s'en révèle un manieur de mots expert et un technicien habile. Leur obscurité doit tenir surtout à une accumulation d'images compacte et elliptique.

SCOTTISH NURSERY RHYMES, selected and edited by *N. and W. Montgomerie* (London, Hogarth Press, 1946, 151 p., 7 s. 6 d.).

Près de deux cents chansons d'enfants écossaises. C'est un trésor de poésie populaire mal connue et qui mérite de l'être mieux. Un glossaire les rend familières à ceux qui n'ont pas l'habitude du dialecte. On y découvrira maint poème connu par ouï-dire (paroles et musique), par exemple ce *Pop goes the Weasel* que Bernard Shaw reconnaît du *God save the King* à ce qu'on ne se lève pas pour le chanter.

THE TRAVELLER, by *Walter de la Mare* (London, Faber, 1946, 35 p., 7 s. 6 d.).

Dans ce long poème, son plus récent, W. de la Mare dépeint l'âme humaine solitaire comme un voyageur poussé par son instinct de découverte à travers des espaces vierges. Le paysage, tantôt rayonnant d'une vision béatifique, tantôt sinistre et désespéré, figure et provoque les états de cette âme, les questions qu'elle se pose sur sa mystérieuse destinée, sur la folle gageure que lui paraît de plus en plus son voyage à mesure qu'il devient plus hasardeux. Jamais

peut-être l'acuité et la pureté de la perception intérieure n'ont été mieux servis chez ce poète par la langue et la musique. Le récit vous prend d'un bout à l'autre. Il se termine sur la paix que trouve dans la tombe l'homme qui a rempli sa destinée avec un stoïcisme exact. Voilà parler maigrement d'une œuvre à la riche substance, aux résonances complexes et ravissantes.

THE SLAVES OF SOLITUDE, by *Patrick Hamilton* (London, Constable, 1947, 242 p., 9 s. 6 d.).

La scène de ce roman est une petite pension provinciale pendant la guerre, à l'atmosphère mesquine et sinistre. L'écriture en est soignée, l'humour et la sympathie n'y font pas défaut, les caractères sont présentés par un écrivain réfléchi et qui sait son métier. A lire.

FIRST LOVE AND OTHER STORIES, by *Viola Meynell* (London, Cape, 1947, 256 p., 9 s.).

Parmi les nombreux nouvellistes de talent que compte aujourd'hui l'Angleterre, Miss Meynell tient un rang distingué. Sa sensibilité contenue prouve une entente délicate des caractères, des milieux et des situations, et de leur influence mutuelle. Ses dix-neuf histoires, paisibles et sans prétention, reposent l'esprit de la production voyante et corsée qui nous submerge.

LIVRES REÇUS : *Dostoievsky*, by J. A. T. Lloyd (London, Eyre and Spottiswode, 1946, 207 p., 12 s. 6 d.); *Textual criticism and Jehan le Venelais*, by E. B. Hom (Univ. of Michigan Press and London, Cumberlege, 1946, 109 p., 11 s. 6 d.); *The English heritage of Coleridge of Bristhol, the Basis in 18th cent. English thought for his distinction between imagination and fancy*, by W. L. Kennedy (Yale Univ. Press and London, Cumberlege, 1947, XI-103 p., 14 s.); *Le César perdu*, par R. Fenisong, trad. Poquet (Paris, Table Ronde, 1947, 245 p.).

Revues

OUR TIME, August 1947. — En plus des chroniques et commentaires courants, toujours actuels et bien faits, à noter quelques articles : sur le peintre dans le monde moderne, sur Ravel, sur les Brontë après un siècle, et sur les peintres élisabétains.

THE POETRY REVIEW, August 1947. — Plusieurs articles intéressants : sur Edward Thomas, l'un des poètes anglais les plus représentatifs, et qui mérite d'être mieux connu; sur John Donne et la vie spirituelle; sur Elisabeth Myers, la romancière morte récemment. Une des lettres au directeur de la revue traite du poète Dylan Thomas et mérite attention.

THE MODERN QUARTERLY, Autumn 1947. — La qualité des contributions et les sujets traités font de cette revue l'une des plus dignes de nous renseigner sur le point de vue marxiste, présenté avec une fougue toute polémique. C. Hill, historien oxfordien en vue, fait une critique nourrie de la grande *Study of History* de Toynbee. Douze pages sur les droits de l'homme, présentées à l'Unesco par R. Palme Dutt. Plusieurs articles sur la génétique en U. R. S. S. Une charge à fond de Cécile Angrand contre « l'existentialisme, philosophie antidémocratique ».

THE KENYON REVIEW, Summer 1947. — Trois nouvelles, dont l'une, traduite, de Colette Audry. Des poèmes. A la suite de ses articles précédents sur les existentialistes, M. Grene traite de Jaspers et de G. Marcel. D'autres articles importants sur Evelyn Waugh, le naturalisme américain, l'analyse formelle de la poésie, et *Monsieur Verdoux*, le dernier film de Charlot.

THE SEWANEE REVIEW, Summer 1947. — Une ample et déliée analyse des lettres américaines dans le Sud. Une étude sur les premiers philosophes-hommes d'Etat de la république américaine : Jefferson, Madison, John Adams, Hamilton. Un coup d'œil d'ensemble sur l'œuvre de Dos Passos, déclarée dès à présent classique dans les lettres de son pays. Un article sur la critique poétique de Cleanth Brooks, auteur de premier plan qu'on n'ignorera pas longtemps chez nous. Des chroniques littéraires et artistiques très bien faites. Plusieurs poèmes et une nouvelle.

L'INSTITUT ET LES SOCIETES SAVANTES

LES ANTIQUITES DE L'ALGERIE. — Chargé par le Gouverneur général de l'inspection des Antiquités de l'Algérie, M. Albert Grenier, directeur de l'Ecole française de Rome, a passé trois semaines, du 15 mai au 6 juin dernier, dans cette partie de l'Afrique du Nord. A l'issue de ce voyage, il a adressé à l'Académie des Inscriptions un double de son rapport, qui a été lu en séance publique par M. Alfred Merlin. M. Albert Grenier, qui a inspecté une douzaine de chantiers de fouilles, commence par louer l'Algérie d'avoir eu la sage prévoyance de s'assurer la propriété de bon nombre de terrains qui pouvaient receler des monuments antiques. Elle s'est ainsi ménagé la possibilité de fouilles méthodiques et celle de la constitution d'ensembles archéologiques qui demeurent de précieux documents historiques, et en même temps des sites d'un intérêt unique pour les visiteurs. Elle l'emporte à ce point de vue sur l'Italie elle-même, qui ne peut guère présenter aux touristes qu'Ostie et Pompéi. L'Algérie a, pour le moment, une dizaine de champs de fouilles, d'une valeur égale, sinon supérieure, qui exigent, à vrai dire un entretien délicat et coûteux, mais constituent un patrimoine d'inestimable valeur. Le plus voisin d'Alger est Tipasa, dans une situation admirable et qui présente un intérêt unique avec la basilique et le cimetière de Sainte-Salsa, le forum très bien conservé, ainsi que son capitole, une basilique civile transformée en basilique chrétienne, une cathédrale et son baptistère, un théâtre, un amphithéâtre, des thermes, etc. Cherchel réclame des expropriations pour permettre de continuer les fouilles. Djemila, en partie dégagée, présente un ensemble, remarquable, bien connu. A Mons, à dix-huit kilomètres de là, un petit chantier a été ouvert. Bône, l'ancienne Hippone, offre un intérêt historique exceptionnel, tant au point de vue païen que chrétien. Une partie de la ville antique a été découverte au pied de la colline qui porte la basilique de Saint-Augustin. A Timgad, dont les ruines ont une réputation mondiale, et dont l'importance est égale à celle de Pompéi, il reste à fouiller plusieurs quartiers suburbains et divers cimetières. Les explorations actuelles portent sur le fort byzantin qui recouvre des monuments plus anciens, comme il a été indiqué antérieurement. Lambèse deviendra un pendant de Timgad. Enfin, l'énigmatique et majestueux *Tombeau de la chrétienne* est, dans les soubassements, l'objet de travaux qui permettront peut-être d'élucider la question de sa datation et de sa destination. — Mais la grande révélation de cette tournée d'inspection, ce sont les résultats des recherches archéologiques par photographies aériennes, pratiquées avec tant de succès en Syrie par le R. P. Poidebard. Au sud d'El-Kantara, un retranchement continu long de cinq cent vingts kilomètres a été reconnu sur deux cent quarante kilomètres d'est en ouest, ainsi que plu-

sieurs éléments de retranchements secondaires barrant les vallées et voies d'accès, et se raccordant avec les défenses naturelles, avec des tours de guet, plus de vingt ouvrages militaires, et trois *castra* jusqu'ici inconnus. Ces éléments, décelés par la photographie ont été ensuite vérifiés au sol. Le tracé de plusieurs routes a été révélé de la même façon. Les clichés montrent, en outre, une organisation minutieuse de l'irrigation et de l'hydraulique, l'utilisation remarquable de toutes les eaux de ruissellement, des milliers d'hectares où se reconnaissent les vestiges de travaux agricoles, avec de nombreuses fermes, des huileries et des villages dont plusieurs paraissent avoir eu une certaine importance, bref, les traces d'une colonisation intense, bien aménagée et protégée par des travaux militaires, qui fait un frappant contraste avec la désolation actuelle. Voilà des éléments nouveaux, pour l'histoire des territoires du Sud sous la protection romaine.

Pour conclure M. Albert Grenier se propose de présenter au Service des Monuments historiques de Paris l'organisation algérienne, que dirige M. Leschi, comme un modèle.

Rappelons que la France, qui a organisé des Services des Antiquités dans toute l'Afrique du Nord, en Egypte, en Syrie, en Perse, en Afghanistan, n'en possède pas elle-même.

Robert Laulan.

MEDECINE

CHARLATANISME ET MEDECINE. — Du fait de ses origines, l'art médical s'est longtemps borné à des pratiques magiques plus ou moins teintées d'observation et d'empirisme. Il ne s'est dégagé que très lentement de l'emprise de l'esprit religieux ou, si l'on préfère, d'une métaphysique superstitieuse, mais les progrès de la science médicale ont plus lentement encore modifié la psychologie du malade qui reste primitive.

Le charlatanisme, c'est-à-dire l'exploitation de la souffrance par des procédés qui s'adressent à la mentalité du patient bien plus qu'à la maladie elle-même, après avoir devancé la médecine, l'a accompagnée dans son évolution. Le charlatan suit le médecin comme une ombre.

Le charlatan-type, celui que de vieilles gravures nous montrent sur le Pont-Neuf, vendant des remèdes souverains ou arrachant des dents avec accompagnement d'orchestre, a très peu amélioré ses manières au cours des siècles. S'il ne porte plus de chapeaux empanachés, les communiqués à la presse, les prospectus, la publicité par affiches ont remplacé le bruyant tintamarre des instruments et ils sont plus persuasifs. Ce n'est plus sur le Pont-Neuf, c'est dans un élégant appartement ou une boutique, ou une chambre d'hôtel au cours des tournées, que l'on fait le boniment avec l'assistance de compères qui jouent la reconnaissance ou le dépit

— ruse machiavélique — après un simulacre d'essai thérapeutique malheureux. Ainsi débite-t-on le vibreur qui guérit les rhumatismes ou le collier qui rend la vigueur.

La parfaite inutilité de ces appareils se démontre assez vite mais qu'importe! Le charlatan s'éloigne après fortune faite ou va la tenter ailleurs. A peine, la lourde machine répressive de l'exercice illégal, contrariée par l'emploi de vrais médecins en prête-noms, a-t-elle eu le temps de se mettre en mouvement. La participation du public à ces grossières supercheries est déconcertante, mais elle est massive. On ne s'adresse jamais en vain aux incurables.

Ceci dit, les autres formes du charlatanisme sont plus subtiles et moins malhonnêtes. Certains charlatans se recommandent même par une indéniable candeur. C'est le cas de l'autodidacte qui a creusé son sillon dans l'ignorance à peu près complète des travaux voisins. Un médecin, ou un chimiste, un scientifique en possession de quelques connaissances médicales lacunaires, édifie une théorie sur un fait exact mais particulier, dont il généralise les conséquences sans aucune rigueur critique. Il atténue la fièvre ou la toux du tuberculeux, soulage le rhumatisant, camoufle la cachexie du cancéreux, et une amélioration passagère donne l'apparence d'une amorce de guérison. Plus précis, il s'en prend à un caractère biologique de l'affection en cause, et l'isolant de l'ensemble, le combat. On comprend que je ne veuille point ici donner des exemples concrets qui m'entraîneraient un peu loin.

Enfin, qu'il s'agisse de tuberculose, de rhumatismes, ou même de cancer, l'évolution n'est que rarement continue; une phase de stabilisation spontanée justifie l'espoir.

On imagine facilement que, dans cet ordre d'idées, entre l'imposture et l'ignorance, entre le mercantilisme et l'illusion, la discrimination soit difficile.

L'inventeur trouve dans le public un terrain favorable et complice. Les succès illusoires qu'il obtient ne suffiraient pas, ne suffisent jamais à lui assurer la fidélité de sa clientèle. Un phénomène psychologique intervient. Le malade qui s'adresse à lui a déjà essayé la plupart des thérapeutiques habituelles sans patience et souvent sans résultat. Le guérisseur — orgueil ou habileté, — s'élève contre la médecine *officielle*; il s'est heurté, dit-il, à son indifférence ou à son hostilité. Le précédent de Pasteur — qui n'était pas médecin et qui fut âprement combattu — est une référence commode. Tout novateur n'est pas un charlatan mais tout charlatan se donne pour un novateur. Le malade honore en lui le génie méconnu. Autour de certaines thérapeutiques, une mystique se crée dont on ne saurait exagérer l'intransigeance et que le désintéressement — feint ou réel — du grand homme contribue à entretenir. Car, dans cet ordre d'idées, ce facteur est à considérer. Nous connaissons tous des produits que l'on ne vend point

(que l'on n'a d'ailleurs pas le droit de vendre tant que l'autorisation légale n'a pas été acquise) mais qui, indirectement, peuvent devenir une source de profits.

L'abus de confiance revêt d'autres aspects encore. Telle thérapeutique, efficace sous des indications limitées, est appliquée dans des domaines où elle sera certainement inopérante. Nous pensons, entre autres, à la réflexothérapie, si active dans certains dérèglements du système neurovégétatif, et qui a été, entre des mains impudentes, appliquée à des désordres pathologiques manifestement irréductibles.

A un degré supérieur, le public crée le charlatan malgré lui. La découverte d'une méthode thérapeutique nouvelle sérieuse, mais non encore éprouvée, stimule les chercheurs; la presse est à l'affût des travaux inédits. L'impatience des malades fait le reste. Si le savant ne s'impose pas le silence nécessaire, sa pensée est déformée, les résultats qu'il a obtenus sont amplifiés et, quand les organismes officiels conseillent la prudence, ils passent facilement pour aveugles, jaloux ou intéressés (1).

Faut-il citer aussi, pour l'édification des naïfs, ce petit charlatanisme, que l'on appellerait volontiers « le charlatanisme de conversation ». C'est celui du médecin qui, auprès d'un malade, obéissant à un pessimisme plus ou moins calculé, pose un pronostic exagérément sévère. Sa médication n'en apparaît que plus efficace et sa renommée mieux justifiée. Au moins celui-là n'est-il pas dangereux.

L'éducation du public, associée à des mesures de surveillance et de répression, est le meilleur antidote du charlatanisme. C'est dans ce sens que l'Académie de médecine a adopté récemment les vœux d'une Commission qui tendent à la confirmer dans son rôle de conseiller permanent du gouvernement, du corps médical et du public en matière de « thérapeutiques nouvelles » (2).

Malheureusement, cette éducation du public est souvent faussée par la grande presse qui, dans sa crainte de laisser passer une information, ne fait pas toujours le départ entre un communiqué publicitaire, une divulgation prématurée et une découverte contrôlée. Le plus singulier est que les intellectuels soient la proie la plus complaisante du charlatanisme. Le mathématicien, l'ingénieur, l'écrivain — on pourrait citer quelques noms que de gros tirages ont consacrés — se laissent séduire avec une naïveté d'enfant par les raisonnements pseudo-scientifiques dont on les éblouit.

De la médecine traditionnelle, ils ne retiennent que les insuccès et, de celle qui se donne pour novatrice, ne mesurent pas les faiblesses essentielles. L'esprit critique ne peut s'exercer que sur des

(1) On lira avec intérêt un article du Dr Dumarest dans la *Revue de la Tuberculose* (N° 1-2, 1947).
(2) *Bulletin de l'Académie de Médecine*, 1947.

connaissances de base, auxquelles ne suppléent ni des analogies fallacieuses ni des rapprochements purement imaginatifs. Comment ébranler la conviction du néophyte emballé par un vaccin anti-tuberculeux, s'il ignore et les caractères biologiques du bacille et ses diverses variétés et les procédés de culture? Comment lui faire saisir l'inanité d'un traitement dit radical du cancer, sans lui expliquer que nous en sommes réduits, sur les problèmes de l'origine des tumeurs malignes, à des hypothèses dont plusieurs, assurément, contiennent des parts de vérité, mais dont aucune n'est entièrement satisfaisante?

La médecine traditionnelle, avec ses pneumothorax et ses sanatoria contre la tuberculose, ses rayons X, son radium et sa chirurgie contre le cancer, apparaît bien empirique aux yeux d'un polytechnicien qui, par la seule vertu des mathématiques, édifie sur le papier un pont métallique ou prévoit la conjonction des astres. Il en est ainsi cependant et nous n'y pouvons rien.

Le profane, à un autre point de vue, se représente volontiers le chercheur isolé dans son laboratoire comme le constructeur de la bombe atomique, entouré d'un écran de secret et de circonspection. C'est exactement ce qui, en médecine, distingue le novateur autodidacte du travailleur classique. Celui-ci garde évidemment pour lui l'hypothèse initiale et les premiers résultats qui ne prouvent encore rien, mais, dans ce domaine médical — le seul dont je puisse parler en connaissance de cause — on reprocherait plutôt aux chercheurs un goût excessif des publications que le contraire. Il en résulte qu'un contrôle mutuel fonctionne en permanence et que, seuls, y échappent ceux qui le veulent bien.

On allègue aussi qu'un isolé, sans titre officiel, a beaucoup de peine à triompher de la méfiance des sociétés savantes et qu'il ne parvient que très difficilement à imposer ses succès. C'est toujours le précédent de Pasteur qui est invoqué. Le particularisme, l'esprit de chapelle, les rivalités d'école existent assurément en médecine. Il est normal, en revanche, qu'un inconnu soit invité à fournir des garanties que l'on n'exigera pas d'un homme consacré par des travaux antérieurs. Mais une conjuration universelle de la mauvaise foi, de la suspicion et de l'intérêt contre un solitaire valeureux, est une chimère.

Car on met en avant aussi la rapacité des médecins conformistes. On dit, on imprime même que si tel vaccin anti-tuberculeux se voit refuser l'estampille officielle, c'est sous la pression des médecins de sanatoria et autres phtisiologues qui veulent sauvegarder la source de leurs revenus. Cet argument n'est pas sans valeur aux yeux du public, encore qu'il ne résiste pas à l'examen. A-t-on vu les urologues continuer à soigner les urétites blennorragiques par des lavages rémunérateurs, quand les sulfamides eurent rendu ceux-ci inutiles, ont-ils contesté même, dès qu'elle fut démontrée, l'efficacité de la chimiothérapie?

Le plus fondé des reproches que l'on pourrait, au contraire, adresser à la médecine contemporaine, bouleversée par les révolutions thérapeutiques et entraînée par les statistiques astronomiques de l'expérimentation américaine, ce serait bien moins de faire la conspiration du silence autour d'une découverte féconde que de s'engouer trop vite d'un médicament nouveau.

Telles sont quelques-unes des réflexions qu'inspire le charlatanisme médical dans le pays où il est juste de reconnaître que Gui Patin justifie Molière. Et encore n'avons-nous rien dit des méthodes mystérieuses (acupuncture, radiesthésie et autres) qui soumettent l'art médical à une initiation ésotérique.

F. Bonnet-Roy.

Dr Paul Voivenel : LES FORCES MYSTÉRIEUSES DE L'ESPRIT (Ed. Raoul Lion, Toulouse).

L'auteur a tenu pendant trente ans la rubrique médicale ici même avec une autorité et une originalité d'esprit que ses lecteurs n'ont pas oubliées. Les chroniques qu'il a réunies en volume ont paru dans divers périodiques entre les deux guerres. La plupart sont consacrées aux affections et aux thérapeutiques qui se rapportent à la pathologie du cerveau et du système nerveux, celles où les qualités du médecin, du moraliste et du psychologue s'associent dans une étroite collaboration et dans l'étude desquelles le docteur Paul Voivenel a acquis une maîtrise unanimement reconnue. Mais nombre d'autres, également, suivent et commentent l'actualité biologique avec érudition, et grâce à un rare talent d'exposition, les rendent accessibles au profane sans rien leur faire perdre de leur intérêt scientifique.

F. B.-R.

Fernand Lequenne : CORPS HUMAIN (René Julliard, Sequana, éd. Paris).

Si l'auteur a voulu écrire un poème en prose, je lui accorde volontiers, bien que ce ne soit pas ma rubrique, qu'il est doué d'un indiscutable enthousiasme lyrique. Il n'est pas le premier, d'ailleurs, à trouver dans l'harmonie des formes humaines la source d'images et de métaphores suggestives. « La langue, disait déjà Pierre Louÿs, tour à tour corolle pour envelopper et pistil pour pénétrer. »

Mais s'il a eu l'ambition de rendre plus intelligibles l'anatomie et la physiologie humaines par ce luxe de commentaires exaltés et de comparaisons inattendues, je crains fort qu'il n'oblige plutôt son lecteur, pour le suivre, à se reporter à de modestes manuels où les choses sont dites clairement, simplement et sans préciosité.

La prière d'insérer nous met en garde contre un rapprochement entre ce livre et celui d'A. Carrel « L'homme cet inconnu ». Que l'éditeur se rassure. Aucune confusion n'est possible. — F. B.-R.

LA NATURE

PROFONDEURS. — Durant l'été dernier, les gouffres ont fait passablement parler d'eux. Après Martel, qui fut en France un des premiers promoteurs des promenades dans les entrailles de la Terre, nous nous félicitons de posséder actuellement Norbert Casteret, qui a perfectionné les méthodes de ce genre d'explorations, et en même temps, reconnaissons-le, celles de la publicité bien comprise!

Ces spéologues, ou spéléologues, obéissent avant tout, et c'est à leur honneur, à l'aiguillon sportif de la découverte pour elle-même : à qui descendra au plus profond, à qui retrouvera, la fluorescéine aidant, le cours d'une rivière disparue. Nous admi-

rons le même désintéressement chez le professeur Piccard sondant la haute atmosphère ou les abîmes marins, chez les gravisseurs de cimes, chez l'aviateur à qui suffit la gloire de l'Espace annulé.

Dans ce domaine de l'exploration des gouffres et des cavernes, une catégorie de chercheurs affiche des intentions plus directement pratiques : ce sont ceux qui ont entrepris de nous révéler les habitants que recèle en ses profondeurs ce sol dédaigneusement foulé par nos pieds. Souvent au péril de leur vie, ils s'appliquent à recenser cette population mystérieuse, et il serait injuste d'oublier et de taire leur rôle et leurs noms.

Depuis qu'en 1689 von Valvasor signala pour la première fois l'existence, dans les grottes de la Carniole, de l'Olm ou Protée, batracien aquatique qui ressemble à une salamandre, mais dépigmenté par l'obscurité et aux yeux à peine visibles, les chercheurs se sont succédé sans interruption pour dénombrer, avec une passion grandissante, la faune si étrange des milieux souterrains : poissons aveugles, insectes et articulés aux appendices démesurés, suppléant à la vision absente. En France, où ce ne fut guère que vers 1870 qu'on commença de visiter les cavernes dans des buts zoologiques, on peut citer Dieck dans l'Ariège, Abeille de Perrin, F. de Saulcy, Ch. P. de la Brûlerie dans les Pyrénées, et à leur suite le savant et actif professeur René Jeannel, qui depuis plus de trente ans enrichit la liste des cavernicoles de ses trouvailles, et dont un livre récent, *Les Fossiles vivants des cavernes,* constitue une mise au point très complète de cette branche si particulière de la Science.

J'écris justement ceci au lendemain d'une visite — oh! bien modeste! — à une de ces cavités naturelles dont nos aïeux firent leurs demeures « préfabriquées », pour employer la langue du jour. Ce coin du Lot que j'habite, aux environs de Cahors, est percé comme un bloc de fromage de Gruyère; mais ici le gruyère ne vaut que par ses trous. Ce sol calcaire offre à l'amateur de curiosités naturelles une foule de vides plus ou moins profonds, orientés tantôt suivant la verticale, tantôt suivant l'horizontale. Ils se dissimulent sous les broussailles des bois, où seuls les initiés en connaissent l'existence. Martel, qui a visité en 1892 le causse de Gramat, au nord de Cahors, et a fixé dans *Sous Terre* (1893) une relation de ses descentes dans plusieurs cavernes de cette région, parle d'un homme de l'endroit, Raymond Pons, qui excellait à découvrir les failles, les couloirs, les creux donnant accès à ces grottes.

C'est le fils du meunier, de mon voisin le meunier, qui m'avait conduit à la caverne dont je parle, à travers une extraordinaire solitude comme on n'en trouve plus guère qu'en ces lieux favorisés. Une maison tous les cinq ou six kilomètres, et encore! Le reste, chemins de cailloux ravinés par les pluies, gîtes à renards et à sangliers, de-ci de-là un carré de maïs ou de tabac; quelque

vie seulement à l'aube et vers le soir, avec les sonnailles des vaches et des brebis. Et quand on arrive à destination, le fils du meunier vous dit, en hochant la tête vers une avalanche de rochers : « C'est là. » — « Où, là? » — « A mi-côte! Grimpez un peu et vous verrez l'ouverture derrière les ronces. »

Il y a une petite pierre à l'entrée, une petite pierre creusée en forme de bénitier ou de conque, et c'est pourquoi cette grotte s'appelle la Conquette. Un ermite l'habita jadis, assure-t-on. Le fils du meunier me laisse aller. Sur ce genre d'émotions il est blasé; ces trous n'intéressent que peu d'indigènes. Pourtant la grotte déjà célèbre de Pech-Merle, à Cabrerets, rivale de Padirac pour ses stalactites et stalagmites, a été révélée par un gars du pays, qui dut descendre 40 mètres en hauteur et ramper sur 300 autres mètres, avant d'arriver à la première salle. J'ai visité Pech-Merle l'an passé; il n'y avait encore de praticable que le tiers des galeries. J'y suis même resté seul durant un certain temps, soulevant des pierres pour mes besoins de chasseur zoologiste, et vraiment cette paix de tombe, loin du bourdonnement des hommes, de leur politicaille, de leurs tickets d'alimentation, de leurs planches à assignats, a quelque chose d'exaltant. Ivresse négative que ce silence, soit, mais qui compte! Rien qu'une goutte d'eau tombant de la voûte à intervalles réguliers, dans les ténèbres, devant les mammouths peints sur la muraille, comme une prière sur un autel.

Mais revenons à ma Conquette. Moins confortable encore, celle-là! Il faut ramper une dizaine de mètres, et puis on débouche dans un caveau au milieu d'une ronde de chauve-souris. Leur guano couvre le sol et sent très mauvais. Mais dans ce guano et contre les parois, on peut récolter de beaux spécimens d'insectes ou d'arachnides. Les premiers ont généralement des pattes très minces et très longues, des antennes interminables; les araignées sont pâles, presque sans yeux, mais aussi carnassières que leurs sœurs du grand jour. Le guano est habité par des légions de bestioles qui s'en régalent.

Je dois à la vérité d'avouer que cette première visite à la Conquette ne m'a guère rapporté qu'un peu de courbature. Le local était trop sec, et à part les chéiroptères ses occupants, sauf deux ou trois cloportes de l'espèce la plus banale, avaient émigré vers des arrières que je n'ai pas tenté de violer, n'étant ni Jeannel ni Casteret. J'ai ailleurs de quoi me rattraper. Cette vie des ténèbres est d'une attraction puissante pour l'esprit; elle nous rappelle que la Lumière n'est qu'un des multiples moyens par lesquels l'être vivant apprécie le monde extérieur. L'absence d'yeux n'est pas forcément la nuit; d'autres sens perçoivent d'autres vibrations et s'affinent en proportion du rôle qu'on exige d'eux. Qui sait même si la sensibilité à des excitations venues de l'extérieur, comme la Lumière, n'est pas une propriété

de la matière vivante elle-même, du protoplasme dont nos cellules sont bâties?

Mais une autre philosophie se dégage encore du spectacle de ces tentatives hardies, de ces prospections vers les profondeurs. « Profondeur », ce mot résume aussi leur signification dans l'ordre spirituel. Elles représentent une évasion; elles ne peuvent venir que de créatures dont les besoins débordent le cadre d'une affiche électorale, d'un défilé dans la rue, d'un beau coup de Bourse ou d'un refrain de cinéma. En des heures où il est permis de douter que l'Homme soit encore à la hauteur de son destin — car l'Homme ne peut se justifier qu'en se dépassant constamment, et la consistance uniquement matérielle de son progrès actuel marque en réalité un recul sur lui-même — je conseille, sinon une descente dans la Henne Morte, parce qu'elle n'est pas à la portée de tous, du moins la lecture d'un livre de Jeannel ou de Casteret. Se rapprocher du centre de la Terre, c'est se blottir contre le cœur maternel, dans cette « chaleur du sein » qui n'est pas seulement une image, puisque les géologues nous apprennent que lorsqu'on s'enfonce au sein de la Terre la chaleur augmente d'environ un degré tous les 30 mètres. Mais ceci, dirons-nous, est une autre histoire!...

Marcel Roland.

L'ÉLÉPHANT D'AFRIQUE, par *Albert Jeannin* (Payot, éd. Paris).

L'éléphant est un de ces animaux à la fois très connus et très mystérieux, dont le nom seul élargit en nous la notion d'espace, en même temps que celle de durée. A nous, habitants de l'hémisphère austral, il parle de contrées lointaines que nous ne connaissons pas, ou mal, et il ramène nos souvenirs à des jours fabuleux et héroïques qui nous ont fait souvent rêver sur les bancs du lycée. L'épopée antique de cet être énorme et doux dont le génie diabolique de l'homme a tiré l'idée première du char d'assaut : Hannibal, les guerres puniques, la célèbre charge d'éléphants qui sauva Carthage vers l'an 250 avant J.-C., alors que les Romains étaient déjà aux portes de la cité africaine, ça ne vous dit rien? Ça ne vous rappelle pas Geneviève à Lutèce ou la bataille de la Marne, ou le maréchal von Rüssel buttant devant Le Caire? L'histoire aussi est une mer « toujours recommencée ». Et puis les récits de chasse, l'épopée de la brousse africaine et de ses pionniers, Levaillant, Livingstone, Cooper Rose. Et puis la tragédie de l'ivoire, le colosse traqué parce qu'il porte deux dents que l'homme convoite. 60 à 70.000 éléphants massacrés en 1880, tant en Afrique qu'en Orient et Extrême-Orient, pour leurs défenses! Le livre d'Albert Jeannin est un document considérable. Biologie, histoire, domestication, protection, tous les aspects y sont examinés, et il figurera avec honneur dans la bibliothèque du naturaliste comme dans celle du lecteur le plus profane.

M. R.

LA BREBIS OU LA VIE PASTORALE, par *Elian J. Finbert* (Ed. Albin Michel, Paris).

Je sais gré à M. Elian J. Finbert de m'avoir fait lire, après sa *Vie du chameau*, cette monographie de la brebis. Ces petites bêtes, qui portent l'innocence juchée sur quatre pattes aussi fragiles que des allumettes, et dont le doux bêlement rappelle celui des *Bergeries* de Racan, sont une des gracieuses parures du monde animal. Elles sont le rachat d'autres conquêtes humaines inscrites sous le signe de la force pesante et brutale, comme le cheval et le bœuf. Leur faiblesse, leur docilité, leur sensibilité, dont l'auteur nous donne des preuves convaincantes, les services qu'elles nous rendent en nous fournissant leur laine et leur lait, font d'elles des créatures de choix que l'homme devrait bien

laisser finir de leur belle mort, comme il le fait — en principe — pour d'autres de ses amis, tels le chat et le chien. Mais le mouton fait officiellement partie des millions de bêtes inoffensives que nous sacrifions chaque jour à notre appétit. Je pense à l'effrayant holocauste des abattoirs de Chicago, dont J. H. Kellog a écrit que la quantité de sang qu'on y répand chaque année serait plus que suffisante pour permettre à cinq transatlantiques de flotter!

M. Finbert ne traite pas son sujet sous cet angle subjectif, mais au contraire avec un réalisme entier. Nous savons qu'il *vit* exactement ses livres. Il a été chamelier, et, durant la dernière guerre, berger sur les hauts plateaux des Alpes. Ce dont il parle, il le connaît pour l'avoir touché de ses mains. On peut au reste s'étonner qu'avec un aussi riche bagage d'impressions et de souvenirs, il s'attache plus à la forme didactique qu'au pittoresque du récit; mais c'est qu'il tient à être fidèle et complet. Cette grande conscience est rare, et il faut l'en féliciter. — M. R.

QUESTIONS MILITAIRES

DEFENSE NATIONALE ET SERVICE NATIONAL. — Il n'est personne qui ne s'étonne et ne s'émeuve du retard apporté à notre réorganisation militaire.

Ne serait-ce pas que dirigeants et législateurs reculent devant la complexité d'un problème dont toutes les données ne sont même pas connues, puisque, dépendant des progrès de la science, certaines de ces données, exactes aujourd'hui, ne le seront peut-être plus demain?

A toute proposition de solution, on oppose des questions préalables : que faites-vous de la bombe atomique? quel rôle accordez-vous au radar et aux robots? sans même savoir au juste ce que sont radar et robots, et sans se demander si la bombe atomique ne restera pas, comme naguère les gaz, une menace dont aucun belligérant n'osera se servir de peur d'en être la première victime.

Il n'y a pas de raison pour que ce retard ne se prolonge pas indéfiniment — jusqu'au jour où, sous l'influence des circonstances ou d'une terreur panique plus ou moins justifiée, on adoptera, sans l'avoir préparée, la solution la moins logique et la moins judicieuse.

On n'échappera à ce danger qu'en abordant le problème par un autre bout, en cherchant, sans plus tarder, à satisfaire aux conditions *permanentes* de la guerre et en préparant une organisation assez souple pour s'adapter aux conditions nouvelles que révélerait l'avenir.

C'est cette voie que suggérait le Général de Lattre de Tassigny dans la conférence remarquable qu'il a donnée à l'Ecole d'Etat-Major et que la *Revue de Défense Nationale* a publiée dans son numéro d'avril.

Il y distingue, parmi les éléments d'une possible guerre future, des constantes et des variables, celles-ci résultant du caractère en partie imprévisible du matériel de guerre, et, parmi les constantes, il en étudie trois : le *caractère total de la guerre moderne*, le *territoire* et le *dynamisme humain*.

On affirme généralement que la guerre totale est un phénomène récent. Nous démontrerions volontiers que ce phénomène est vieux comme le monde, que, à toutes les époques, il y a eu les grands hommes de guerre, les grands chefs d'Etat, qui ont su et voulu faire la guerre totale, c'est-à-dire qui employaient tous les moyens pour abattre la volonté adverse, et les autres, qui n'ont pas su ou pas osé la faire, et qui, le plus souvent, ont été vaincus. La vérité, c'est que les moyens matériels de plus en plus puissants et en particulier les moyens de transport, de plus en plus rapides, ont facilité la guerre totale, qu'ils l'imposent même aux plus timides. Quoi qu'il en soit, il est incontestable que désormais « tout habitant devient une victime possible et tout homme valide un combattant en puissance (1). »

Le territoire, ce sera toujours pour nous cet hexagone, ouvert par trois de ses côtés sur la mer d'où lui vient une partie de sa subsistance — ce qui nous impose et des alliances et des annexes lointaines, — et si petit, au regard des moyens modernes, qu'il sera bientôt survolé de bout en bout en moins d'une heure et qu'aucun point n'en sera à l'abri d'une surprise presque instantanée.

Quant à ce qui concerne le « dynamisme humain », on aurait tendance à croire que la machine a réduit la part de l'homme. Elle l'a seulement modifiée, si même elle ne l'a pas accrue, en ce qu'elle a rendu plus difficile la parade.

De ces constatations découlent des conséquences qu'il serait nécessaire et facile de traduire par une législation et une organisation appropriées.

La participation générale au danger de guerre impose la participation générale à l'effort de guerre. D'où la nécessité de prévoir une mobilisation totale, et non plus seulement une mobilisation militaire, mobilisation morale, économique, diplomatique, autant que militaire, celle-ci comportant d'ailleurs la mise en état de défense de toute la population en même temps que la mobilisation des armées. Ces diverses mobilisations ne peuvent être instantanées; elles supposent des prévisions à longue échéance, si même il ne faudrait pas dire qu'elles doivent être permanentes, la guerre n'étant, suivant la formule de Clausevitz, que la continuation de la politique. La guerre impose donc aux nations ce que l'on a appelé « la paix stratégique », de même que la menace de la maladie impose au corps humain l'hygiène.

La défense du territoire, qui désormais ne s'effectuera plus seulement à sa périphérie, exige, à côté d'un « corps de bataille », instrument de la manœuvre du Commandement suprême, dont la forme et la constitution varieront, un système d'interception aérienne ou de protection nationale, une auto-défense des points

(1) Général de Lattre de Tassigny, art. cité.

sensibles et l'organisation de forces territoriales comprenant en fait toute la population.

Le développement du dynamisme humain impose des méthodes d'instruction visant à développer la personnalité, le caractère, le goût de l'initiative, à combattre l'inertie, la mollesse, la crainte du risque.

Il faut reconnaître que, dans ce domaine, un remarquable effort, peut-être trop spectaculaire, a été accompli. Encore peut-on regretter qu'on paraisse s'être préoccupé seulement de l'instruction de l'homme et avoir négligé complètement le développement de la culture dans les cadres.

Mais jusqu'à présent il n'en a pas été de même pour la préparation à la guerre totale et pour la défense du territoire. On voit cependant, sans qu'il soit nécessaire d'insister, tout ce qu'on pourrait et devrait faire *dès maintenant :* loi sur l'organisation de la nation en vue de la mobilisation totale et mesures de préparation de la défense du territoire.

Cela exige que soient d'abord bien précisées et indiscutablement admises par l'opinion publique deux notions capitales, celles de *défense nationale* et celle de *Service National,* toutes deux résultant du caractère total de la guerre.

La préparation à la guerre, qui, « plus que jamais commande et domine l'exécution » (1), pouvait jadis, jusqu'à un certain point, être considérée comme incombant à l'armée seule. La préparation de la défense nationale doit être l'œuvre de la Nation tout entière. Elle incombe, non pas à tel ou tel ministère, fût-il militaire, mais au Gouvernement tout entier. Elle suppose donc « une organisation adéquate de l'appareil gouvernemental ». Elle relève directement du Chef du Gouvernement (assisté, bien entendu, d'un Etat-major de techniciens militaires et civils). Elle constitue même la tâche essentielle du Chef du Gouvernement en vertu de l'éternel adage : *prius vivere.*

De même, la notion du service militaire obligatoire doit désormais « s'élargir jusqu'à celle de Service National » (1). « Pendant toute la durée active de son existence, chaque homme ou femme a un devoir éventuel de guerre dans la production, l'administration ou l'arme » (1), auquel il doit se préparer. A chaque individu comme à chaque collectivité doit être assigné en temps de guerre l'emploi où il aura le meilleur rendement du point de vue de l'intérêt général. A chacun s'impose donc en temps de paix une préparation correspondant à cet emploi. De là, une conception nouvelle du service militaire en temps de paix : « le Service National serait égal pour tous, mais comporterait des dosages différents d'obligations militaires et civiles » (1), les obligations militaires proprement dites dont certains seraient déchargés étant compensées par des obligations civiles équivalentes.

Une telle notion heurte évidemment notre conception fausse

et enfantine de l'égalité, de même que la précédente a, au premier abord, une vague odeur de totalitarisme. Il serait facile de démontrer qu'elles sont pourtant, l'une et l'autre, essentiellement démocratiques. Mais ce qui importe plus encore, n'est-ce pas d'amener l'opinion publique à admettre qu'elles s'imposent comme des nécessités vitales (2)?

Général Lestien.

Livres

RAYONNEMENT DE LYAUTEY, par *Patrick Heidsieck* (Gallimard, 1947, in-16, 280 p., 170 fr.).

Un très beau livre, publié en 1942 et qu'on a eu l'heureuse idée de rééditer, enrichi d'une préface de W. d'Ormesson, de notes complémentaires et de textes inédits.

Composé par un des derniers confidents de Lyautey, ce recueil d'extraits des œuvres du Maréchal, journal intime encore inédit, lettres, articles, discours, met en lumière les aspects si divers de cette puissante personnalité, le mystique, si peu connu du grand public, et « l'animal d'action », l'artiste et le chef, le constructeur et l'animateur, le grand colonial et le « social », le traditionaliste et le visionnaire hardi, celui qui fut toujours, non pas « ceci *ou* cela », mais « ceci *et* cela ».

On sera frappé, à lire certaines pages, de la constante actualité de cette pensée, et on souhaitera que son « rayonnement » réchauffe et excite de très nombreux jeunes Français.

VISAGES D'AVIATEURS, par le *Lt-Cl P. Paquier* (Edit. du Survol, 1947, in-16, 183 p., 8 photogr., 120 fr.).

N'éprouve-t-on pas quelque honte à constater que le public est maintenant blasé sur l'héroïsme des aviateurs?... Mais il est malheureusement certain que ce petit livre n'aurait pas eu le succès auquel lui donnent droit quelques-unes des figures évoquées, si certains épisodes n'étaient de nature à réveiller la curiosité du lecteur : l'attaque désormais légendaire de la prison d'Amiens, un vol hardi du général Eisenhower en novembre 1942, deux « crash » ou chutes d'avions en Nouvelle-Guinée et dans l'Océan Indien, dont deux auxiliaires féminines de l'Armée de l'Air, l'une anglaise, l'autre américaine, sont les héroïnes souriantes...

LE GROUPE DE BOMBARDEMENT « TUNISIE » DU 8 NOVEMBRE 1942 A LA VICTOIRE (Berger-Levrault).

La Vallée heureuse, de J. Roy, nous a familiarisés avec la vie des escadrilles françaises de la R. A. F. Ce sont les détails de cette vie, des méthodes d'entraînement employées par la R. A. F. et des exploits collectifs ou individuels accomplis au cours des missions de bombardement, qu'on retrouvera ici, dégagés de tout souci de littérature et de psychologie, mais avec de curieuses précisions techniques. Cet historique, rédigé par les officiers de ce groupe de bombardement, intéressera les anciens et les jeunes de notre armée de l'air.

DANS LES NUAGES ET LES VENTS, par *Maurice Percheron* (Denoël, 1947, in-16, 271 p.).

Dix récits vivants de l'aviation des derniers mois de guerre : bombardements de la R. A. F. sur « la Vallée heureuse », parachutistes, escadrille Normandie-Niemen, participation au débarquement de Normandie.

La technique la plus moderne, celle des vols de groupe, celle des bombardements de nuit, celle des combats, y est exposée, ou plutôt mise en scène avec précision et clarté, sans que lui soient sacrifiés ni la psychologie des hommes ni les détails pittoresques de la vie des escadrilles. — G. L.

Revues

REVUE DE DÉFENSE NATIONALE. **Juin.** Col. Dufourt : *Formation des cadres et fusion des armes.* Il est particulièrement intéressant de voir un officier supérieur d'artillerie suggérer et défendre la constitution

(2) On retrouvera ces deux notions de défense nationale et de service national, avec l'esquisse d'un projet de réforme de nos institutions militaires, dans un petit livre du général Germain Jousse, *L'Armée nouvelle* (in-16, XVI-116 p., Berger-Levrault, 1917), digne d'être lu par tous ceux qu'intéressent ces questions, et susceptible de servir de base aux discussions sur ce sujet.

d'un corps unique d'officiers, qui ne seraient pas spécialisés pendant toute leur carrière dans telle ou telle arme.

Juillet. Gén. Chassin : *Hitler fut-il un grand capitaine?* La question a été souvent posée. En l'absence d'une documentation suffisante, sans doute est-il prématuré de prétendre y répondre sûrement. Du moins les éléments connus sont-ils très bien analysés ici. Provisoirement on peut dire que Hitler fut un stratège hardi et énergique, à qui manquait toutefois le sens des réalités, illuminé génial peut-être, joueur audacieux certainement, mais non pas véritable général. — G. Le Bel : *La 2e Guerre mondiale et les ports français.* L'exemple de Marseille est digne d'étude et même vraiment étonnant. Il montre comment un grand port, qui paraissait complètement détruit et inutilisable, peut reprendre vie en quelques mois. — Cdt de Montjamont : *L'avenir des troupes alpines* préconise à l'aide d'excellents arguments le développement des unités alpines.

L'ARMÉE FRANÇAISE. **Septembre.** Lucienne Marchand (Capitaine Renée) : *Les femmes françaises dans la défense nationale.* Pose heureusement le problème de l'utilisation militaire des femmes au-dessus de la question des A. F. A. T. « Il n'y a pas un problème des femmes en uniforme. Il y a un problème de défense nationale. » — Général Faucher, *La résistance tchécoslovaque.* L'ancien chef de la mission militaire à Prague montre ce que fut cette résistance sur le front extérieur et sur le front intérieur. — P. George : *L'économie tchécoslovaque facteur de paix.* Intéressantes précisions sur la situation économique résultant du transfert des Allemands et des nationalisations. — G. L.

LES SOCIÉTÉS SAVANTES DE PROVINCE

LE DIABLE AU PAYS VOSGIEN. — Le diable et les diableries excitent toujours la curiosité. Combien de volumes, qui se rattachent peu ou prou à l'Esprit du Mal, ne voient-ils pas le jour, chaque année? De l'*Histoire du Diable* de L. Gabriel Robinet aux livres de Maurice Garçon ou de l'abbé Claudius Grillet, c'est toute une littérature qui s'enrichit progressivement et il sera peut-être permis à l'auteur de ces lignes de rappeler qu'il a lui-même publié jadis un petit livre sur le *Diable dans l'Art*, puisqu'il semble bien que ce mince essai ait été à l'origine des recherches auxquelles nous nous proposons de consacrer cette chronique.

Etudier le diable sous toutes ses formes et dans toutes ses manifestations à travers le folklore d'une province française, tel est, en effet, le dessein de M. A. Pierrot qui présente le résultat de ses travaux dans le dernier fascicule de la *Société Philomatique Vosgienne.* La Société Philomatique Vosgienne siège à Saint-Dié et, si l'on veut bien se souvenir des effroyables destructions subies au moment de sa Libération par cette petite ville, on admirera le courage de cette Société qui, au milieu des ruines, affirme la volonté de poursuivre sa tâche. On admirera la persévérance de M. A. Pierrot, bibliothécaire de la ville, qui a vu disparaître sa bibliothèque, et l'on comprendra mieux le sens de la réflexion faite par le bureau de la Société au début de ce premier bulletin d'après-guerre : à des gens qui ont souffert, on peut demander l'impossible.

M. Fernand Baldensperger (qui explique fort ingénieusement en tête de ce bulletin pourquoi les nazis tenaient à détruire Saint-Dié avant de s'en aller) note, dans la préface qu'il a écrite

pour l'étude de M. Pierrot, que, dans les Vosges, le diable n'est pas vert, comme ailleurs, mais rouge ou noir : c'est du moins sous cette teinte qu'il est apparu à un certain nombre de sorcières et de magiciens du XVIe siècle. La couleur importe peu. Les maléfices du Maudit sont aussi redoutables au pied des Vosges qu'en Poitou ou en Bretagne. Il y conserve tous ses attraits et tous ses charmes. Et pourtant les sorcières elles-mêmes, à Saint-Dié ou à Epinal, n'étaient pas toujours convaincues de la puissance de Satan. Elles affirmaient que le feu allumé par le Diable ne cuit pas bien la viande — était-ce pour se préserver du bûcher qui les attendait? — et ne laisse pas de cendres. Mais les sorcières étaient de mauvaises ménagères. Et elles allaient tout de même se chauffer, les nuits de Sabbat, au feu de Satan.

De nombreux lieux-dits ont, dans les Vosges, gardé le souvenir de ces bacchanales. Ils s'appellent, en effet, aujourd'hui le Trou du Diable, le Puits de l'Enfer, le Puits du Diable, etc... Il s'agit habituellement de gouffres plus ou moins profonds auxquels s'attache une légende, presque toujours la même : d'imprudentes fillettes ou des femmes légères ont été entraînées par un mystérieux séducteur et ont disparu à jamais dans ces ravins. M. Pierrot ne manque pas d'évoquer ces récits folkloriques qu'il a recueillis chez des auteurs locaux ou d'après des traditions orales. Le peuple imagine volontiers que ces trous mystérieux constituent les portes de l'Enfer et que l'on ne saurait en sortir sain et sauf. Quand les humains n'y sont pas attirés par le diable lui-même, ils sont saisis par les fées, ces filles de Satan, qui s'attaquent surtout aux voyageurs attardés.

Une des plus jolies légendes rapportées par M. Pierrot est celle du lac de la Maix, au milieu des Vosges, non loin de Vexaincourt. C'est un miroir d'eau très sombre, très pure et qui attire le regard. Sur son emplacement s'étendait jadis une fraîche clairière et, à l'ombre d'arbres touffus, au détour du chemin, s'élevait une chapelle où le curé de la paroisse voisine avait coutume de célébrer la messe, à l'occasion de grandes solennités religieuses. Les filles et les garçons du village préféraient danser sur la clairière au son du violon. Un jour de fête, un mystérieux violoneux prit la place du musicien habituel. Il joua des airs si étranges et si entraînants que la jeunesse tournoya plus follement que jamais. Vainement la cloche du sanctuaire tenta-t-elle de rappeler les imprudents à leur devoir. Le son du violon couvrait le tintement de la sonnette. Mais, à la fin de l'office, un orage éclata. Les danseurs sentirent le sol se dérober sous eux, et le violoneux diabolique entraîna dans un gouffre subitement creusé toute la jeunesse. Le lac actuel s'étendit désormais à la place de la clairière. Et ne haussez pas les épaules : si vous faites sonner la cloche, posez en même temps votre oreille sur la rive du lac : vous

entendrez les plaintes des damnés sortir de cet entonnoir de l'Enfer et le rire sinistre du diable dominer les hurlements.

●

Toutes ces légendes se retrouvent d'ailleurs, plus ou moins déformées, dans d'autres contrées de notre pays et, pareillement, l'image que les populations se font du Diable dans les Vosges est à peu près la même qu'ailleurs.

Cette image a subi une curieuse évolution : au Moyen Age, le diable des chapiteaux et des sculptures de nos cathédrales ou de nos abbayes est toujours effrayant de laideur : c'est le Malin contre les embûches duquel les sculpteurs inspirés par les visions des moines et des clercs mettent en garde les fidèles. La décoration des églises (fresques, vitraux ou chapiteaux) servait en effet à l'instruction et à l'édification du peuple. Mais, à mesure que les siècles passent, cette figuration se transforme. A l'exemple des diables grotesques qui, affublés d'un masque, amusent les spectateurs au cours des mystères représentés au XIV[e] ou au XV[e] siècle, les diables des artistes de cette époque deviennent moins hideux, ou moins effrayants. Leur physionomie cesse d'être repoussante.

Avec ses tendances nouvelles, la Renaissance fait surgir d'autres conceptions de Satan. Tandis que, pour les gens cultivés, on substitue à l'image traditionnelle un portrait nouveau qui lui donne un aspect purement animal (bouc, chien, serpent), dans les campagnes persiste la figure habituelle ornée d'attributs dont la présence n'était auparavant qu'accidentelle : queue, corne ou pieds de bête. N'oublions pas que le XVI[e] siècle est l'âge d'or de la sorcellerie.

Puis le Diable cesse d'inspirer les artistes. Il n'a plus sa place dans les églises, à peine dans la littérature. Il ne prendra sa revanche qu'au XIX[e] siècle avec l'apparition du thème de Faust. Mais Satan n'est plus alors l'horrible gnome médiéval, l'être bestial de la Renaissance. Les artistes reviennent à la conception primitive de l'Ange déchu, sombre image du désespoir et de la haine. L'imagerie populaire finit même pas consacrer cette représentation qui subsiste encore de nos jours : le Méphisto de Gounod ou celui des *Visiteurs du Soir* n'a rien de repoussant.

Après avoir rappelé cette évolution, M. Pierrot l'a illustrée d'exemples précis choisis dans sa région. Et l'on voit ainsi défiler les miniatures de l'*Hortus deliciarum*, les gravures de Martin Schongauer, les diables de Callot et jusqu'à cette précieuse imagerie d'Epinal qui n'a pas peu contribué à fixer les traits actuels de Satan. Il a recherché, dans les petites églises rurales, ces diables du XVI[e] siècle qui sont pourvus de plusieurs têtes (chacune d'entre elles symbolisant un des péchés capitaux) ou bien nantis

d'une queue de poisson, d'ailes de vautour et d'une trompe d'éléphant, comme ce diable fantastique de la chapelle de Raves.

Reste à examiner — et M. Pierrot se propose de le faire plus tard — les manifestations du diable, c'est-à-dire la sorcellerie, dans les Vosges. Autre matière et non moins abondante. Mais on voit combien par ces rapides aperçus l'étude exhaustive d'un sujet, dans un cadre déterminé, peut être féconde en enseignement et utile à tous les chercheurs. Elle vaut mieux, assurément, que bien des ouvrages de vulgarisation qui usent du papier, trouvent des éditeurs, et ne font pas avancer d'un pas nos connaissances.

Jacques Levron.

LES ORIGINES DU « DIES IRAE ». — Un des thèmes favoris des sculpteurs au Moyen Age, c'est le Jugement dernier : saint Michel archange pèse les âmes après leur mort, d'un côté les péchés, de l'autre les bonnes actions. Le diable apparaît toujours dans cette scène, s'accrochant à l'un des plateaux de la balance pour s'efforcer de la faire pencher du mauvais côté.

Il est longuement fait allusion à cette évocation du Jugement dernier dans la séquence du *Dies Irae* que la liturgie catholique chante à l'Office des Morts et dont l'émouvante simplicité provoque l'admiration des incroyants eux-mêmes. Dans le bulletin de l'excellente *Société des Antiquaires de l'Ouest*, M. J. Descroix, doyen de la Faculté des Lettres de Poitiers, recherche les origines de cette œuvre qui fut — on le sait — composée vers le milieu du treizième siècle par un moine italien, Thomas de Celano.

M. Descroix estime que ce moine a dû s'inspirer d'une œuvre sensiblement antérieure due à l'archevêque Hildebert de Lavardin, poète tourangeau qui a noblement célébré Poitiers dans plusieurs pièces latines. Hildebert avait composé une *Lamentation de l'âme pécheresse*, vraisemblablement au moment des grandes frayeurs de l'an mil, quand on croyait venue la fin du monde. Il est évident que les ressemblances entre les deux œuvres et aussi avec une œuvre du poète angevin Marbode, sont frappantes. Les rapprochements ingénieusement présentés emportent la conviction.

Le mérite et l'originalité de Thomas de Celano furent de simplifier la composition du poème d'Hildebert, d'en élaguer certains tableaux afin de faire du *Dies Irae* une séquence exclusivement tragique, « le cri déchirant de l'humanité douloureuse à travers la nuit des âges ».

Quant à la connaissance que le moine italien a pu avoir de la complainte d'Hildebert de Lavardin, elle se justifie aisément si l'on veut bien songer à tous les rapports intellectuels et culturels de l'Europe occidentale au Moyen Age, aux emprunts qui se faisaient d'un pays à l'autre. Orderic Vital n'a-t-il pas noté que les cardinaux italiens prenaient copie de poèmes au cours de leurs voyages en France et il cite expressément Hildebert qui était donc bien connu en Italie. Il est d'ailleurs possible, observe prudemment M. Descroix dont l'originale et suggestive notice dépasse le cadre de l'histoire locale, que Thomas de Celano ait utilisé le poème d'Hildebert indirectement et qu'une source intermédiaire se soit insérée entre l'original et la copie, celle-ci restant d'ailleurs très proche, jusque dans le choix des expressions, de celle-là.

LES BOITES A MUSIQUE. — Qui ne se souvient de ces bibelots délicats et surannés que nos aïeules conservaient pieusement dans la vitrine de leur salon? On les sortait avec précaution quand nous étions jeunes pour nous distraire. Et nous écoutions avec émerveillement les sons grêles et ténus qui s'échappaient de cette mystérieuse petite boîte : pièces du dix-huitième siècle, valses de Métra, dont l'exécution restait souvent suspendue avant la fin, sur une note, comme si l'instrument était près d'expirer. Les boîtes à musique sont définitivement mortes. Certaines, qui sont de vrais objets d'art, finissent leur carrière au musée. La plupart ont disparu dans la poussière des greniers avec le fatras des choses passées.

Où étaient-elles fabriquées? C'est ce que vient de nous révéler M. Henry L'Epée dans les Mémoires de la *Société d'Emulation de Montbéliard*. Il semble bien que l'industrie de la boite à musique ait pris naissance à Genève au milieu du XVIII[e] siècle. Elles s'adaptaient aux montres ou aux tabatières. Les artisans des montagnes introduisirent la fabrication en France, principalement dans le Jura, à Sainte-Croix, puis à Sainte-Suzanne, où un industriel ouvrit une véritable manufacture groupant dans un même local tous les ouvriers spécialisés qui étaient requis pour leur fabrication : ébénistes, horlogers, etc...

Les débuts furent longs et pénibles. L'adaptation, en 1857, d'une manivelle transformant en jouet d'enfant ce qui n'était jusque-là qu'un bibelot, amena le succès. Celui-ci n'alla pas sans difficulté. Un facteur de pianos parisien prétendit que la boite à musique constituait une contrefaçon de la musique imprimée! Il y eut procès que le fabricant finit par gagner. Son industrie se développa alors considérablement.

Après la guerre de 1870, la manufacture comptait plus de trois cents ouvriers et produisait environ 200.000 boites à musique par an. Ce fut l'apogée. L'apparition des premiers phonographes à rouleau vers 1885 ne tarda pas à amener la décadence. L'exportation des boites à musique vers l'Amérique fut arrêtée, les Etats-Unis ayant imposé des droits de douane très élevés pour protéger la nouvelle industrie des phonographes. La fabrication périclita. Et à Sainte-Suzanne, on lui substitua sagement celle du phonographe qui triompha finalement après la guerre de 1914.

La boite à musique a été rejoindre l'épinette ou le clavecin. La T. S. F., le phonographe l'ont remplacée. Ils tiennent plus de place et sont moins discrets.

J. L.

DANS LA PRESSE

Hebdomadaires

ARTS commence le **1er août** la publications de *Vingt ans d'Odéon*, **souvenirs de Paul Abram.**

5 septembre. — Germaine Guillaume : *Les « crayons » des Clouet* au château de Chantilly.

19 septembre. — Une page sur *L'art tchécoslovaque*. — *Un précurseur oublié, J.-J. Grandville* (1803-1847), par Laure Garcin :

« Bien avant l'apparition des méthodes psychanalytiques, bien avant la proclamation par les surréalistes de l'éminente fonction de l'automatisme psychique au point de vue de la création en art, Grandville, dans la solitude la plus complète, et dans une époque hostile à l'évolution des formes et des idées, avait deviné, dans une intuition géniale, l'importance du phénomène du rêve dans le domaine de l'art. »

LA BATAILLE. **10 septembre.** Marcel Chaminade donne la conclusion d'une enquête (commencée dans les numéros **des 27 août** *et* **3 septembre)** : *Qui paie l'impôt en France? — Quand l'Etat se dévore lui-même;* la grosse masse des revenus se soustrait au fisc :

« En 1946, les contribuables ne sont plus que 1.540.000 et le produit total de l'impôt sur le revenu atteint à peine douze milliards de francs, à deux centimes et demi le franc. Plus de 25 % des contribuables, 401.169, sont inscrits dans la cote la plus basse, entre 40 et 60.000 francs, et ont fourni en tout et pour tout 422 millions.

« Il y a en France environ six millions d'exploitants agricoles. Les produits agricoles atteignent des prix pharamineux et les agriculteurs ont gagné d'innombrables milliards. Mais il n'y a que 583.000 agriculteurs, même pas un sur dix, inscrits sur les rôles d'impôt, qui ont versé au total 1 milliard 928 millions.

« L'impôt sur le revenu qui représentait encore en 1938 24 % des ressources fiscales n'a plus représenté en 1946 que 15 % (contre 65 % en Angleterre). Il faut observer que les revenus de l'Epargne qui s'élevaient à plus de 16 % de l'ensemble du revenu national en 1938 n'interviennent plus que pour 4 % en 1946, ce qui signifie que les fruits de l'épargne de l'initiative individuelle, du travail libre, se trouvent d'ores et déjà pratiquement détruits. N'est-ce pas un de nos plus fameux maitres ès sciences fiscales qui disait que si les impôts dus en vertu de la loi étaient effectivement payés, les ultimes sources de prélèvement seraient depuis long-

temps taries. Mais les faits sont là qui montrent que ce système fiscal insensé a d'ores et déjà acculé à l'extrême de la misère les malheureux qui acquittent vraiment leur dû parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement. On achève de tuer l'infime minorité qui fournissait et de loin la majeure partie de l'impôt.

« Comme le franc ne cesse de se déprécier et comme les traitements et salaires grimpent à une cadence de plus en plus rapide, le produit de l'impôt sur le revenu sera en apparence beaucoup plus élevé en 1947. On estime qu'il atteindra environ 49 milliards. Savez-vous ce que cela représente? Même pas 5 % de l'ensemble de nos dépenses, tout juste ce que coûte à l'Etat le service des intérêts de la dette. Notre impôt sur le revenu est la plus insolente imposture, la plus révoltante farce qui soit. »

CARREFOUR. **10 septembre.** — Christian Mégret : *Achard, Barrault, Jouvet et Cie préparent une brillante saison théâtrale;* Achard donne sa farce « Savez-vous planter les choux? » (« Pour moi, le premier acte du *Médecin malgré lui*, c'est plus important que *Le Misanthrope*); Barrault va créer le *Procès* de Kafka adapté par Gide, et peut-être *La Peste*, fruit d'une collaboration non préméditée avec Camus, et Jouvet le *Don Juan* de Molière.

LE FIGARO LITTÉRAIRE. **23 août.** — Pierre Audiat : *La France sauve le dollar... en octobre* 1907, par une mobilisation opportune de nos stocks d'or, alors surabondants.

20 septembre. — Anonyme : *Le double secret de l'eau lourde;* début d'un exposé sur l'eau lourde et son action sur le processus de la désintégration atomique. — Jean Duché : *Propos familiers de François Mauriac sur le drame de notre temps.*

LA GAZETTE DES LETTRES (bimensuel). Interviews d'*Erskine Caldwell* par Gilbert Sigaux (**23 août**), du *R. P. Bruckberger* par Paul Guth (**6 septembre**).

IMAGES DU MONDE. **23 septembre.** — Une interview de Vlaminck par Pierre-André Veber; photos truculentes.

LES LETTRES FRANÇAISES. **20 août.** — *Rousseau, l'impie,* par Henri Guillemin; est-ce bien pour son impiété que Genève condamne Jean-Jacques en 1762? Voltaire est bien plus irréligieux, et reste en faveur :

« Il faut renoncer, je crois bien, là encore, aux charmes avenants de la légende, et préférer la vérité. Jean-Jacques est « du bas ». Mme de Constant, née Pictet, le note sans ambages : « rien n'est plus fou (que cet *Emile*) et plus fait pour le bas ». Rousseau est dangereux, non pour « La Sainte Réformation » mais pour les privilèges des nantis. Rousseau compromet la sécurité des profits. Rousseau jette sur le désordre établi, sur la sournoise confiscation par le Petit Conseil des libertés publiques, sur ses longues et patientes manœuvres pour échapper à tout contrôle, sur la transformation graduelle et savamment réussie de la république en oligarchie financière, un regard beaucoup plus lucide. »

25 septembre. — Un poème d'Aragon : *Matisse parle.* — René Garmy : *Alfred de Vigny ou le pessimisme militant.*

NOIR ET BLANC. — Photos vivantes, le **13 août**, de la vie quotidienne aux Indes; charmantes, le **27 août**, de coins de Paris qu'on croirait appartenir à la province la plus reculée; majestueuses, le **10 septembre**, de toros dans l'arène.

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES. **21 août.** — *Shakespeare est-il Shakespeare?* par Mme Longworth-Chambrun : contre Abel Lefranc.

4 septembre. — Interview, à Genève, par André Chastain, de l'anthropologue Eugène Pittard.

11 et 18 septembre. — *Allemagne 1947*, reportage de Claudine Chonez.

OPERA. **20 août.** — Interview d'Erskine Caldwell par Dominique Arban.

24 septembre. — *Jehan Rictus aurait quatre-vingts ans,* par Pierre Mac Orlan.

RÉFORME. **23 août.** — Numéro principalement consacré à la conférence mondiale de la jeunesse chrétienne à Oslo.

6 septembre. — Charles Blanchard : *La Tchécoslovaquie, banc d'essai d'une nouvelle démocratie, tente de concilier les principes de liberté et d'égalité.*

27 septembre. — *Le pasteur Boegner revient de Madagascar;* longue interview.

REGARDS. **5 septembre.** — Georges Gordon : *Un grave problème,* — Harlem :

« Mon ami, un brillant jeune psychiatre, sourit tristement de toutes ses dents blanches dans son visage sombre quand il continue son récit :

— Né au Sénégal, venu en France à l'âge de quatre ans, j'ai fait toutes mes études à Paris sans jamais m'apercevoir que j'étais différent des autres. Sous l'occupation, j'ai vécu l'existence dure et fraternelle du maquis. Entre parenthèses, je suis titulaire de la médaille de la Résistance. En 1945, le gouvernement m'a accordé une bourse pour parfaire mes recherches aux U. S. A. Innocemment, je m'y suis rendu. Pas pour longtemps. Quatre mois après mon arrivée à New-York, j'ai fait mes valises. J'étais à bout, moi, le « sale nègre » qui n'avais jamais soupçonné à quel point la couleur de ma peau pouvait être un martyre. Les coups, les tortures de la Gestapo, je ne les ai jamais redoutés. Mais ce mur de préjugés, de bêtise, de méchanceté routinière et inconsciente contre lequel vous vous heurtez de l'autre côté de l'Atlantique... »

UNE SEMAINE DANS LE MONDE. **30 août.** *Fragments d'un Péguy inconnu :* souvenirs évoqués par Guy Crouzet. — *L'immigration n'a pas donné les résultats escomptés,* par François Charbonnier :

« Soixante-dix mille immigrants, parmi lesquels la moitié environ de spécialistes, tel est le bilan actuel de dix-huit mois d'efforts. Nous sommes encore loin de compte et il est à peu près certain que l'immigration ne pourra pas fournir d'ici onze mois les 650.000 travailleurs demandés par le ministère du travail et exigés pour la réalisation du plan Monnet. »

6 septembre. — *Une Semaine dans le Monde* commence à publier les premiers chapitres d'une œuvre inédite de St-Exupéry, *Citadelle;* cette somme — près de mille pages, — à laquelle Saint-Ex n'eut pas le temps de mettre la dernière main, « rassemble, nous dit-on, les méditations de ses dernières années ».

20 septembre. — *Le marché le mieux organisé : le marché noir,* par Marc Blancpain.

REÇU : *Cévennes* (Alès), *Espoir, Patrie* (Alger), *Les Informations industrielles et commerciales, Jeunesse ouvrière, La France au combat, Honneur et Midi* (Nice), *Le Monde illustré, Paris* (Casablanca), *Paroles françaises, Sillage, Spectateur, Tel Quel.*

Revues

L'ARMÉE FRANÇAISE. **Septembre.** — *La Résistance tchécoslovaque,* par le général Faucher. — *L'économie tchécoslovaque, facteur de paix,* par Pierre George; conclusion :

« La Tchécoslovaquie peut être à la fois le guide et l'artisan de la transformation, en pays modernes, des Etats démocratiques de l'Europe slave et de l'Europe centrale en général. Elle peut être le ferment de leur révolution industrielle. Déjà, les apprentis et les futurs techniciens de l'industrie yougoslave reçoivent leur formation professionnelle dans les mines et les usines tchèques, à Kladno, à Plzen, à Prague, à Moravska Ostrava, etc... La Tchécoslovaquie a fourni en 1946 du matériel et des câbles pour l'électrification de la Yougoslavie et pour la restauration des installations des régions dévastées de l'U. R. S. S. Elle travaille des cotons et des cuirs soviétiques et exporte vers l'U. R. S. S. la majeure partie des produits fabriqués avec ces matières premières.

« L'économie tchécoslovaque peut contribuer à une transformation de l'Europe centrale et balkanique qui fermera à tout jamais ces pays héroïques, mais jusqu'à présent sans autonomie défensive, à un nouveau *Drang nach Osten* germanique. La Tchécoslovaquie y trouvera un gage de sa propre sécurité, mais en même temps elle contribuera ainsi à celle de tous les pays menacés par l'impérialisme allemand, c'est-à-dire *en particulier à la nôtre.* »

L'ÉCHO DE LA PRESSE ET DE LA PUBLICITÉ. **15 septembre.** — *Une interview de M. Pierre Bloch,* président de la Société nationale des Entreprises de Presse.

ESPRIT. **Août.** — *Y a-t-il une justice en France?* Tel est le thème de ce numéro :

« Avons-nous assez d'or, de charbon, d'électricité, de bras pour faire la France? Ces questions sont primordiales pour que la France ait un corps. Il n'est pas moins primordial de nous demander : avons-nous assez de justice pour que ce corps mérite de vivre? On l'entend contester dans deux camps. Cette justice politique, que l'on n'ose avouer, faute de convictions solides sur son droit, les uns

l'accusent de n'être qu'une violence au service du pouvoir, les autres de laisser impunis les crimes contre la nation. Serons-nous Enragés? Indulgents? Objectifs? La grand'route de la Révolution française ne passe pas par la neutralité polie des juristes, elle passe par la passion combattive des Jacobins. Mais les plus grands des Jacobins combattirent sur deux fronts, contre le fanatisme, et contre la mollesse du cœur. Est-il possible de retrouver aujourd'hui cette ligne de crête? Nous l'avons essayé. »

ÉTUDES. **Septembre.** — John La Farge : *L'église catholique des Etats-Unis dans une perspective mondiale.* — Paul Tissot : *Les structures agraires de demain.* — Henri Charles : *La Guadeloupe, un cas d'émancipation coloniale et de rétablissement économique après la guerre.*

ÉTUDES GERMANIQUES. **Avril-juin.** — Y. Belaval : *Leibniz et la langue allemande.* — P. Brachin : *Lettres inédites de Jacobi.* — Ch. Andler : *Le Romanzero de Heine.* — A. Lebois : *Les sources allemandes de* La Nef *d'Elémir Bourges.* — M. Gravier : *Strinberg et le théâtre naturaliste allemand.* — J.-F. Angelloz : *Romain Rolland et l'Allemagne.*

FONTAINE. **Septembre.** — *Une lettre inédite* (12 octobre 1887) de Rimbaud au Consul de France à Beyrouth : un projet d'achat de baudets étalons pour le roi Ménélik du Choa (avec un fac-similé de la lettre). — Un poème d'Henri Michaux : *Lieux inexprimables.* — *Sur la route de Narcisse : Jarry et la peur de l'amour*, par Maurice Saillet : « Je m'excuse d'arracher Alfred Jarry à sa fonction royale et quasi anonyme de Père Ubu. Il m'a paru que la rayonnante vitalité de son œuvre poétique renait davantage aux rougeurs de l'amour qu'aux fastes malpropres de la gidouille. » — *Panorama aveugle de New-York*, poèmes de Federico Garcia Lorca (trad. Jean Paris).

HOMMES ET MONDES. **Septembre.** — *Exemples à ne pas suivre*, suite des souvenirs de Dorgelès : Max Jacob, André Salmon, Mac Orlan. — François Michel : *Une enfant à travers l'œuvre de Stendhal;* l'amitié de Stendhal pour Bathilde Curial, la fille de Menti, de 1823 (elle avait alors onze ou douze ans) à 1827, où elle mourut. Par preuves ou conjectures (extrêmement vraisemblables, pour le moins), M. François Michel montre la place que tint dans l'âme de Stendhal cette enfant à qui il voulut faire une place dans la *Vie de Rossini*, *Armance*, le *Rouge*, la *Chartreuse*. Article approfondi, parfaitement délicat, et dont la portée dépasse de loin le point particulier qu'il élucide.

LA NEF. **Septembre.** — Robert Kanters : *Introduction à la lecture de D.-H. Lawrence.*

REVUE DE DÉFENSE NATIONALE. **Août.** — G. La Roërie : *Le destin de Tanger.* — Elie Lambert : *La défense souterraine dans les villes françaises au Moyen Age.*

REVUE DE PARIS. **Septembre.** — Jérôme et Jean Tharaud : *Senancour ou la chasse malheureuse au bonheur.* — Dix-sept *Lettres inédites* échangées de 1897 à 1911 par Francis Jammes et André Gide. — *L'imbroglio du Moyen-Orient*, par Pierre Frédérix. — *La Comtesse de Balbi*, par Jules Bertaut.

LES TEMPS MODERNES. **Juillet.** — Deux articles dans ce numéro s'en prennent à l'un des problèmes de base de notre temps : l'esprit — et les intellectuels — en face du communisme : l'équipe des *Temps modernes* voudrait bien et ne peut pas être communiste. Maurice Merleau-Ponty (*Apprendre à lire*) examine les discussions qui ont suivi son étude *Le Yogi et le Commissaire :* précisions, rectifications, conclusions. Sartre, dans la dernière partie de *Qu'est-ce que la littérature?* étudie les rapports de la littérature et du communisme :

« Il fallait donner beaucoup de gages et mener une vie exemplaire, au XIXe siècle, pour se laver du péché d'écrire aux yeux des bourgeois : car la littérature est par essence hérésie. La situation n'a pas changé, sauf en ceci que ce sont maintenant les communistes, c'est-à-dire les représentants qualifiés du prolétariat, qui tiennent par principe l'écrivain pour un suspect. Fût-il irréprochable dans ses mœurs, un intellectuel communiste porte en lui cette tare originelle : il est entré *librement* au parti; cette décision, c'est la lecture réfléchie du *Capital*, l'examen critique de la situation historique, le sens aigu de la justice, la générosité, le goût de la solidarité qui l'ont conduit à la prendre : tout cela fait preuve d'une indépendance qui ne sent pas bon (...)
« Le P. C. est entré aujourd'hui dans la ronde infernale des moyens,

il faut prendre et garder des positions-clés, c'est-à-dire des moyens d'acquérir des moyens. Quand les fins s'éloignent, quand les moyens grouillent à perte de vue comme des cloportes, l'œuvre d'art devient moyen à son tour, elle entre dans la chaîne, ses fins et ses principes lui deviennent extérieurs, elle est gouvernée du dehors, elle n'exige plus rien, elle prend l'homme par le ventre ou le bas-ventre; l'écrivain garde l'apparence du talent, c'est-à-dire l'art de trouver des mots qui brillent, mais, au dedans, quelque chose est mort, la littérature s'est changée en propagande. C'est pourtant un M. Garaudy, communiste et propagandiste, qui m'accuse d'être un fossoyeur. Je pourrais lui retourner l'insulte, mais je préfère plaider coupable : si j'en avais le pouvoir, j'enterrerais la littérature de mes propres mains plutôt que de lui faire servir les fins auxquelles il l'utilise. Mais quoi? les fossoyeurs sont gens honnêtes, certainement syndiqués, communistes peut-être. J'aime mieux être fossoyeur que laquais. »

Alphonse de Waehlens : *La philosophie de Heidegger et le nazisme.* — Eric Weil : *Le cas Heidegger.* — Serge Groussard : *Avec les guerilleros d'Espagne.*

LA VIE INTELLECTUELLE. **Août-septembre.** — Christianus : *Y a-t-il une justice politique?* — R.-J. Tournay : *L'antique poésie guerrière d'Israël.* — Jean Lacroix : *L'homme marxiste* (« Ce qu'il nous importe avant tout de connaître, ce n'est pas telle ou telle thèse de Marx, mais le type d'homme que, instruit par Marx, Lénine et Staline, le mouvement communiste est en train d'élaborer, qu'il a déjà partiellement réalisé »). — A.-J. Maydieu : *La semaine sociale de Paris.* — J. Rivero : *L'entreprise et le pouvoir.*

REÇU : *Atlantis, Bulletin de l'Alliance française de Bombay, Bulletin critique du livre français, Bulletin mensuel de la Chambre de Commerce française de la province d'Anvers, Les Cahiers du Peuple, Cosmos, Dissidence 40, Epîtres* (Gand), *A Gazeta da Farmacia* (Rio de Janeiro), *J'ai lu, Minerva* (Turin), *Misura* (Bergame), *Le Monde français, Paru, Prometeu* (Porto), *Revue internationale de la Croix-Rouge, Revue parlementaire, économique et financière, Tramontane* (Perpignan), *L'Unique* (Orléans).

VARIÉTÉS

IL Y A CINQUANTE ANS MOURAIT CORNELIE FALCON. — Courte puisqu'elle dura seulement cinq années, et véritablement dramatique, par sa fin douloureuse, la carrière artistique de Cornélie Falcon fut néanmoins si étonnamment, si exceptionnellement brillante, que la célèbre cantatrice, morte il y a cinquante ans, devait attacher pour toujours son nom à un emploi de la scène lyrique.

De même qu'en jargon de théâtre, il est accoutumé de nommer « baryton Martin » un baryton dont la tessiture est placée dans le registre élevé, on appelle encore aujourd'hui « les falcons » les cantatrices possédant comme la magnifique interprète de *Robert le Diable* et des *Huguenots* une voix de soprano dramatique.

Pensionnaire au couvent des Visitandines, Cornélie Falcon avait déjà, toute jeune enfant, attiré l'attention de son professeur de chant, un Italien qui, chaque fois qu'il rencontrait le père de la fillette, lui disait :

— Sachez-le bien, Mossié Falconé, ouné fois per toutes, Cornélie sera ouné jour ouné première sioujète de l'Oupéra. Ecoutez-moi, faité la entrer au Conservatoire. Kéroubini est moun ami et zé loui confieré votre petite.

Longtemps, le père de Cornélie ne tint pas compte des propos du musicien, mais à la longue il se laissa convaincre. Admise au Conservatoire en 1827, à l'âge de treize ans, la future tragédienne lyrique reçut là les leçons de Henri, pour la vocalisation, et celles de Pelligrini et de Bordogni, pour le chant. Elle devint ensuite l'élève d'Adolphe Nourrit dans sa classe de déclamation dramatique.

— Soignez bien la qualité du son, lui répétait sans cesse son professeur. Chantez librement et sans effort. N'exagérez pas l'expression et le sentiment, et, avant tout, pensez au charme qui est la plus grande puissance de la musique. Pousser la voix n'est pas la faire sortir, crier n'est pas chanter.

Le conseil était bon. En 1830, Cornélie Falcon obtenait le premier prix de vocalisation, et en 1831 les deux premiers prix de chant et d'opéra. Enfin, le 20 juillet 1832, elle débutait à l'Opéra dans le rôle d'Alice de *Robert le Diable*, son ancien professeur, Nourrit, interprétant Robert.

Le succès de la nouvelle artiste fut complet. La rare beauté de Cornélie, sa voix superbe, que complétait remarquablement un sentiment dramatique révélant une âme ardente et pleine du feu de la passion, tout concourut à faire de ce début un événement artistique qui produisit sur le public une impression profonde.

Puis ce fut, en 1833, la création du rôle d'Amélie dans *Gustave III*; en 1835, Rachel de *la Juive*; en 1836, Valentine des *Huguenots*, et Stradella en 1837. Quelques jours après la première de *la Juive*, on s'amusait à décliner, tant la réussite était grande :

La Juive
de la Juive
à la Juive
Voilà ce que le public veut
veut
d'où il sort,
où il retourne.

Quant au chef-d'œvre de Meyerbeer, *les Huguenots*, où Cornélie Falcon s'éleva jusqu'au sublime dans l'incomparable duo du quatrième acte, il fut l'un des plus magnifiques triomphes de la grande artiste.

— De voix de soprano plus étendue, plus limpide, plus admirablement belle, on n'en saurait imaginer, proclama alors la critique. C'était un métal incomparable, un timbre comme on en avait rarement entendu, et comme il pourrait bien se faire qu'on en entendît plus rarement encore; car la nature, pour se servir de l'expression d'un illustre poète, s'égale, mais ne se répète pas.

Par malheur, l'admirable voix de Cornélie Falcon devait

l'année suivante s'altérer tragiquement, et ce fut inutilement que la cantatrice alla essayer au bord du golfe de Naples les effets d'un climat que la Faculté prétendait salutaire à son mal. Son rôle était fini. Le 14 mars 1840, Cornélie Falcon voulut pourtant se faire entendre dans une soirée donnée à son bénéfice à l'Opéra, et chanter Rachel.

Le salle de l'Académie Nationale de Musique est comble lorsque paraît Falcon, et des applaudissements sans fin éclatent. Courageusement, l'artiste attaque son récitatif. Hélas! sa voix, jadis si pure, si vibrante, n'émet plus que des notes sourdes, éraillées... L'auditoire, désolé, se regarde. Cornélie remarque l'étonnement de l'assemblée. Sa voix s'éteint, ses larmes coulent. Elle comprend qu'il lui faut pour toujours renoncer au théâtre. En vain, par des marques d'approbation réitérées, cherche-t-on à donner du courage à l'artiste. Résignée, elle achève son rôle et disparaît.

Que devint-elle jusqu'à sa mort, en 1897? Drapée dans une attitude digne, elle vécut, repliée sur elle-même, méditant sur l'inanité des choses d'ici-bas et se dévouant pour les siens. Mais qu'importe après tout que fut courte sa carrière artistique. L'essentiel est que Cornélie Falcon ait paru à l'heure précise où il fallait qu'elle fût là, réalisant, comme nulle autre n'y réussit jamais, les types rêvés par les compositeurs dont elle traduisit admirablement la pensée : Spontini, Rossini, Meyerbeer et Halévy, pour ne citer que les plus illustres.

René Bailly.

LA FILMOLOGIE, PHILOSOPHIE DU CINEMA. — L'homme primitif inventa sans doute assez rapidement l'art de reproduire ce qu'il voyait, de le conserver et de le transmettre par le dessin, la gravure, la sculpture et la pictographie remplaça ainsi certains expédients mnémoniques avec lesquels il s'était jusqu'alors créé une mémoire artificielle. Le jour où ces reproductions se transformèrent en récits par leur liaison, l'homme « animal parleur » fut bien près d'écrire. Peu à peu, en effet, devant la nécessité de leur multiplication, les images se tronquèrent, leurs assemblages s'abrégèrent. Elles furent remplacées par le signe et ce fut le début de l'écriture qui est, disait Philippe Berger dans son *Histoire de l'écriture dans l'antiquité*, l'art de fixer la parole, expression de la pensée, par des signes conventionnels, tracés à la main, qu'on appelle caractères. Dans l'écriture idéographique qui s'attache à rendre directement les idées, les caractères sont figuratifs. Ils ne représentent pas les objets, mais les sons dont se composent les mots exprimant les objets, dans l'écriture phonétographique qui fut syllabique et alphabétique.

L'alphabet phénicien né, 1.500 ans avant notre ère, de la transformation de l'idéographie égyptienne, comme celle-ci était

sortie par un développement naturel des anciennes écritures pictographiques, a été, selon Renan, une des plus grandes créations de l'esprit humain. Tous les alphabets qui sont en usage sur la terre dérivent de ses vingt-deux lettres. Il serait difficile, a-t-on noté, de trouver dans l'histoire des découvertes un autre exemple d'une invention qui ait eu une fortune aussi extraordinaire, sinon de nos jours, le cinéma qui marque en quelque sorte, avec un extrême raffinement, un retour à la pictographie.

Les Phéniciens avaient trouvé la formule de l'écriture universelle. Ils avaient parfaitement compris que la vraie destination de l'art d'écrire est d'exprimer par des signes visibles les sons de la parole et que, ces sons étant à peu de chose près les mêmes partout, les mêmes lettres légèrement modifiées pouvaient servir à écrire toutes les langues. Une prodigieuse aventure commençait. C'est grâce à la diffusion de l'écriture par l'imprimé que tous les mouvements profonds d'ordre intellectuel, politique, économique et social ont reçu, depuis quatre siècles, leur force de pénétration et leur efficacité à l'égard des masses et des élites.

Méditant sur la portée des changements collectifs qui ont été ainsi provoqués par l'accroissement et l'accélération des communications de l'homme avec ses semblables on est amené de nos jours à établir un parallèle entre l'influence du livre et l'action à peine cinquantenaire du film, ce qui entraîne à la supputation des chances d'avenir de cette dernière. Toutefois, il ne faudrait pas laisser cette analogie évidente dégénérer en une simple assimilation dont précisément la simplicité serait trompeuse. Si le rôle de l'écriture filmée nous paraît déjà incontestablement plus important pour les conduites individuelles et collectives que l'écriture imprimée, par surcroît son examen méthodique, objet de la filmologie, nous en dévoile les caractères singuliers dont l'analyse permet d'obtenir de surprenants résultats intéressant tout à la fois la physiologie et la psychophysiologie, la philologie, l'esthétique, la sociologie, la philosophie générale et la psychagogie.

Gilbert Cohen-Seat, dans son *Essai sur les principes d'une philosophie du cinéma* s'est livré en ce qui le concerne à de pénétrantes considérations qui sont pour ainsi dire centrées sur la distinction capitale à établir entre le fait cinématographique et le fait filmique. Les phénomènes sensitivo-moteurs qui constituent la pensée existent avant la page imprimée; les œuvres par leur nature et leur forme existent avant la diffusion par l'imprimé; le livre est né de l'œuvre comme un perfectionnement de la technique des copies. Voici qui est admis et c'est bien ainsi qu'il faut entendre, selon le même processus embryologique peut-on dire, le fait cinématographique qui est de mettre en circulation dans des groupes humains un fonds de documents, de sensations, d'idées, de sentiments. Sa lointaine origine se trouve

dans les faits pratiques que rapporte l'histoire des écritures idéographique et phonétographique. Mais les matériaux offerts par la vie qu'il diffuse sont mis en forme par le film et suivant sa manière propre. Le fait filmique consiste à exprimer la vie, la vie du monde ou de l'esprit ou de l'imagination ou des êtres ou des choses par un système déterminé de combinaisons d'images. Au surplus, il dépasse infiniment le fait pictographique originel, car il ajoute et combine aux images visuelles, naturelles ou conventionnelles, qu'il met en mouvement, les images sonores ou verbales.

Rappelant la composition chimique essentielle de la pellicule du film, Raymond Boyer dit que c'est un « logos aux sels d'argent ». Le dialogue suprême entre la main et le cerveau est devenu le dialogue infiniment plus délié entre la caméra et le cerveau. Déjà, au cours de l'évolution de la vie commune, l'atlas visuel s'était substitué à l'atlas tactile, mais la main avait gardé son empire pour la fixation des images jusqu'au jour où la lumière se mit dans la partie pour tout à la fois reproduire et fixer. La caméra recueille et fixe instantanément les objets. Son œil pénètre l'espace et le temps de son acuité, de sa précision, de son impartialité, de sa puissance et ses qualités de reproduction sont scrupuleuses. Elle sert l'esprit de l'homme, mais celui-ci la guide. En cette intéraction, l'auteur construit son spectacle mental. Comme dit Gilbert Cohen-Seat, un film est une tentative d'architecture, un effort pour combiner et enchaîner des images visuelles et auditives de façon efficace en quelque sens que ce soit, propre en tout cas à un dessin collectif et qui conviendra à l'expression cinématographique, mécanisme éprouvé de vaste communication.

Dans cette entreprise originale infiniment nuancée de la création filmique, sous nos jugements, nos raisonnements, nos inductions et déductions, et nos intégrations habituelles, on devine déjà « des jugements inconscients, des inductions inconscientes, des syllogismes originaux et secrets, puis des gloses et des interprétations; ou, au contraire, des suppressions critiques de sensations interpolées dans le réel par on ne sait quelle imperfection ou quel parti pris de nos facultés ». Tout un monde apparaît de perceptions génériques ou de simples données sensibles qui livre un assaut mystérieux à nos usages, à notre « normalité », à notre expérience, à nos sensations même. Nos schémas, nos réflexes mentaux sont plus ou moins en cause et la question se pose de savoir dans quelle mesure cette nouvelle morphologie des choses tend à satisfaire notre esprit ou si vraiment, en partie pour le moins, elle le construit. D'autre part, devant l'étonnante suggestivité des images filmiques et la suggestibilité confuse de l'homme devant le spectacle cinématographique, on se demande s'il est suffisant de sous-entendre les données physiologiques

ordinaires et les éléments habituels de nos comportements individuels et collectifs.

Le fait filmique et le fait cinématographique ne se conçoivent qu'associés dans la notion du spectacle, et leur association détermine un ensemble de procédés, employés, rejetés, modifiés suivant des formules très diverses qui constituent réellement le cinéma. Ce moyen d'expression universellement intelligible et usité, possédant une vertu partout égale, diffuse également partout, mais également apparente, se manifeste toujours et où qu'on le trouve, ainsi que l'a noté Cohen-Steat, avec des traits, signes et exigences, strictement semblables, que ce soit sur le plan psychologique et social ou sur le plan technique et économique (1). A tous égards, le cinéma est donc objet de science, de philosophie scientifique, de science pure et appliquée, ainsi qu'en ont témoigné les savants travaux du Congrès international de Filmologie qui s'est tenu récemment à Paris et qui a procédé à la création, hautement justifiée à notre époque, d'un Bureau international de Filmologie dont la direction a été confiée à Gonseth, de l'Université de Zurich, à Michotte, de l'Université de Louvain, et à Mario Roques, du Collège de France.

Albert Ranc.

LA SAINT-HUBERT. — C'est le 3 novembre, jour anniversaire de la translation des restes du Saint dans l'église St-Pierre de Liége par les soins du duc d'Austrasie en 743, que se déroule, depuis un temps immémorial, une cérémonie religieuse, mondaine et cynégétique à la fois dont, après l'avoir abandonnée pendant la guerre, on a l'an dernier à St-Augustin repris avec éclat la très ancienne tradition : la messe solennelle de Saint-Hubert. Dans le décor de ces magnifiques demeures de l'Ile-de-France, de la Touraine ou du Poitou, également fameux pour leurs chasses à courre, elle formait le sujet d'une suite de hautaines estampes : l'office célébré dans la chapelle du château avec la pompe qui entoure les moindres pratiques de vénerie et la sonnerie des trompes à l'offertoire et à l'élévation, la bénédiction des chiens dans la cour d'honneur, le départ en forêt du cortège archaïque que composaient la meute, les piqueurs et le groupe des cavaliers et des amazones où les tons chauds des tenues d'équipage, vert-bouteille à parements vieil or, bleu-de-roi à parements orange ou ventre de biche à parements amarante, se mêlaient à ceux plus vifs des habits rouges.

La messe de St-Hubert prit naissance au XIIIe siècle dans les communes des Ardennes dont il avait été le pasteur et où, long-

(1) Treize milliards de spectateurs vont au cinéma chaque année. Deux cent cinquante millions de clients remplissent chaque semaine les quarante mille salles cinématographiques du monde.

temps avant l'an mil, les principaux seigneurs du pays avaient accoutumé d'offrir à l'abbaye d'Andain, son sanctuaire, les prémices de leur chasse et la dîme du gibier tué. A l'issue de la messes dite en son honneur, les paysans avaient le privilège de participer à une grande battue dans les garennes du châtelain. Comme ils ne possédaient pas de fusils, ils frappaient le gibier à coups de bâtons. L'usage voulait que, pour que l'animal appartînt à celui qui l'avait tué, le chasseur l'élevât au-dessus de sa tête en criant : « Il est de bonne prise! » Lorsque deux gourdins se rencontraient sur le crâne du même lièvre ou du même lapin et qu'il en résultait une contestation, les rivaux se partageaient la bête en la déchiquetant comme des chiens. C'est ce qu'on appelait à juste titre le *déchiris.* Il n'est pas défendu de supposer que celui qui n'avait pu attraper qu'une patte se consolait de l'incomestibilité du morceau en lui attribuant une valeur honorifique et que telle est l'origine modeste du rite des honneurs du pied.

Ce jour-là, le seigneur abbé de St-Hubert envoyait six chiens au Roi de France. Si l'on en croit Jacques du Fouilloux, « gentilhomme du pays de Gastine en Poitou » et théoricien, deux siècles après Gaston Phœbus, de l'art de la vénerie, ces chiens étaient de la lignée des compagnons de l'évêque de Liége dont les abbés de St-Hubert avaient su conserver la race « en l'honneur et mémoire du sainct qui estoit veneur avec sainct Eustache, dont est à conjecturer que les bons veneurs les ensuivront en paradis, avec la grâce de Dieu ». Louis XVI, bien qu'il fût l'un des plus passionnés au point que, les jours où il ne chassait pas, il inscrivait « Rien » dans son journal, renonça à ce présent que Louis XVIII, plus lettré que sportif, ne se soucia guère de revendiquer en même temps que les autres prérogatives royales.

C'est au XV[e] siècle, époque où les corporations s'organisent et se cherchent des protecteurs parmi les Saints, que les chasseurs, à leur tour, se préoccupent de trouver un patron. Bien qu'ils aient le choix entre saint Eustache et saint Hubert auxquels fut attribuée alternativement la vision du cerf curucifère, et même saint Martin, qui était alors vénéré à leur égal, ils élisent l'évêque de Liége en qui se réconcilient la cruauté, qui est du diable, et la clémence, qui est de Dieu. La messe anniversaire, annoncée à grand renfort de trompes dans les villages et les châteaux, était dite à trois ou quatre heures du matin. Les officiers de vénerie y assistaient, ainsi que les chasseurs, les rabatteurs, les piqueurs, les gardes et jusqu'aux braconniers. Le prêtre officiait à la lueur des flambeaux et, au moment de la consécration, éclataient les fanfares. Les valets de chiens distribuaient des brioches et du pain béni à ceux qui avaient suivi les chasses durant l'année, et le plus jeune chasseur faisait la quête. Souis Louis XIV et sous Louis XV, c'était le seul jour où le Roi adressât la parole aux piqueurs qui se

présentaient devant lui, en offrant la brioche d'une main et en tendant l'autre pour recevoir leur étrenne. En 1786, Louis XVI, — on ne sait pourquoi, — supprima cette coutume. Il remplaça la gratification par une augmentation de gages, ne voulant pas que ses piqueurs y perdissent. Mais la brioche avait disparu — et la poésie avec elle.

Après la Révolution, l'idée de cette messe fut reprise presque simultanément par Léon Bertrand, directeur d'une revue de vénerie, et par Léopold Ier de Belgique. Celui-ci la faisait célébrer en son château d'Arden. Les dames y quêtaient dans un nid de grive auquel un pavillon retourné servait de support. A partir de 1817, le duc de Bourbon prit l'initiative d'introduire ce jour-là dans la chapelle de son château de Chantilly le plus ancien ou le meilleur chien de son équipage et de faire sonner pendant l'office, par deux de ses piqueurs (dont le célèbre Hourvari), la St-Hubert et la Bourbon-Condé. Ils recommençaient à distribuer des brioches. La poésie était revenue...

Quelques années plus tard, il arriva qu'un journaliste, du nom de Léon Gozlan, publia un roman dans lequel il décrivait une messe de Saint-Hubert. L'unique chien devint sous sa plume une meute. Il avait feuilleté un répertoire des espèces canines et placé dans l'église, transformée ainsi en arche de Noé, un représentant de chacune d'elles. Comme la vie imite l'art (et même la littérature), chez le Marquis de Galloway, dans le Cher, vingt chiens, à la Saint-Hubert de l'année suivante, prirent place au milieu des fidèles et passèrent tout le temps de la cérémonie à aboyer ou à faire des ordures. Le curé jura qu'en même temps que la première fois c'était la dernière. Les autres maîtres d'équipage se contentaient plus sagement du seul chien réglementaire décoré d'une faveur ou d'une rosette rouge, à l'exemple du plus ancien piqueur et du plus ancien cheval. D'ailleurs, dans l'ancienne Eglise, si l'âne, les palombes et l'agneau avaient droit d'accès au temple, parfois même le bœuf et le faucon, le chien devait rester à la porte, même lorsqu'il était, comme le lévrier, de race noble. En Belgique, du reste, l'interdit le frappe encore.

Ainsi toute une tradition française survit dans ces messes de Saint-Hubert qui depuis longtemps ne servent plus guère que de prétextes à des réunions mondaines et à des promenades en forêt.

Jacques de Ricaumont.

GAZETTE

Octobre. — *La ville est au complet avec son mouvement, son affairement, ses vitrines pleines de lumière, ses bruits particuliers de klaxons et de voitures, par-dessus le silencieux brouhaha de foule.*

Atmosphère d'attente, de préparatifs, sorti de soi, comme en voyage, raccroché au mouvement qui vous porte, ahuri et ému comme sur un quai de gare.

Souvenirs proches de l'été, de bord de mer, de campagne, de vacances, et ceux plus familiers de la ville retrouvée; recommencement d'une autre vie, oubliée, et qui pourtant était la nôtre, émotion d'enfant prodigue au retour. Retour en soi et chez soi, — les beaux jours resteront au dehors — où qu'on aille, il vous accompagnent et on les quitte, le soir ils attendent très peu de temps et s'en vont.

La vie et la joie semblent être venues se réfugier en nous, lourdes à porter : on « rentre », à demi parti, tout enveloppé d'air gris, de soleil adouci, de couleurs contenues dans l'air brumeux plein d'or et de réminiscences.

Un beau matin le vent se lève dès l'aurore et sonne le tocsin par tous les chemins. Rassemblement pour l'hiver, nuages de pluie en migration, tempêtes de ciel et d'arbres, nuées, fumées, feuilles dorées et fanées, tombées et dispersées, tourbillons. Les beaux jours étaient bien les derniers, mais reviennent et s'attardent. Octobre rouge et gris, éclat de feu dans un creuset de plomb, garde l'odeur des premiers feux de bûches, qu'on allumait chez soi (autrefois) et qui sentaient l'automne et les bois. Prémices d'hiver que l'on retrouve et que l'on accueille, à la façon de certaines peines que l'on croyait oubliées et dont, malgré tout, on aime le retour. — GENEVIÈVE CHAZALVIEL.

Balzac imprimeur. — *On ne peut se défendre de quelque émotion, lorsqu'on lit sur la couverture d'un volume la mention « Imprimerie de H. Balzac », même s'il s'agit d'un texte bien oublié et d'un auteur sans gloire. Les* Myriologies, *qui portent en outre à la feuille de garde l'adresse complète « Imprimerie de H. Balzac, Rue*

des Marais-S-Germain, N. 17.» *prirent place parmi les collections romantiques d'Urbain Canel (rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9), avec le millésime 1828.*

Une dizaine d'années plus tard, le citoyen Eude-Dugaillon, rédacteur du Patriote de la Meurthe et des Vosges, *adversaire du gouvernement de la Restauration, regrettait pourtant cet « âge d'or de la poésie élégiaque », qui, dit-il, fut une « époque de calme entre deux tempêtes », et dans la préface de son recueil farouche et attendrissant,* Fiel et Miel, *il écrit encore : « En ce temps-là, Urbain Canel était l'éditeur complaisant des poètes et, malgré le nombre toujours croissant des volumes publiés avec ou sans vignettes, chacun d'eux obtenait du moins les honneurs de la critique. »* Les Myriologies *ont-elles obtenu les honneurs de la critique, grâce au seul prestige du nom fameux d'Urbain Canel? Il est permis d'en douter. Mais le volume, imprimé par Balzac pour l'éditeur romantique, est de ceux où les vignettes abondent.*

Une d'elles (p. 72 et p. 263) pourrait même être qualifiée de surréaliste. C'est une farouche tête de vieillard dont les oreilles sont dissimulées par des ailes bien empennées, qui descendent le long des joues. Les mèches folles, qui surgissent des tempes autour du crâne lisse, sont représentées par des rameaux de lierre, tandis qu'au-dessous des lèvres au pli amer le menton a complètement disparu pour faire place à une feuille de vigne stylisée, tenant lieu de barbe. Sans offrir tous cette originalité, culs-de-lampe et bandeaux ont des motifs variés, têtes de lévriers, masques tragiques, piques et poignards, coupe et baudrier, etc. La typographie est soignée, les caractères bien encrés, la composition plaisante à l'œil. La couverture sur un fond rose pâle donne au milieu d'un encadrement de feuilles d'acanthe le titre complet, qui est assez long : « Myriologies, ou Chants funèbres et élégiaques d'un Epirote, *publiées par E.-M. Dourneau.» Au centre de la page, une vignette montre le profil d'une jeune Grecque, qui porte collier, pendant d'oreille et charge sa tête d'une coiffure compliquée.*

Malheureusement c'était en faveur d'une œuvre médiocre que l'imprimerie H. Balzac avait dépensé tant de soins. Le poète Edme-Martial Dourneau est un amateur, dont l'ambition littéraire s'éveilla sur le tard. Né à Héry en 1769, il servit dans les armées de la République à partir de 1793 et parvint au grade d'inspecteur adjoint des équipages de l'artillerie. Rendu à la vie civile, il devint notaire et dans ses dernières années fut juge de paix à Seignelay (Yonne), bourgade voisine de son village natal. Lorsqu'il publia en 1828 les Myriologies, *il espérait obtenir la gloire, en flattant l'opinion publique, favorable au mouvement philhellène. Ses poèmes empruntent leur sujet à un ouvrage récent de Pouqueville,* Histoire de la régénération de la Grèce (1824). *Lui-même a la naïveté de citer ses sources, en présentant avant chaque amplification versifiée le fragment de prose, dont il s'inspire. Pourtant*

il s'était cru très ingénieux. Il se flattait de conquérir tous « les amis de l'humanité et les cœurs vraiment français », en attribuant ses œuvres à un héros de la résistance grecque, nommé Germanos Karikos. La préface des Myriologies, « composées en courant, le fusil sur l'épaule », relate la biographie du patriote et donne des extraits de sa correspondance, écrite au « bruit du canon et de la mousqueterie des Turcs ». Dès lors, il ne restait plus qu'à douer le mythique Karikos du talent de Clara Gazul ou de Joseph Delorme. Mais c'est là trop exiger de l'honnête E.-M. Dourneau, qui, éclairé par une première tentative malheureuse, mourut en 1842, après avoir eu la sagesse d'épargner au public les volumes inédits de ses œuvres complètes (1). — HUBERT FABUREAU.

Robert d'Arbrissel, fondateur de l'Ordre de Fontevraud. — Encore un anniversaire oublié. Les historiens rapportent traditionnellement que c'est en 1047 — voici neuf siècles — que vit le jour Robert d'Arbrissel, cet humble prêtre breton qui fonda un des ordres monastiques les plus originaux et les plus florissants de l'ancien Régime : celui de Fontevraud (2).

Robert était de ces ermites errants qui, par l'ardeur et la persuasion de leur parole, entraînaient derrière eux de véritables foules. Il avait séduit jusqu'au pape Urbain II qui aurait voulu l'attacher à sa personne. Mais sa vocation était d'arracher au siècle les indifférents et les tièdes et de les consacrer à la vie religieuse.

Il avait d'abord fondé aux confins de la Bretagne et de l'Anjou un monastère qui resta longtemps un des plus pauvres du royaume : La Roë. Mais il repart bientôt. Des foules d'hommes et de femmes se pressent pour l'entendre. Robert s'établit dans un frais vallon, non loin de Saumur, près d'une fontaine appelée dans le pays la fontaine d'Evraud. Il organise là un nouveau monastère qui devient bientôt une abbaye Chef d'Ordre, tout comme Cluny ou Citeaux : l'abbaye de Fontevraud.

Ce qui constitue l'originalité de cette création, c'est la juxtaposition dans la même clôture d'un couvent d'hommes et d'un couvent de femmes, tous deux placés sous la férule d'une abbesse. Hiérarchie exceptionnelle dans notre pays. Pour la justifier, on prétend que Robert d'Arbrissel s'était souvenu de la parole du Christ mourant sur la croix à saint Jean et à la Vierge Marie : « Mon fils, voici votre mère. Femme voici, votre fils. »

La règle imposée par Robert était d'ailleurs, pour le reste, calquée d'assez près sur celle de saint Benoit.

(1) Pour la biographie du poète E.-M. Dourneau, cf. dix lignes en note p. 65, dans l'opuscule du Dr Duché sur le diplomate révolutionnaire *Joseph Villetard* (Imprimerie Perriquet, Auxerre, 1857).

(2) Nous écrivons *Fontevraud*, seule graphie logique (*Fons Eboraldi*), et non Fontevrault, orthographe fantaisiste adoptée par l'administration.

Quoi qu'il en soit, l'abbaye de Fontevraud connut bientôt une extraordinaire prospérité. De nombreux prieurés, dépendant de la maison-mère et offrant la même organisation qu'elle, furent fondés dans toute la France et à l'étranger, en Espagne et en Angleterre. Les rois Plantagenets lui marquèrent un intérêt tout particulier. Ils n'oubliaient pas qu'ils étaient originaires de l'Anjou. C'est dans l'église même de l'abbaye que plusieurs d'entre eux entendirent reposer. Après leur disparition, les rois de France continuèrent à Fontevraud une semblable protection. L'on sait que Louis XV confia aux abbesses le soin d'élever ses filles.

Car, en dépit des crises qui secouèrent Fontevraud comme tous les établissements monastiques de notre pays, l'Ordre subsista et resta prospère jusqu'à la Révolution. Il dut cette prospérité à la sagesse, à l'autorité et aux admirables qualités des abbesses qui le régirent.

Quant à Robert d'Arbrissel, mort sur la brèche en 1117, il n'a jamais été canonisé par l,Eglise. Il n'est que bienheureux. Comme si, obscurément, la hiérarchie ecclésiastique avait voulu lui faire payer l'audace qu'il avait montrée en bousculant l'ordre naturel qui fait de l'homme « le chef et le maître de la femme ». — JACQUES LEVRON.

Erratum. — *Dans l'article qu'a publié le* Mercure *du 1er août (p. 784) sur le* Souvenir de Stendhal à Milan, *il était dit que Henri Martineau avait répondu au maire de la grande cité lombarde, lors de la pose de l'inscription à la Casa Bevara. Or c'est à l'inauguration de l'exposition stendhalienne, le 20 mai, à la Bibliothèque de la Brera, que le directeur du* Divan *a pris la parole. C'est à M. Armand Caraccio qu'échut l'honneur de remercier, le 22 mai, M. l'avocat Greppi.* — R. D.

Popp ou Boppe? — *Dans le* Mercure *du 1er septembre (p. 11),* Visages *de René Boylesve (sans date, première ligne), il est question de M. Popp, consul de France à Jérusalem. C'est certainement de M. Auguste Boppe qu'a voulu parler l'auteur de la* Jeune Fille bien élevée. — R. D.

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 5812 — 1947.
Dépôt légal : 4e trimestre 1947.

LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE FRANCE

Livres nouveaux :

PIERRE JEAN JOUVE

AVENTURE DE CATHERINE CRACHAT

ROMAN

1 beau volume de 436 pages, à tirage limité, exemplaires numérotés. . 550 fr.

GEORGES ADAMOVITCH

L'AUTRE PATRIE, *Essai*

1 volume . . . . 250 fr.

AUDIBERTI

TALENT, roman

1 volume . . . . 230 fr.

MARCEL BEAUFILS

LE PONT DU DIABLE, roman

1 volume . . . . 230 fr.

POIDS D'UNE VIE, roman

1 volume . . . . 240 fr.

MARCEL BRION

L'ENCHANTEUR, roman

1 volume . . . . 240 fr.

ROGER BOUSSINOT

MALDEMER, roman

1 volume . . . . 250 fr.

EDMOND JALOUX

de l'Académie française

LE VENT SOUFFLE SUR LA FLAMME, roman

1 volume. . . . . 190 fr.

JACQUES MARITAIN

L'ÉDUCATION A LA CROISÉE DES CHEMINS

Préface de Ch. JOURNET

1 volume . . . . 160 fr.

luf

LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE FRANCE

— PARIS VIIe — 30, RUE DE L'UNIVERSITÉ

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1947